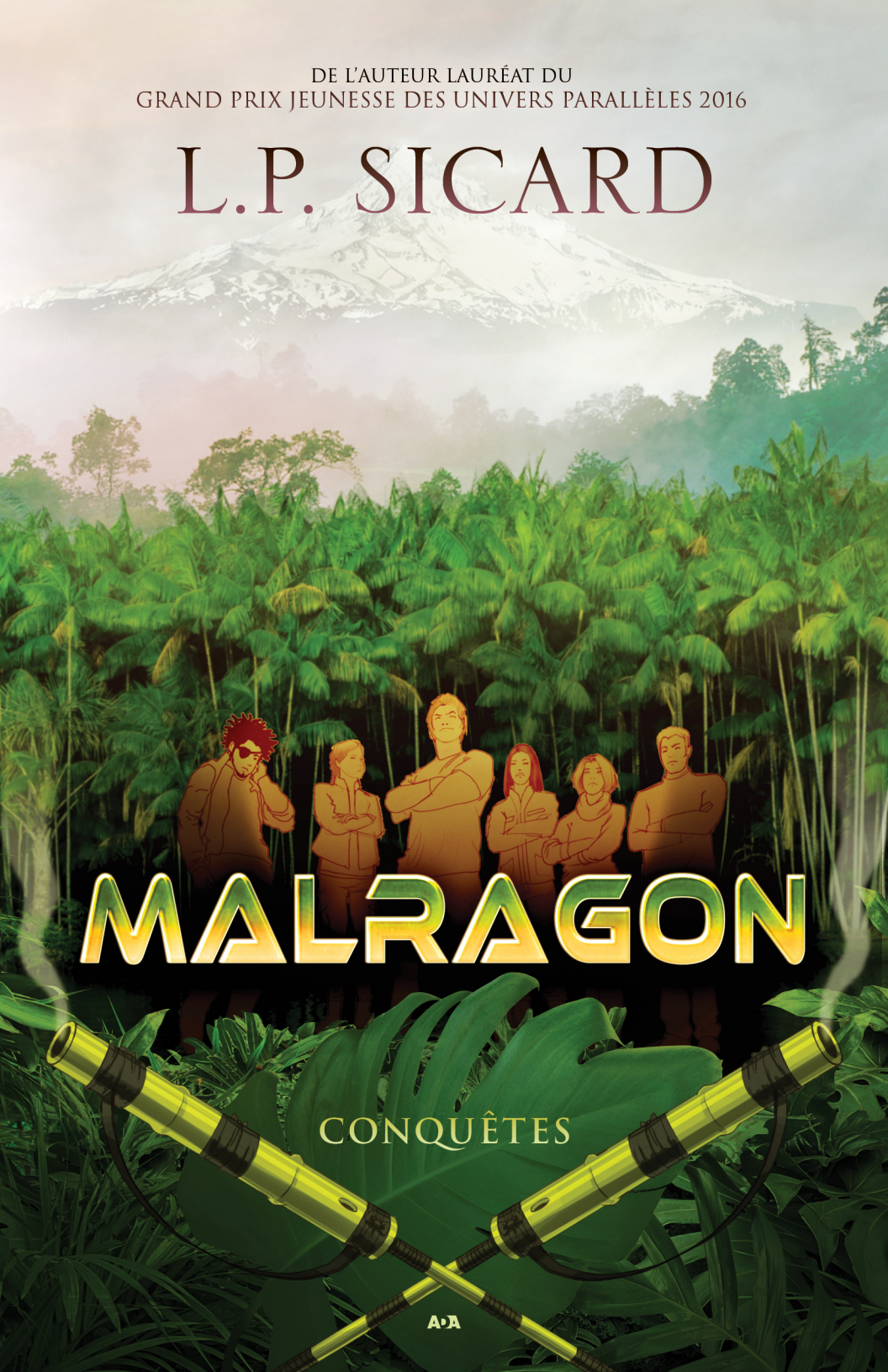
DE L'AUTEUR LAURÉAT DU
GRAND PRIX JEUNESSE DES UNIVERS PARALLÈLES 2016

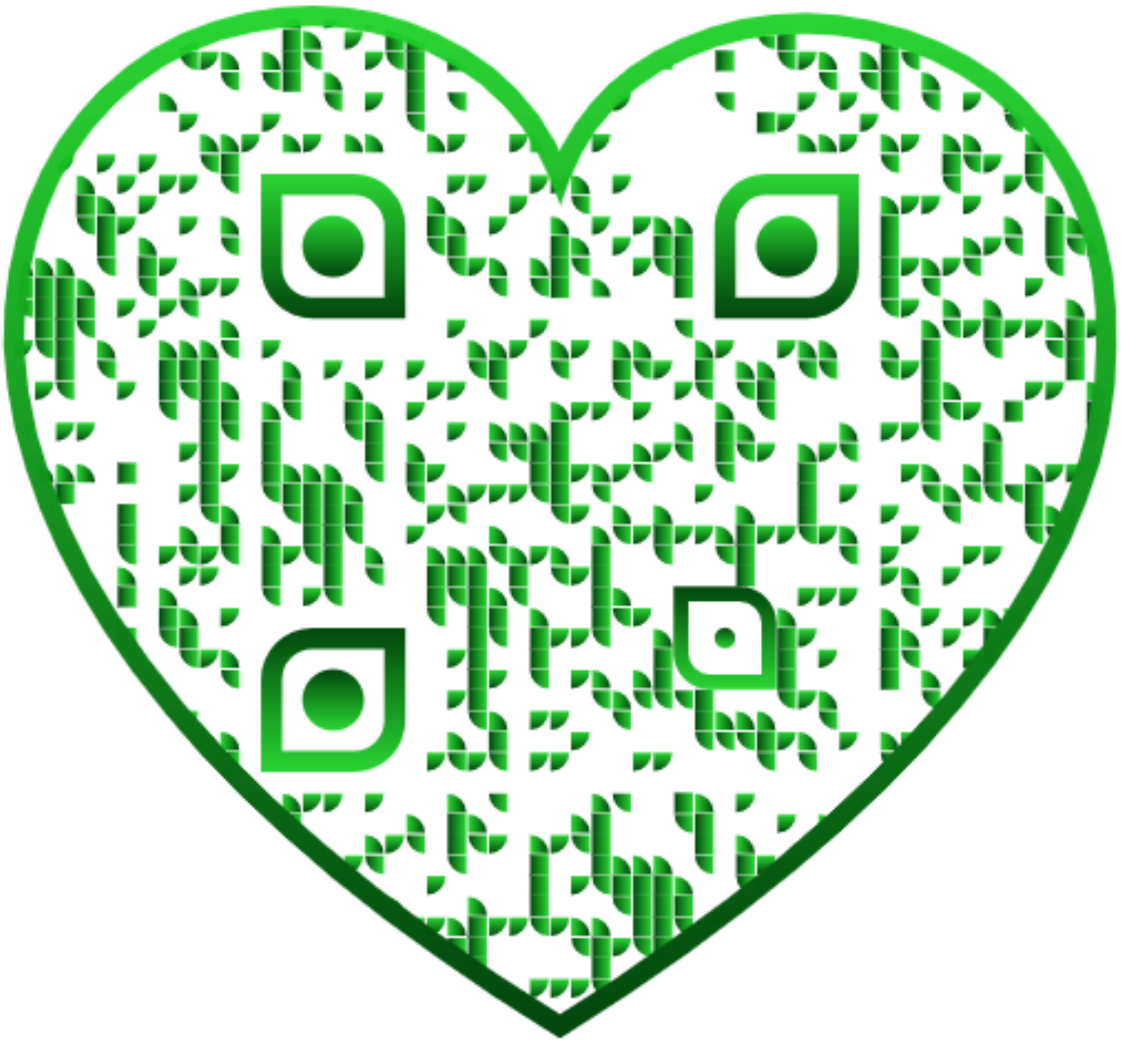
L.P. SICARD



MALRAGON

CONQUÊTES

ADA



MALRAGON

CONQUÊTES

MALRAGON

CONQUÊTES

L.P. SICARD

ADA
éditions

Copyright © 2018 L.P. Sicard
Copyright © 2018 Éditions AdA Inc.
Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet
Correction linguistique : Féminin pluriel
Correction d'épreuves : Nancy Coulombe et Émilie Leroux
Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand
Photo de la couverture : © Thinkstock
Mise en pages : Sébastien Michaud
ISBN papier 978-2-89786-917-5
ISBN PDF numérique 978-2-89786-918-2
ISBN ePub 978-2-89786-919-9
Première impression : 2018
Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.
1385, boul. Lionel-Boulet,
Varennes (Québec) J3X 1P7, Canada
Téléphone : 450 929-0296
Télécopieur : 450 929-0220
www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

Diffusion
Canada :Éditions AdA Inc.
France :D.G. Diffusion
Z.I. des Bogues
31750, Escalquens – France
Téléphone : 05.61.00.09.99
Suisse :Transat – 23.42.77.40
Belgique :D.G. Diffusion – 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada

Québec
Crédit d'impôt livres
Gestion SODEC
Financé par le gouvernement du Canada
Canada

Participation de la SODEC.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.
Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Sicard, L. P., 1991-, auteur

Malragon / Louis-Pier Sicard.
Sommaire : 3. Conquêtes.
Public cible : Pour les jeunes de 13 ans et plus.
Publié aussi en formats électroniques.
ISBN 978-2-89786-917-5 (vol. 3)
I. Sicard, L. P., 1991-. Conquêtes. II. Titre.

PS8637.I235M34 2017 jC843'.6 C2017-940870-4
PS9637.I235M34 2017

1

Voilà plus d'un siècle que nous rêvons d'un monde sans frontières, d'un monde uni. Le projet Brainer, par son audace, nous prouve que nous avons raison de rêver, et que la lutte est loin d'être terminée.

Entrevue radio.

Après toutes les étapes traversées, après tous les défis, réussis ou manqués, après la détresse et l'allégresse, on ne pouvait qu'observer Malragon d'un œil incertain, sentir sa chaleur avec un frisson, ses odeurs en plissant les narines. Chaque douceur pouvait receler une épine, chaque parfum un poison, chaque étendue quelque piège…

Et chaque nuit pouvait être synonyme d'un énorme et déstabilisant bouleversement.

Du moins, c'est ce que plus d'un croyait encore. Quelques heures à peine s'étaient écoulées depuis l'éveil des délégations canadienne et française sur le sable clair de la grève, depuis leur baignade paradisiaque dans l'eau claire de cette oasis trouvée au cœur de la jungle, où ils avaient pu se nettoyer le corps aussi bien que l'âme de leurs douleurs. Car

c'est bien là une chose qu'avait comprise Alex : se morfondre, se désoler éternellement de la mort d'autrui ne ferait qu'accélérer son cheminement vers la sienne propre. Malragon n'attendrait certes pas que ses occupants vivent leur deuil comme il se doit ; les dangers sont insensibles à la fragilité émotionnelle de l'être humain. Le serpent tapi sous un rocher ne fermera guère sa mâchoire venimeuse devant les larmes ; le piège se refermera sans hésiter sur la jambe qui titube.

Chaque faiblesse serait par ailleurs un avantage de plus pour les Russes, rivaux d'hier et de demain dans ce recoin perdu de l'Univers. À cet égard, les paroles de Damien, prononcées par la voix tremblotante de Nelly, étaient encore vives en la mémoire d'Alex : « … peu importe où nous allons, peu importe quelle résistance nous comptons offrir, ils finiraient par nous trouver et tous nous tuer. » Oui, ils étaient bien en guerre. Devoir se battre contre un monde imprévisible et infiniment dangereux ne suffisait pas ; il fallait que l'homme soit l'ennemi de l'homme, comme toujours il en fut dans l'Histoire.

Le temps pressait. Ici comme ailleurs, son emprise était inexorable. Le temps est le créateur et le bourreau : il dicte, permet et condamne. S'il fallait d'une part se prémunir contre la guerre imminente entre les délégations, on craignait d'autre part l'apparition de la nuombre, cette vapeur cristalline somnifère s'écoulant du ciel à chaque tombée de la nuit. Le cœur de Malragon avait certes été transpercé par le couteau de Trevor, puis tranché longuement à faire jaillir tout son sang, mais rien n'indiquait encore que ce phénomène étrange avait définitivement cessé.

Ils étaient désormais dix. Dix de deux délégations différentes, dix d'un passé inconnu, inexistant, fragmenté ; autant de jeunes hommes et de femmes avides de savoir, menacés par le passé, le présent et le futur. De la délégation canadienne : Alex, Nelly, Annie, Trevor, William et Déborah ; de la délégation française : Thomas, Albert, Rodrick et Éva. Dix survivants abandonnés, laissés à eux-mêmes dans un environnement qu'ils tardaient à comprendre et dont le sort était encore incertain.

Combien d'autres survivants comme eux se trouvaient-ils là, quelque part sur Malragon, à chercher par tous les moyens à assurer leur subsistance ? Les Japonais, ces alliés dont le chemin s'était écarté du leur, devaient s'être trouvé un recoin où s'établir. Y en avait-il d'autres ? Combien de pays de la Terre avaient été dépêchés sur Malragon ? Peut-être le découvriraient-ils bientôt, peut-être ne le sauraient-ils jamais… Il en allait de même de ces êtres à l'origine de leurs mésaventures : qui étaient-ils ? Que voulaient-ils ? S'il ne s'agissait que de planter des drapeaux dans le sol, des robots n'auraient-ils pas pu s'en charger eux-mêmes ? Non, il y avait une raison à leur présence en ce lieu insolite, une raison qu'on leur cachait et qu'ils risquaient de ne pas découvrir avant de mourir — n'est-ce pas affreux de risquer sa vie pour une cause que l'on ignore ?

Alex était assis près de l'étang dont la cascade s'y jetant émettait son chuchotement apaisant. Le ciel brillait de son soleil de midi, faisant réfléchir ses rayons sur la surface claire de l'eau, où nageaient une multitude de poissons multicolores. Ce bassin était magnifique : les innombrables joyaux encastrés dans sa paroi lui donnaient l'aspect d'un bijou gigantesque. Sur les troncs d'arbres affaissés qui le

traversaient, Trevor regardait d'un air songeur les poissons s'agiter, cogitant un moyen de les capturer avec le peu de matériel dont il disposait. L'ombre de la cavité rocheuse dans laquelle il était à l'abri lui offrait une fraîcheur incomparable ; la chaleur, sans être étouffante, était plutôt inconfortable. Par chance, l'eau de la chute était limpide. Lorsqu'il s'y était abreuvé en se baignant dans le bassin, il avait constaté son insipidité et n'avait depuis ressenti aucun malaise. Avoir une source d'eau potable à sa portée était inestimable. Celle-ci devait provenir de la montagne au sommet enneigé qu'ils avaient aperçue au loin sur le continent à leur réveil sur la grève.

Alex sursauta lorsque Nelly se laissa tomber à ses côtés sans avertissement. Sa surprise laissa subitement place à un bonheur et à une gêne qu'il essaya tant bien que mal de lui cacher. La blonde lui souriait, ses taches de rousseur auréolant son visage aux pommettes rouges. Il avait bien en mémoire les derniers instants partagés avec cette jeune femme extraordinaire ; sans l'ombre d'un doute, il s'en souviendrait toute sa vie. Leur baignade sans vêtements ni contraintes dans le bassin ; leur baiser échangé en secret sous l'eau cristalline ; leur aveu qui avait suspendu l'inexorable temps en plein vol et enserré son cœur d'une chaleur enivrante…

Tout était là, dans ce sourire qu'elle lui adressait et qui se reflétait sur son propre visage ainsi qu'en un miroir. Quel avenir la vie leur réservait-elle ? Alex n'osait y réfléchir. Il y avait trop à faire pour s'attarder à de légers sentiments, même s'ils accaparaient presque la totalité de ses pensées. Cet amour à ses premiers élans ne lui était qu'un heureux possible dans une vie destinée à autre chose, qu'un baiser

soufflé au conscrit qu'on envoie au front dans une guerre qui ne le concerne pas. Mais plus encore qu'un latent futur, cette liaison, cette complicité qu'il avait avec Nelly était une raison de plus pour se battre, pour survivre. Si le drapeau canadien planté dans le sable lui avait fourni un sentiment similaire, il n'était en rien comparable à l'ampleur qu'il avait à cet instant au nom de l'amour. Malgré tout ce qu'il avait à dire et à penser, malgré toutes les tâches qui devaient être accomplies le plus tôt possible, il laissa ses yeux se perdre en ceux de Nelly, savourant silencieusement cette joie inaccessible qu'il ne faisait qu'effleurer du cœur. Un vertige amplifia sa respiration et lui donna tout à coup l'envie de l'embrasser de nouveau. Il retint cette pulsion en détournant ses yeux vers le bassin dans lequel Trevor essayait à présent de capturer un poisson à l'aide d'une branche utilisée à la manière d'une lance.

— Que faisons-nous, maintenant ? lui dit alors Alex, s'efforçant de ne pas laisser paraître toute la langueur qui le saisissait.

— Comme nous avons toujours fait.

Elle lui décocha un sourire aussi énigmatique que sa réponse.

— Les experts en survie se chargeront du feu ; le botaniste nous trouvera fruits et racines ; toi, tu iras explorer les environs ; et moi, je soignerai tes blessures !

Son sourire s'étira, puis se mua en rire que tous deux partagèrent allègrement.

— Trevor, viens me donner un coup de main ! s'écria une voix depuis les broussailles, de l'autre côté du bassin. Tu t'amuseras avec les poissons plus tard.

L'expert en survie canadien maugréa tout en projetant sa lance improvisée dans le fourré d'où avait semblé provenir cette voix.

— Ah ! J'avais oublié que vous, les Français, vous étiez incapable d'allumer un feu ! railla-t-il à l'intention d'Albert.

Ce dernier émergea des feuillages, brandissant la branche au bout de son bras.

— Tu sais que tu as failli m'assommer avec ça ?

Quelques esclaffements s'élevèrent tout autour. Alex et Nelly décidèrent de rejoindre les deux experts afin de leur prêter main-forte. Un feu n'était pas nécessaire par cette chaleur, mais pour avoir vu Trevor en allumer un par le passé, Alex savait que cela pouvait nécessiter des dizaines de minutes, voire des heures, et il serait plus difficile de réussir cette épreuve dans l'obscurité. Par ailleurs, des braises leur permettraient de cuire le poisson, si bien sûr on réussissait à en attraper.

Lorsque tous deux arrivèrent à l'endroit où des cailloux avaient été déposés en cercle, ils découvrirent les autres membres du groupe assis à même des souches et des pierres. Des signes de main et de tête se chargèrent de les saluer, afin de ne pas déconcentrer Albert et Trevor, penchés au-dessus des branches qu'ils s'évertuaient à frotter l'une contre l'autre. Alex s'assit près de William, qui tapota une bûche à sa gauche. Nelly, quant à elle, s'assit entre ses jambes à même le sol, s'appuyant le dos contre ses genoux. William eut un froncement de sourcils étonné, mais se retint de poser quelque question.

— As-tu pu observer un peu la végétation ? lui demanda Alex en guise d'introduction.

— Je n'ai eu le temps que d'y jeter de brefs coups d'œil, répondit le botaniste. Mais je peux te dire tout de suite qu'il y aura énormément de choses intéressantes à découvrir. Je ne doute pas que nous trouverons aisément de quoi nous sustenter, et plus encore.

À ces mots, Alex leva la tête vers les cimes des arbres qui les couvraient des rayons cuisants du soleil ; une dizaine de variétés d'arbres, immenses comme petits, joignaient leurs feuillages. Quelques fruits pendaient aux branches des uns ; des fleurs aux formes éblouissantes projetant une lumière noyée dans la clarté du jour brillaient à l'extrémité des autres. Il aperçut même une ombre se faufiler dans les frondaisons, sans doute un animal ou un insecte géant.

Ces observations lui rappelèrent que l'environnement était singulier à plusieurs égards : à leur éveil près de la mer, on avait rapidement constaté que la forêt semblait être un amalgame de tous les mondes traversés jusqu'à présent. Dans cette chaleur et dans ce sable se mêlant à la terre se trouvait le désert de leur premier jour ; ces arbres, fleurs et fougères gigantesques rappelaient la forêt immense ; ces arbres morts, ici et là près des marais traversés, évoquaient leur troisième jour. De même, la forêt enchantée étalait ses richesses un peu partout, et Alex ne doutait pas qu'un volcan sommeille sous cette montagne au sommet enneigé. Lorsque le cœur de Malragon avait été transpercé, tous les écosystèmes semblaient avoir fusionné en un seul ; il ne restait plus qu'à découvrir si ces transformations étaient permanentes ou si tout se modifierait à nouveau le lendemain. Il n'était pas impossible, non plus, que les entrailles du monde soient à même de se régénérer, de guérir cette blessure qui somme toute avait été petite vu l'immensité de ce corps organique.

— Oh, tu l'as presque !

Cette exclamation d'Albert ramena l'attention d'Alex aux tentatives de Trevor, qui faisait tournoyer la branchette entre ses paumes avec ardeur. De la sueur coulait à grosses gouttes le long de son visage à demi recouvert de son cache-œil. Frappée d'excitation, Nelly tapotait de ses mains les genoux de son amoureux en s'approchant de la fumée qui timidement s'élevait. Le borgne poursuivit ses efforts jusqu'à ce que, sans crier gare, il s'écarte brusquement.

— Les brindilles ! Les brindilles, vite !

Le Français s'exécuta et apporta à toute vitesse quelques brindilles amassées au creux de ses paumes. Avec une grande précaution, Trevor laissa tomber les poussières charbonneuses au sein de ce petit nid de combustible. Il souffla ensuite doucement, comme il savait si bien le faire, jusqu'à ce que la fumée gagne en intensité et qu'une flamme, timide, fasse crépiter le bois. La motte fut ensuite déposée au centre du cercle de cailloux. Tout autour, on s'affaira à ramasser des branches de bois éparses, que l'on donna aux deux experts en survie. Ces derniers les empilèrent savamment autour des flammes, de sorte à ne point étouffer le feu. Bientôt, un brasier stable et suffisant projeta sa rassurante chaleur sur le groupe autour. Ceux dont les vêtements étaient mouillés retirèrent leur tricot, qu'ils suspendirent à une branche afin de le sécher. Puis, tous se retrouvèrent en position assise, entourant ce petit feu qui les envoûta en silence durant quelques minutes. Annie, la tisserande, fut la première à prendre la parole.

— Que ferons-nous, aujourd'hui ?

D'aucuns se consultèrent sans oser prendre la parole — par où commencer ? Il y avait tant à faire, et pourtant,

énoncer clairement des consignes ou une démarche à suivre apparaissait si difficile !

— Je ne sais pas pour vous, déclara William le premier, mais j'ai une faim d'ogre ! Je ne me souviens pas d'à quand remonte notre dernier repas… Je me laisse encore quelques minutes ici, et je pars cueillir de quoi nous nourrir !

Alex hocha la tête à répétition ; à la seule évocation de nourriture, son estomac gargouilla de supplication. Éva, cette Française aux yeux sombres, annonça qu'elle l'accompagnerait.

— Trevor et moi trouverons un moyen d'attraper ces poissons ! ajouta Albert en tapotant l'épaule de son compagnon.

Ce dernier témoigna son étonnement d'être ainsi nommé sans son consentement en haussant le sourcil de son œil fonctionnel.

— Je crois avoir aperçu des plants de coton sur notre chemin, ainsi que quelques plants de lin, commenta la tisserande. Avec un peu de chance et de temps, je pourrais faire quelque chose avec ces matériaux.

Contre toute attente, Rodrick, l'ancien chef de la délégation française, hocha sa tête chauve.

— Je viendrai avec toi.

Déborah, bien qu'elle n'eût plus son arbalète en sa possession, se proposa pour patrouiller dans les environs. La menace russe n'était pas à prendre à la légère, il fallait donc quelqu'un pour surveiller la forêt en permanence. Enfin, il ne restait plus qu'Alex, Nelly et Thomas ; ceux-ci se désignèrent pour construire l'abri dans lequel tous dormiraient, la nuit venue. Il y avait, dans cette forêt hétéroclite, tout le nécessaire pour construire un logis plus sophistiqué que

leurs précédents domiciles de fortune. Après tout, ils comptaient rester ici de manière définitive, si bien sûr Malragon ne les obligeait pas à s'enfuir.

On profita de nouveau de ces quelques minutes d'accalmie en silence. Trevor alimentait le feu en branches à mesure qu'elles se consumaient en crépitant. Alex, voyant que sa réserve de combustible tirait à sa fin, se redressa afin de chercher de nouveaux rameaux, après s'être écarté doucement de Nelly. La première branche qui attira son attention était partiellement camouflée par un buisson aux feuilles palmées. Elle brillait d'un éclat singulier, comme un bijou d'argent caressé par la lumière oscillante d'une bougie. En s'approchant, Alex remarqua qu'il s'agissait plutôt d'une plante à part entière plutôt que d'une simple branche ; elle ressemblait à une tige orpheline de bambou strié, plantée dans la terre. Quelques autres, similaires, croissaient à proximité. Il en saisit une de ses deux mains et tira afin de la déraciner, comprenant à son premier échec qu'il serait plus difficile d'extirper une tige métallique qu'escompté. Affinant sa prise, il joignit ses mains et tira de plus belle jusqu'à ce que, dans un craquellement de terre, le bambou d'argent s'arrachât complètement. Quelques branches ornaient cette tige du diamètre d'un bâton de baseball. En voulant les briser, Alex se rendit à l'évidence que la force de ses mains serait largement insuffisante pour rompre du métal — car c'en était bien. Il considéra attentivement l'aspect de la lourde tige entre ses doigts, puis rapporta sa trouvaille près du feu, s'attirant aussitôt questions et exclamations.

— Où as-tu trouvé ça ?

— C'est un arbre de métal ! Il y en a de pareils un peu partout !

En déposant la partie allongée du végétal au sol, Alex remarqua qu'elle était creuse, comme si elle n'était constituée que d'une écorce. Sans trop réfléchir, il en approcha du feu les racines entortillées.

— Mais qu'est-ce que tu fais ! s'exclama William en reculant d'un bond. Cette chose pourrait exploser !

— Détends-toi ! le calma Trevor non sans agacement. Tu vois ? Il n'y a rien de dangereux, bien que je doute qu'une telle branche nourrisse véritablement notre feu.

Nul ne prédit ce qui se produisit quelques minutes plus tard. Plongées dans les braises, les racines d'argent se mirent à rougeoyer de la même incandescence, puis elles ramollirent et se décomposèrent jusqu'à s'égoutter lentement sur les charbons ardents. Alex, aussi fasciné qu'intrigué, voulut retirer la tige du feu, mais dès que ses mains touchèrent le haut de la tige, pourtant à plus d'un mètre de sa base, il les retira vivement en hurlant de douleur.

— Bien sûr, c'est brûlant, idiot ! le rabroua Trevor en se levant. Le métal est un excellent conducteur de chaleur.

Sans plus attendre, l'expert en survie retira son tricot, puis en enroula ses mains de nombreuses épaisseurs. Tout autour, on se redressa vivement, se bousculant parfois, afin de reculer pour se protéger d'une éventuelle brûlure. Trevor saisit la tige de ses mains protégées et en écarta les racines incandescentes du feu. Une vive chaleur irradiait de ce végétal hors du commun. Obnubilé, Albert, le scientifique du camp français, saisit le plus gros caillou des parages et le fit entrer en contact avec le métal ramolli. Ce dernier se modela selon les désirs du forgeron en herbe ; chaque coup de caillou façonnait les racines, qui, rapidement, ne devinrent plus qu'une boule de fer rougi. Dans un regain d'intérêt,

Albert s'arma d'un second caillou et forgea cette extrémité avec précaution, l'étirant méticuleusement jusqu'à en faire une pointe. Il acheva son étirage au moment où le métal rougi revint à sa couleur naturelle, reprenant de sa rigidité. Trevor approcha la tige métallique de ses yeux en la relevant vers lui ; ce bambou, si l'on excluait les quelques branches qui l'ornaient et qu'ils retireraient bientôt, avait tout l'air d'une véritable lance.

— Je crois que nous avons trouvé notre moyen de capturer notre repas, se réjouit-il en tapotant l'épaule d'Albert de sa main libre.

Ainsi, après de brèves salutations, chaque membre de la délégation franco-canadienne s'éloigna afin de vaquer à ses propres occupations. Désormais armé d'une pique, Trevor consentit à remettre son couteau de chasse à Alex.

— Prends-en soin, lui dit-il en lui tendant le manche.

— De toute manière, nous aurons bientôt des épées en notre possession ! rétorqua-t-il avec un clin d'œil.

Rejoint par Nelly et Thomas, Alex se dirigea ensuite vers leur abri, qu'ils avaient précédemment désigné comme étant cette grotte dissimulée derrière la chute s'écoulant dans le bassin. On y accédait en longeant la paroi de roc du réservoir et en baissant la tête pour se faufiler dans la cavité naturelle. Percée ici et là de trous laissant filtrer la lumière du jour, elle représentait l'abri idéal, à un détail près…

— C'est beaucoup trop étroit, fit remarquer Nelly. Jamais nous ne tiendrons dix ici !

Alex fronça les sourcils. Il était vrai qu'étendus sur le dos, voire de côté, à peine six individus pourraient s'y entasser inconfortablement.

— Tu as raison. Il faut que nous trouvions un autre abri.

Thomas, qui était resté à l'extérieur de la grotte tout en demeurant attentif à leur conversation, les appela alors.

— Je crois avoir une petite idée…

Piqués par la curiosité, Alex et Nelly ne tardèrent pas à le rejoindre. Il s'était écarté d'une vingtaine de mètres vers la forêt. Lorsqu'une ombre immense les couvrit soudain, les deux Canadiens levèrent la tête d'un même mouvement : un arbre gigantesque s'élevait vers le ciel, dominant tous les autres d'une vingtaine de mètres tout en étendant ses longues branches. À bien y penser, Alex se rappelait avoir aperçu un pareil arbre à son éveil sur la plage, sans toutefois y avoir porté l'attention qu'il méritait. Il s'agissait d'un feuillu à l'écorce ravinée de fissures épaisses. À ses feuilles larges comme des parasols étaient parfois attachés des fleurs multicolores et des fruits difficilement distinguables en raison de leur distance. Alex, saisi d'une fatigue à la nuque, baissa alors la tête vers Thomas.

— Tu ne veux quand même pas dire…

— Mais bien sûr ! le coupa l'intéressé, devinant déjà sa question. Regardez ces lianes !

Debout près du tronc massif, il tenait en sa main droite une épaisse liane, qui semblait monter jusqu'à la cime de l'arbre. De ses deux mains, il la tira vigoureusement vers le bas, afin d'en montrer la solidité.

— Bon, d'accord, ce ne sera pas de tout repos, mais je suis sûr qu'on pourra utiliser un dispositif pour monter le nécessaire afin de nous construire un abri là-haut. (*Il leva la tête à son tour, plissant les yeux*.) Difficile d'en être sûr, mais je remarque même une cavité, juste là, dans l'écorce, où a dû se trouver une branche arrachée il y a longtemps.

Nelly, visiblement, était contre cette idée qu'elle jugeait saugrenue.

— Monter là-haut ? Tu veux dire, chaque fois que nous aurons à chercher quelque chose, chaque fois que nous aurons à dormir…

— Ah, mais nous pourrions construire une échelle pour y monter, répliqua Thomas, songeur. Pour en descendre, ce sera facile : nous n'aurons qu'à nous laisser glisser le long de ces lianes jusqu'à terre.

— Une échelle ? répéta Nelly avec autant d'amusement que de mépris.

Thomas agita ses mains afin de signaler qu'il s'était mal exprimé. Comme si la nature se montrait désireuse de lui porter secours, il aperçut non loin de ses pieds une solide aiguille dorée semblable à un énorme clou. Celle-ci devait provenir d'un certain conifère qui, comme le bambou utilisé par Albert et Trevor, était d'apparence et de consistance métalliques. À sa grosseur, elle laissait présager un pin aussi énorme que cet arbre sous lequel ils se tenaient alors. Le Français s'arma par la suite d'une pierre, avec laquelle il cloua l'aiguille directement dans l'écorce sans trop de difficulté. Sûr de lui, il posa alors son pied sur cette petite marche, qui soutint son poids en entier sans fléchir le moindrement. Satisfait, Thomas bondit au sol en se frottant les mains l'une contre l'autre.

— Il nous en faudra peut-être une centaine comme celle-là, lança-t-il pour convaincre Nelly, mais je suis persuadé que ces aiguilles seront faciles à trouver.

Cette idée était-elle aussi bonne que semblait le prétendre le Français ? Certes, construire un abri dans un arbre à une pareille hauteur serait tout un exploit, mais il leur

conférerait en revanche un refuge quasi inatteignable, une protection à nulle autre pareille contre les envahisseurs, sans parler d'une vue incomparable de la mer et du continent. Même armés de scies à chaîne, des bûcherons mettraient des semaines entières à scier un tronc de cette grosseur. Leur seule faiblesse était le feu, mais encore, cette écorce était si épaisse et rigide qu'elle était plus près de la pierre que du bois. Nelly finit par soupirer.

— D'accord, mais je ne grimpe pas la première ! Allons trouver ces aiguilles !

***

Trevor et Albert s'étaient rapidement liés d'amitié. Leur mésaventure sur la mer, au terme de laquelle ils avaient été rescapés par les Japonais, avait contribué à les rapprocher, en plus de leur passion commune et nécessaire pour la créativité et la survie en forêt. Profitant des braises encore chaudes, tous deux s'étaient forgé une deuxième lance, qu'ils brandissaient à présent, debout sur une souche affaissée les supportant à moins d'un mètre de la surface de l'eau. Certains des poissons qui nageaient sans se douter de la menace qui planait sur eux étaient de couleurs semblables aux pierres précieuses qui ornaient les profondeurs du bassin naturel. De taille variant de quelques centimètres à près d'un demi-mètre, ils rendirent impatients les pêcheurs en herbe dont les estomacs gargouillaient de plus belle.

— Attends, il s'approche encore…

Trevor recula lentement le bras afin de prendre son élan ; son mouvement, quoique discret, fit bouger son ombre, qui

survola le poisson. Soudain alerté, ce dernier s'enfuit en battant vigoureusement de sa nageoire caudale.

— Mais qu'est-ce que tu as fait, je l'avais presque ! se plaignit Albert.

— Parce que tu crois que je l'ai fait exprès ? Je te rappelle que je ne vois que d'un seul œil !

Les deux pêcheurs ravalèrent leurs répliques réciproques, qui furent peu après expulsées en soupirs et grognements.

— Là, un autre ! murmura alors Albert, comme si le poisson qu'il ciblait eût pu les entendre.

Trevor n'avait pas eu besoin qu'on le lui montre du doigt : depuis près d'une minute déjà, il suivait des yeux cette proie naïve, qui, sans surprise, était le plus gros poisson du bassin qu'il avait aperçu jusqu'alors. Avec cette fois plus de lenteur et d'attention, il fit reculer sa lance à dessein de profiter d'un élan suffisant. Les compagnons échangèrent un regard, avant de plonger simultanément leur lance dans l'eau. Les deux harpons sifflèrent, puis en raison de l'effervescence de bulles qui émana à la surface, il fallut une dizaine de secondes avant que l'onde s'éclaircisse et qu'ils constatent le résultat de leur deuxième tentative.

— Où est-il ? s'enquit Albert le premier.

— Il s'est enfui, soupira Trevor en secouant la tête. Nous l'avons raté.

Le résultat se fit d'autant plus évident qu'ils remarquèrent à travers l'eau cristalline leurs armes reposer tout au fond du bassin.

— Ne me dis pas qu'il faudra aller les chercher chaque fois… se plaignit le Français.

— Je ne te le dirai pas, si tu le souhaites, mais c'est tout de même ainsi que nous devrons procéder. (*Il tourna vers lui son visage sérieux, sur lequel il ne put toutefois empêcher un sourire en coin de se glisser.*) Le plus rapide serait de laisser l'un de nous dans l'eau, pour redonner le javelot au lanceur.

Sachant déjà où voulait en venir le Canadien, son allié secoua la tête.

— Je viens à peine de sécher, je n'ai pas du tout envie de me mouiller encore !

— Tu n'obligeras quand même pas un handicapé à faire cette tâche à ta place ? ironisa le borgne en pointant du doigt son cache-œil.

— Justement, tu ne peux viser aussi bien que moi, c'est toi qui…

— C'est faux ! Il ne faut qu'un seul œil pour viser, et tu le sais très bien !

— Les gars, au lieu de vous disputer comme deux idiots, approchez-vous un peu par ici !

Les deux jeunes hommes jetèrent un œil interloqué en direction de l'autre extrémité du bassin, où se tenait Déborah, une main sur les hanches. S'il s'était agi de quelque autre individu, sans doute Trevor se serait-il fait un plaisir de répliquer d'une insulte, mais il se contenta, face à la spécialiste de l'arbalète, d'étirer ses lèvres.

— Et pourquoi t'obéirions-nous ? s'amusa-t-il à ses dépens. Quand tu avais une arbalète, je me retenais de te contredire, mais maintenant, qu'as-tu pour me menacer ?

Albert les dévisagea tour à tour, ne sachant quelle part de vérité se trouvait au fond de ces échanges. À titre de premier argument, elle jongla habilement avec le couteau de chasse qui lui avait été prêté.

— J'ai ceci, sifflota-t-elle avec un haussement d'épaules exagérément désinvolte. Et puis, laisse-moi te rappeler que je suis la véritable chasseuse, ici.

À ces mots, Trevor se rappela qu'au sein de leur groupe, chaque individu avait une spécialité, ainsi qu'en témoignait originellement le contenu de leur havresac. Déborah avait eu, en effet, une arme de jet ainsi qu'un couteau à son éveil dans le désert, bien que ces deux objets aient été égarés durant la traversée des steppes volcaniques, un jour plus tôt.

Loin d'être impressionné, cependant, l'expert en survie consentit à longer le tronc affaissé pour rejoindre la Canadienne aux yeux bridés. À la fois curieux et inquiet, Albert le suivit, le sourcil inquisiteur arqué. Lorsque les deux Canadiens furent vis-à-vis, Trevor ne se gêna pas pour s'approcher de Déborah d'un pas lent et assuré. S'il avait espéré la faire reculer dans une tentative frondeuse de la déstabiliser, sa démarche n'eut pour effet que de les rapprocher davantage, la jeune femme n'ayant pas bougé d'un poil. Ils se dévisageaient à présent malicieusement, si près l'un de l'autre que leurs poitrines s'effleuraient. Les plissements d'yeux s'accentuèrent, et Trevor la crut sur le point de craquer et de s'esclaffer lorsqu'elle détourna la tête, se concentrant soudainement sur le bassin d'eau.

— Voilà comment on s'y prend pour attraper des poissons, annonça-t-elle avec condescendance. D'abord, on repère un recoin peu profond dans l'étendue d'eau.

Elle longea momentanément le périmètre du réservoir naturel jusqu'à atteindre un subtil creux. Chaussures retirées et pantalon levé jusqu'aux genoux, elle se glissa dans l'eau, prenant garde de ne pas glisser — la moindre erreur lui attirerait les moqueries excessives de celui qu'elle

cherchait elle-même narquoisement à impressionner. Les deux jeunes hommes la regardèrent remuer pierres et cailloux sans daigner lui offrir une aide quelconque. Déborah s'évertua à former une enceinte sous-marine, faisant une cloison avec ces portions de terre immergée. Il lui fallut quelques minutes avant de se redresser et d'essuyer ses mains sur les jambes de son pantalon.

— Et voilà !

Ce fut cette fois Albert qui osa la questionner.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une petite prison ! Comme vous pouvez le voir, j'ai érigé un petit mur sous l'eau, qui s'élève jusqu'à la surface et relie ces deux portions de terre. Je n'ai aussi laissé que ce petit passage pour permettre aux poissons d'y entrer ; lorsque ce sera fait, nous n'aurons qu'à déposer un caillou, et ils seront pris au piège.

— Et comment comptes-tu les entraîner là-dedans ? la questionna Trevor, bras croisés.

— Rien de plus facile ! Vous sauterez à l'eau tous les deux, une branche dans chaque main, et n'aurez qu'à les effrayer jusqu'à ce qu'ils s'y rendent.

Nouveau coup d'œil désespéré échangé entre les deux hommes.

— De toute façon, vous avez chacun une lance à retrouver, pas vrai ? les railla-t-elle en pointant du menton les deux harpons reposant au fond du bassin, entre deux saphirs encastrés dans le roc turquoise.

Trevor retira son tricot comme l'on agite le drapeau blanc. Déborah avait remporté l'argumentation, mais il n'allait certainement pas lui faire le plaisir de le lui dire à haute voix. Lorsque vint le temps de retirer sa ceinture et d'abaisser

son jeans, l'expert croisa les yeux de Déborah, qui le regardait se dévêtir sans broncher.

— Eh quoi ! Ne me dis pas que ça te gêne, tout à coup ! s'amusa-t-elle. Nous étions tous nus, il y a une heure à peine.

— Déborah, s'il te plaît…

— Oh, non ! rétorqua-t-elle avec une étonnante résolution. Je vous ai appris comment faire et je n'ai rien reçu en retour !

Albert, visiblement mal à l'aise, choisit de s'écarter des Canadiens ; il repéra un bosquet, où il se dévêtit à la hâte sans s'attirer de regards indiscrets, puis plongea la tête la première. Les éclaboussures de son saut ne manquèrent pas d'asperger Trevor, qui grogna de plus belle, au grand plaisir de la chasseuse.

— Je déteste quand mes dreadlocks sont mouillées, maugréa-t-il à voix basse.

— Cesse donc de ronchonner !

Il darda sur elle son œil noir, devant retenir à la fois l'envie de lui répliquer avec colère et celle de lui…

Trevor secoua la tête, s'offrant un rire. Cette insolente l'exaspérait aussi bien qu'elle le divertissait. Il dut s'avouer secrètement que cette attitude avait pour lui un charme qu'il peinait à s'expliquer : ces yeux plissés de malice, ce sourire éternellement en coin, cette tête inclinée… Un je-ne-sais-quoi dans cet air et cette pose était ensorcelant.

— Alors, c'est pour aujourd'hui ? le rappela-t-elle à l'ordre. Oh, je te rappelle que je n'ai pas que ça à faire ! Vois-tu, je suis chargée de faire le guet aux alentours afin de tous vous protéger.

— Ne me fais pas croire que tu sauras nous défendre avec ce petit couteau ! Tu sais comme moi qu'il ne sert qu'à

intimider les plus forts que toi, ajouta-t-il en lui offrant un clin d'œil. À ce stade, tu ferais mieux de prendre pour arme cette branche de métal, juste derrière toi…

Déborah n'avait tourné la tête que depuis une seconde lorsque le plongeon de Trevor l'éclaboussa à son tour. Cherchant vainement à paraître offusquée avec cette bouche béante et ces pupilles amusées, elle prit un caillou et le lança frivolement au baigneur, qui l'évita de justesse en plongeant sous l'eau.

— Ah, trop tard ! se réjouit Trevor, qui avait su se subtiliser à l'inquisition de Déborah tandis qu'il s'était dévêtu en toute hâte.

— Tu sais que l'eau est cristalline ! renchérit la Canadienne, sachant piteuse sa réplique en raison des vaguelettes qui rendaient indistinct tout ce qui se trouvait immergé.

Son attention se reporta alors sur les vêtements laissés sur l'herbe bordant le bassin. Un sourire fit saillir ses pommettes roses. La revanche s'annonçait plus facile qu'elle ne l'aurait espéré !

***

William, prolixe, n'avait cessé de bavarder depuis qu'Éva et lui s'étaient éloignés du campement afin de chercher de quoi se mettre sous la dent. Il avait fait l'inventaire oralement de tous les champignons de la famille des agaricacées, oscillant entre les psalliotes et les amanites.

— Savais-tu que l'amanite vireuse, que l'on nomme « ange de la mort » en raison de sa blancheur et de sa beauté, est mortelle ? Un seul champignon suffit à tuer un adulte ! Le

plus intéressant est qu'il y a plusieurs stades à l'empoisonnement. Le premier jour, la victime a des maux de ventre, des vomissements horribles… Mais il lui faut attendre jusqu'au sixième jour avant d'entrer dans la seconde phase, lors de laquelle son foie sera complètement détruit ! Fascinant, n'est-ce pas ? ajouta-t-il sans lui laisser l'occasion d'interagir. De cette façon, des amateurs pourraient en faire l'essai, attendre quelques heures sans symptômes inquiétants, en manger un panier en entier, puis finalement mourir une semaine plus tard !

Le botaniste dut forcément se taire lorsqu'un tronc immense bordé d'une surélévation du terrain le força à faire quelques arabesques dans la jungle humide. Éva en profita pour glisser son premier commentaire de la matinée :

— Dis-moi, au moins, que tu sais les reconnaître !

Contre toute attente, elle n'était pas lassée d'entendre l'expert discourir ; l'intérêt qu'elle semblait manifester n'était guère feint.

— Oh, je te promets que je les connais tous par cœur ! la rassura-t-il fièrement en lui tendant sa main couverte de terre pour l'aider à franchir l'inégalité du sol. Cette amanite, on la reconnaît au petit anneau blanc au haut du pied ; l'idéal, bien évidemment, est toutefois de faire un examen de la sporée. Sais-tu ce qu'est une « sporée » ?

Ainsi se déroula leur marche, qui dura près d'une demi-heure. William les menait dans les dédales de la jungle, chassant avec agacement les insectes vrombissant près de ses oreilles sans toutefois s'interrompre, jusqu'à ce que, aboutissant au pied d'une montagne qui s'élevait à travers les feuillages denses, il s'immobilisât.

— Où sommes-nous ?

Derrière lui, Éva le talonnait de près. Tous deux étudièrent alors les environs : arbres géants, palmiers minuscules faisant office de bosquets, mousse verdâtre bordant un petit marécage où se dressaient mille et une souches mortes dépourvues de leur écorce… Le silence, ponctué des cris lointains d'animaux sauvages, lui confirma qu'il s'était effectivement éloigné plus qu'il ne l'aurait cru.

— Il faut vraiment que j'apprenne à me taire, dans la forêt, dit-il en déglutissant. Ah !

Son appréhension fit subitement place à une admiration excessive tandis qu'il courait vers le marécage. Qu'avait-il donc remarqué ? Éva l'ignorait, mais elle ne se fit pas prier pour suivre le savant personnage, qui s'accroupit près du plus vulgaire végétal qu'elle aurait pu trouver.

— C'est une quenouille ! se réjouit-il. (*Il secoua la tête à maintes reprises en se tournant vers Éva.*) Non, c'est vrai : vous, les Français, vous l'appelez plutôt « massette à larges feuilles » ou encore « rauche »… Restons-en au latin : *Typha latifolia* !

— D'accord, mais qu'est-ce qui te fascine tant de cette plante, William ? l'interrogea Éva en s'accroupissant près de lui.

Sa curiosité, plus grande que son incompréhension, plut à William, qui voyait dans cette attitude le témoin d'une vive intelligence.

— Il s'agit du végétal miracle en situation de survie. Pourquoi ? Laisse-moi te montrer…

Il agrippa la tige enfoncée dans la vase du marécage et tira de toutes ses forces, sans toutefois parvenir à en déloger les racines.

— Aïe ! se plaignit-il en examinant sa paume éraflée.

— Attends, je te donne un coup de pouce !

Leurs quatre bras réunis ne tardèrent pas à extirper la quenouille de l'onde calme avec un bruit de succion suivi de l'égouttement de la boue coincée à la racine.

— Voilà ! dit-il en s'éclaircissant la gorge. Vois-tu, juste ici ? Il s'agit du rhizome. Bouillie, cette racine te donnera l'impression de croquer dans une pomme de terre dotée d'un subtil goût de concombre. Ah ! Quant à la tige, poursuivit-il en retournant la plante, on peut enlever quelques couches et en manger le centre d'un goût et d'une texture semblables au cœur de palmier ! Enfin, la tête, qui ressemble à une saucisse, eh bien, nous n'avons qu'à la faire bouillir et à la déguster telle quelle ; c'est meilleur avec un peu de sel et de beurre, mais nous ferons sans eux ! Arrachons-en un bouquet pour tous les autres !

Ils ne mirent fin à leur cueillette qu'à l'instant où le bouquet que chacun tenait entre ses mains fut suffisamment large pour obstruer la presque totalité de leur vision.

— Par où, maintenant ? haleta William en cherchant à raffermir sa prise sur les tiges mouillées, desquelles de la vase dégouttait sur ses vêtements.

— Dommage que je n'aie pas de main pour me boucher le nez ! se plaignit Éva. Cette boue est pestilentielle ! Et pour ta question, suis-moi, c'est par ici !

Elle fit quelques pas vers les bois, dans lesquels elle s'engouffra. William doutait qu'elle pût aussi aisément s'orienter dans cette jungle ; lui-même n'avait pas la moindre idée de la direction qu'ils avaient empruntée, en dépit de cet étang représentant une balise considérable. Malgré la charge qu'elle transportait, Éva trouva un moyen de s'accroupir afin d'étudier le sol.

— Que fais-tu ? la questionna William, déjà essoufflé.

— J'observe nos traces, lança-t-elle comme la plus banale évidence.

Cette remarque lui causa un froncement de sourcils.

— Quelle est ton expertise, au juste ? Car tu en as bien une, toi aussi, pas vrai ?

Concentrée sur son observation, Éva lui répondit évasivement du bout des lèvres tandis qu'elle tâtait une branchette cassée à même les feuilles mortes. De cette réponse, William ne perçut qu'un inaudible souffle.

— Je traque, lui dit-elle lorsqu'il lui posa une deuxième fois sa question. Je sais reconnaître les traces de la moindre espèce, y compris les nôtres.

William cilla sans savoir que répondre. Il avait été tant accaparé par ses propres passions qu'il avait oublié de s'intéresser à celles des autres — fatale erreur pour quiconque cherche à séduire. Était-ce là son but ? Le botaniste se surprit à se poser la question. Maintenant que la Française prenait la situation en main, il la sentait plus distante, ce qui ne fut pas sans lui tordre un tant soit peu le cœur. Que lui arrivait-il donc ? Il n'était pas amoureux, pas plus que cette femme l'intéressait !

— Oh !

Ses divagations le firent relâcher ses muscles, si bien qu'il laissa échapper son imposant bouquet de quenouilles sur le dos d'Éva, encore accroupie.

— Désolé, désolé ! bafouilla-t-il en reprenant maladroitement le dîner boueux éparpillé au sol.

— C'est par là.

Éva se massa quelque peu la nuque en se redressant, sans lui adresser un seul commentaire par rapport à sa bévue.

William ne parla plus une fois du nom latin des herbes qu'il croisa sur son chemin.

***

— De cette façon ?

Rodrick éprouvait un réel bonheur à se retrouver pour une fois à l'écart du groupe qu'il dirigeait d'ordinaire. La plénitude avec laquelle il arrachait les plants de lin n'était pas due à cette action ennuyeuse en soi, Annie l'avait deviné dès le départ. Le chef de la délégation alliée n'avait en effet aucune connaissance sur le textile ni intérêt pour la végétation en général ; cependant, il chantonnait des airs que lui-même n'aurait su nommer tout au long de son travail. C'était bien la première fois qu'Annie le voyait ainsi. Elle ne le connaissait peut-être que depuis quelques jours à peine, mais jamais il n'avait fait montre d'une attitude aussi détachée. Il ne lui revenait pas de poser ces questions qu'elle avait en tête ; Rodrick discuterait s'il en avait envie. Pourquoi courir le risque de briser ce sourire en évoquant un malheur dont il avait réussi à se défaire ?

— Oui, juste là, c'est parfait, lui confirma-t-elle. C'est toute une chance que, dans ces quelques jours où nous avons été sur Malragon, des prairies soient apparues.

Rodrick déposa le lin près de tous les autres plants qu'ils avaient ensemble arrachés et alignés sur le sol humide, là où le soleil de cette fin de matinée projetait ses rayons. Rares étaient les endroits où les feuillages des arbres gigantesques ne les couvraient pas de leur ombre. Ici, une grande clairière, riche d'une innombrable variété de fleurs des champs, étendait son voile diapré sous le bleu du ciel.

— Nous en avons trouvé bien plus que je l'aurais espéré ! se réjouit-elle en constatant le résultat de leur cueillette.

— Et maintenant ? Que doit-on en faire ?

— Rien ! L'étape du rouissage se fait d'elle-même ; les tiges vont macérer dans l'humidité du sol afin d'en séparer les fibres. Ce sera plus facile, par la suite, d'en retirer la partie ligneuse, qui me servira à tisser. J'espère seulement que ce ne sera pas trop long ; je ne connais pas cette variété, qui ne doit exister qu'ici, sur Malragon.

Devant la quantité d'information qu'il avait du mal à assimiler aussi vite, Rodrick se contenta de secouer la tête en observant les alentours.

— Tu ne me trouveras pas très entreprenant, mais je te redemande : et maintenant ?

Même question, certes, mais réponse différente.

— L'idéal serait de rejoindre le reste du groupe. Mais je dois t'avouer que j'ai faim à en avoir mal au ventre, et il s'avère qu'il y a ici un peu de baies sauvages. Que dirais-tu d'en cueillir quelques-unes ?

Rodrick ferma les yeux, laissant le soleil lui caresser les paupières quelques secondes avant de lui témoigner son accord avec cette proposition. Ainsi se permirent-ils un moment de quiétude dans la blondeur de cette prairie.

***

Après son petit cours sur la pêche, Déborah s'était éloignée afin de patrouiller dans les environs — évidemment, elle s'était permis des coups d'œil indiscrets en direction de Trevor, qui avait tenté tant bien que mal de se soustraire à sa vue. Le ratissage du périmètre n'était pas aussi facile

qu'escompté : la végétation était à ce point luxuriante que toute progression, hormis dans ces rares prairies qu'elle venait à croiser, était lente et laborieuse. Qui plus est, les feuillages contribuaient à obstruer sa vue ; impossible de discerner ce qui se trouvait au loin. L'important, se dit-elle après une dizaine de minutes à écarter fougères et lianes sur son chemin, était de s'assurer pour l'instant que les environs étaient sécuritaires : aucune tanière, aucun camp ennemi ni aucune trace de la délégation russe. De n'être armée que d'un couteau la rendait certes plus vulnérable qu'avec une arme de jet, mais elle était loin de se laisser abattre. La seule texture inégale du manche de l'arme blanche au creux de sa paume était rassurante ; elle la maniait comme si elle n'avait fait que s'entraîner tout au long de sa vie, dont elle ne gardait aucun souvenir, à l'instar de tous les autres membres de la délégation. À ce titre, elle préférait ne pas s'encombrer d'inquiétudes et de pensées inutiles, et dédier toute sa concentration à l'affrontement du présent ; les efforts sont vains lorsque déployés à apprivoiser le passé.

Une fleur métallique attira soudainement son attention. Poussant à même le sol, sa maigre tige s'étant frayé un chemin entre les feuilles mortes, elle étalait ses pétales comme autant de lames tranchantes.

Tu es bien jolie, toi !

Prenant soin de manipuler le curieux végétal sans se couper, elle tenta de retirer l'un de ces pétales acérés, ce qu'elle réussit sans difficulté. La lamelle de métal brillant luisait sous son regard tandis qu'elle la retournait dans tous les sens. Cette écaille ne ferait-elle pas une pointe de flèche idéale ? Il y avait assurément moyen de se construire un arc avec les matériaux des environs. Trevor saurait lui partager

de son expérience, alors que William pourrait lui trouver un bois suffisamment flexible. Minutieusement, elle retira chaque pétale de cette fleur avant de poursuivre son chemin.

Sa marche ne dura cette fois que quelques secondes avant d'être de nouveau interrompue ; son œil expert avait noté un détail singulier dans le panorama feuillu qui s'offrait à elle, alors que le terrain descendait légèrement. Droit devant, un rocher semblable à un menhir, tenu dans une position horizontale, était appuyé d'un côté sur une souche pourrie et de l'autre sur une solide branche courbée. *Ceci est d'un ouvrage humain*, ne tarda-t-elle pas à deviner. Avec une grande précaution, le couteau bien en main et les poches emplies de lames minces, elle s'en approcha sur la pointe des pieds. Ce n'est qu'à un mètre de l'étrange construction qu'elle remarqua, sous l'imposant menhir, une branchette supportant l'ensemble de ce qui s'avérait être un piège. Un passant inattentif aurait tôt fait d'accrocher cette amorce, qui aurait fait basculer le rocher sur lui, l'écrasant de tout son poids. Ce n'était pas le premier guêpier qu'elle croisait, loin de là, mais celui-ci, contrairement aux autres, semblait être fraîchement construit, car elle repéra effectivement des empreintes tout autour, des traces de pas singulières…

Des sabots…

Cette déduction survint à l'instant même où des coups donnés contre le sol lui firent tourner la tête. Émergeant des feuillages, le torse musculeux d'un centaure la fit reculer nerveusement d'un pas. Son esprit embrouillé ne répondait plus que par des réflexes incongrus : d'un côté, ses jambes cherchaient à fuir ; de l'autre, ses mains, à se battre. Les autres n'avaient pas eu tort en affirmant que ce monde était un amalgame de tous ceux qu'ils avaient traversés

jusqu'alors. Déborah avait encore bien en mémoire sa dernière rencontre avec ces créatures fantastiques, lors de laquelle elle avait tiré un carreau sur le premier venu. Que faire, cette fois ? Un simple couteau ne serait d'aucun secours face à cette charpente musculeuse et trois fois plus imposante que la sienne. Le centaure se cambra, piaffa. Déborah baissa la tête en même temps que ses mains s'élevèrent.

— Je ne vous veux aucun mal ! tenta-t-elle sans toutefois oser laisser tomber son couteau.

Ce centaure était-il de la même bande que celui qu'elle avait attaqué ? Se pouvait-il qu'il garde souvenir d'elle, qui avait naguère été leur prisonnière ? Pour l'instant, la créature demeurait immobile, sans laisser paraître ses intentions.

— Je vais retourner auprès des miens, poursuivit Déborah tout en reculant lentement. Si votre territoire commence ici, je vous le laisse ; nous ne viendrons plus vous déranger.

Le visage impassible du centaure eut un rictus énigmatique ; impossible de connaître le fond de ses pensées. Les premiers arbres derrière lesquels elle pourrait se mettre à l'abri n'étaient plus qu'à une dizaine d'enjambées ; quelques distractions devraient suffire ! Son imagination, d'ordinaire fertile, se voyait cependant affectée par sa nervosité. Que dire, maintenant ? Elle eut un sursaut lorsque, contre toute attente, le centaure prit la parole.

— Vous avez guéri notre planète, articula-t-il d'une voix gutturale.

Quelle émotion habitait ces paroles ? De la colère ? Du soulagement ? Elle n'aurait su le dire. Déborah avait oublié

que les centaures savaient parler leur langue, aussi son discernement fut-il voilé par son étonnement.

— Guéri ? dit-elle enfin, reculant encore d'un pas.

— Le cristal s'est éteint. Nous pouvons rêver en paix.

L'intérêt de la chasseuse étant plus feint que véritable, celui-ci lui conféra tout juste le temps qu'il lui fallait pour se distancier de la menace ; sa cheville effleura les branchages d'un arbuste, lui donnant le signe de prendre la fuite. La Canadienne se sauva alors à toutes jambes, laissant les feuilles lui fouetter le visage. Dans sa poche, les lamelles cliquetaient au rythme de ses grandes enjambées. Par chance, elle avait noté la position du soleil par-delà les cimes et s'en servait comme balise pour retrouver son chemin. Des toiles d'araignée lui engluèrent le visage et les bras ; des animaux bruissèrent ici et là durant sa course. Enfin, elle atterrit non loin du bassin, où Trevor et Albert en étaient encore à pêcher. Elle s'agenouilla pour reprendre son souffle, et les paroles du centaure défilèrent dans son esprit une fois de plus : « Nous pouvons rêver en paix. » Elle sut alors que leurs suppositions étaient les bonnes ; Malragon ne changerait plus de visage.

2

La situation sur Malragon est une fois de plus inexplicable tandis que les résultats observés montrent une stabilisation de l'environnement jusqu'alors inespérée. Ce monde, qui se modulait chaque jour de manière aléatoire, semble en effet s'être fixé de manière définitive.

Bulletin de nouvelles de dix-sept heures.

Alex, Nelly et Thomas avaient réussi à mettre la main sur un nombre imposant d'aiguilles métalliques. Au fil de leur recherche, ils avaient trouvé l'un des conifères d'où provenaient ces clous surdimensionnés. Lorsqu'une bourrasque l'avait secoué, une pluie mortelle d'aiguilles, qu'ils avaient évitée en bondissant sous un rocher, leur avait fourni plus que le nécessaire pour construire une échelle pouvant les mener jusqu'à la cime de l'arbre gigantesque où ils voulaient élire domicile. Le ventre tenaillé par la faim, Alex et Nelly étaient à cet instant au pied du feuillu surdimensionné, tandis que Thomas, à mi-chemin sur le tronc, s'affairait dangereusement à clouer les aiguilles dans l'écorce épaisse à l'aide d'une pierre. Par mesure de sécurité, Nelly avait eu

l'idée d'utiliser une des rares cordes qui leur restaient. Thomas s'était attaché hanches et épaules à celle-ci, l'enroulant par la suite à l'aiguille juste en dessous. Advenant une chute, son corps serait retenu par cette corde plutôt que de tomber au sol — de cette hauteur, une chute serait fatale. Alex dut s'avouer, en le regardant s'élever inlassablement plus haut, que lui-même éprouvait un vertige tout en restant au sol.

— Il ne me reste plus d'aiguilles ! leur cria-t-il depuis les hauteurs. Alex, tu pourrais m'en apporter quelques-unes ?

C'était évidemment plus rapide que de descendre puis remonter. Toutefois, Alex n'avait nulle envie de prendre ce risque — pouvait-il seulement argumenter ? Résigné, il remplit son havresac d'aiguilles puis entreprit de grimper à son tour, maudissant en silence cette idée idiote de construire un abri dans la cime du plus gros arbre de la forêt.

— Tu es sûr ? s'inquiéta Nelly lorsqu'il saisit la première prise.

— Non, pas vraiment, avoua-t-il. Mais ces clous sont solides, n'est-ce pas ?

Jusqu'alors, aucune des aiguilles n'avait remué le moindrement une fois clouée à l'écorce. Inspirant profondément, Alex entama son ascension sans plus attendre — chaque réflexion le dissuaderait davantage de s'exécuter. Sa main enserra la première, grâce à laquelle il se souleva jusqu'à ce que son pied trouve à son tour un appui. Même s'il n'était élevé que d'un demi-mètre, le simple fait de n'avoir plus d'attache au sol le fit frémir. Ce support, quoique solide, était mince et lisse ; y glisser pourrait être fatal. Nelly, inquiète, lui envoya tout de même un sourire encourageant.

— Ça vient ? s'impatienta Thomas, une vingtaine de mètres plus haut.

Alex poursuivit sa montée, empoignant la prise suivante. Son torse effleurait l'écorce anguleuse à chacune de ses respirations accélérées. Il savait qu'il ne fallait guère regarder en bas, se contenter de fixer son objectif, et pourtant, il ne put s'empêcher d'observer ses pieds. Nelly avait les deux mains plaquées contre le visage, visiblement troublée. Des gouttes de sueur perlaient sur le visage du grimpeur, dont les mains devenaient moites. Un curieux frisson s'était emparé de son échine, fourmillant au bas de son dos et dans ses pieds sans relâche.

Allez, un petit effort !

Un regain de courage le fit grimper avec plus de vitesse ; après tout, cette montée n'était pas si difficile — effrayante, certes, mais plutôt simple. Contrairement à une paroi aux prises inégales, celle-ci présentait des clous enfoncés méthodiquement, offrant invariablement un appui à chaque pas. Était-ce donc la spécialité de Thomas ? Dans leur équipe s'était trouvé un grimpeur attitré, Alfie, qui n'avait malheureusement pas pu partager son expertise avant d'être trahi par Damien. Cette pensée l'écarta insidieusement de la réalité, et son pied glissa sur la surface étroite et recourbée d'une aiguille. Poussant un cri de surprise, il serra suffisamment ses mains pour se retenir, ses jambes ballottant dans le vide, mais retrouvant en quelques mouvements leur appui. Alex, ahuri, s'immobilisa, le temps de reprendre ses esprits. Une légère distraction avait failli lui coûter la vie.

— Ça va, mon gars ? s'inquiéta Thomas, qui n'était plus très loin.

Alex expira de nouveau, puis se remit à l'ascension. Cette fois, il gagna la hauteur du Français, auquel il tendit les aiguilles depuis son havresac.

— Je crois qu'avec tout ça, j'en aurai suffisamment pour me rendre jusqu'à la première branche, juste au-dessus de ma tête, lui annonça-t-il en la pointant du doigt. À partir de ce point, nous pourrons nous débrouiller autrement. Tu peux m'attendre en bas !

La gorge d'Alex se noua à cette pensée ; il lui fallait redescendre, maintenant. Comment s'y prendre ? Quiconque avait eu à grimper une paroi savait pertinemment que descendre était plus difficile que monter. Thomas, constatant du coin de l'œil que son accompagnateur n'avait pas encore bougé, lui offrit un conseil :

— Rien de plus facile, Alex ! Tu vois, cette liane, à ta gauche ? Étends le bras pour l'agripper, et laisse-toi descendre !

— Tu plaisantes…

— Pas du tout ! C'est très solide, j'en ai fait l'essai plus tôt, tu te rappelles ?

Alex secoua la tête en poussant un rire nerveux. Il n'avait pas bougé depuis plus d'une minute, mais il haletait et suait à grosses gouttes. Malgré l'absurdité qu'il accordait à ce conseil, il tourna la tête vers cette longue liane qui s'échouait depuis la cime jusqu'à terre. Délaissant l'aiguille de métal d'une main, il s'étira pour atteindre la longue tige de cette plante grimpante et y parvint sans difficulté. Le plus périlleux était encore à faire, cependant : la seconde durant laquelle il lâcherait complètement les clous pour enserrer la liane était cruciale.

— Fais attention ! ne put s'empêcher de crier Nelly, au pied de l'arbre.

Alex, trop essoufflé pour lui répondre, transmuta cette inquiétude en bravoure, et d'un élan, il bondit sur la liane, qu'il attrapa sans détour. Son corps se balança quelque temps d'avant en arrière, la tige grinçant sous ses mains. Alors, il ne lui resta plus qu'à relâcher doucement la pression avec laquelle il se maintenait immobile. Son corps descendit tranquillement, secousse par secousse, jusqu'à ce qu'il fût habitué à la manœuvre. Somme toute, redescendre fut un jeu d'enfant, comme l'avait prédit Thomas : en moins d'une minute, ses deux pieds retombèrent sur terre. Alex tremblait de tout son être. Son visage était livide, mais un sourire fier habitait ses lèvres, qui s'étirèrent plus encore lorsque Nelly lui sauta au cou.

— Ne me dis pas qu'il faudra faire ça chaque fois que nous voudrons nous rendre à notre abri ! se lamenta-t-elle doucereusement.

Il s'agissait plus d'une affirmation que d'une question, aussi Alex ne crut-il pas nécessaire d'y répondre autrement que par une longue accolade.

— Ça y est, j'y suis ! s'exclama Thomas, les tirant de leur étreinte. Hé ho ! Regardez !

Alex et Nelly, les mains unies, levèrent la tête d'un même mouvement. Là-haut, dans la cime feuillue de l'arbre géant, Thomas était perché, jambe deçà jambe delà, sur un rameau. La corde attachée à son corps le liait à présent à cette même branche sur laquelle il était assis, ce qui n'empêcha pas les deux amoureux d'éprouver un puissant vertige à la seule vue de cet explorateur si haut dans les airs, qui se redressa alors sans crainte.

— C'est magnifique ! s'écria-t-il tout en marchant sur l'épaisse branche. Il y a effectivement un trou dans l'écorce ; attendez, je vais y entrer !

Thomas posa ses mains sur l'arbre et se pencha afin d'entrer dans la cavité naturelle. Il y avait longtemps, une branche avait dû être sectionnée, et au fil des années, l'arbre avait crû autour de cette cicatrice, formant progressivement un dôme de bois tout autour. La lumière du jour, par quelques fissures dans le bois, parvenait à s'y frayer un chemin. Thomas put constater l'ampleur de ce trou, dans lequel il se laissa tomber.

« Incroyable ! » ne put-il s'empêcher de s'exclamer pour lui-même.

Il y avait là tant d'espace que trois, voire quatre personnes pourraient s'y étendre sans problème. Il avait cependant d'autres plans en tête, plus grands encore. Satisfait, Thomas s'extirpa de cette cavité de bois, rejoignant la cime de l'arbre. Une fois de plus, il s'émerveilla du panorama. De cette position, il pouvait apercevoir la presque totalité du continent sur lequel ils se trouvaient. La mer, au loin, s'étendait à perte de vue d'un côté, l'horizon partiellement obstrué par les myriades de feuilles de l'arbre géant.

Thomas en vint à oublier tout danger tant son excitation était grande : il bondissait d'une branche à une autre avec agilité, apprivoisant les croisements de branches innombrables au travers des larges feuilles. Il lui fallut près de cinq minutes de grimpe et de détours pour rejoindre un palier de branches où il put distinguer l'autre côté de l'horizon. Par-delà la verdure, la montagne au pic enneigé trônait au milieu d'une étendue de bois multicolore. Cette jungle luxuriante, à la fois bois et marais, prairies et

enchantement, brillait de toutes ses facettes sous le ciel azuré. La vue était à couper le souffle ! Thomas remarqua par ailleurs les gigantesques fleurs qui ornaient les feuillages lui servant d'abri ; par le quasi imperceptible scintillement dont elles s'auréolaient en plein jour, il devina qu'elles devaient s'illuminer la nuit venue. Quel endroit idéal pour s'établir ! Il bondit jusqu'au tronc, dénoua la corde qui l'assurait, puis la laissa tomber au sol.

— Attention ! avertit-il Nelly et Alex, qui patientaient toujours en bas.

Sans hésiter, le Français saisit une liane des dizaines qui pendaient ici et là et se laissa porter jusqu'au sol. Les deux Canadiens furent presque étonnés de le revoir sain et sauf sur la terre ferme.

— C'est un petit paradis, là-haut ! se réjouit-il en enroulant la corde à son bras. Non seulement y a-t-il une cavité d'écorce où nous pourrions dormir, certaines branches sont parfaites pour la construction d'une cabane, une sorte de poste d'observation ! Le feuillage nous protège des regards indiscrets, et nous avons une vue incomparable des environs !

Devant tant d'énergie, Alex abandonna l'idée de dissuader Thomas de s'établir en haut. Au pire, il pourrait demeurer à la grotte, tandis que les moins craintifs iraient au haut de cet arbre. Il dut s'avouer, cependant, que quelque chose l'attirait dans la perspective de dormir dans les feuillages comme les oiseaux, un sentiment de liberté à nul autre pareil. Il se promit de se rendre au moins une fois tout en haut. Qui savait, peut-être s'habituerait-il à cette vertigineuse ascension et à cette folle descente, avec le temps !

— Le dîner est servi ! appela-t-on depuis le bassin.

Les trois alliés, d'un commun accord, quittèrent leur poste afin de rejoindre l'endroit où fumaient encore les braises du feu allumé plus tôt dans la matinée, sachant déjà comment ils emploieraient la suite de cette journée.

***

Tous se retrouvèrent auprès du feu, assis en cercle comme deux heures auparavant. Il fallut plus de temps à Trevor pour se joindre au point de rendez-vous, celui-ci ayant été contraint de retrouver ses vêtements cachés par Déborah en se couvrant d'une feuille de palmier. Cette fois, cependant, ils avaient à leur disposition de quoi se nourrir et discuter longtemps. Sur un lit de pierres, des filets de poissons multicolores avaient été alignés — Trevor et Albert avaient pris soin de les éviscérer —; sur un lit de feuilles, Annie et Rodrick avaient déposé quelques baies ramassées, non loin des nombreuses quenouilles empilées par le botaniste et la traqueuse.

— Des quenouilles ? lança Trevor avec une pointe de mépris en saisissant la longue tige couverte de boue. N'étais-tu pas censé être un expert en botanique ?

Quelques rires s'élevèrent parmi le groupe, rires qui se turent dès que William revint avec en main un bouquet de rhizomes nettoyés et une large coupe emplie d'eau, qu'il déposa sur le feu.

— Où as-tu trouvé ce bol ? demanda Alex le premier.

— C'est en fait un morceau d'écorce d'un arbre que nous avons croisé sur notre chemin.

Albert jeta quelques branches dans le feu afin de le maintenir vif du côté où reposait le bol, puis déposa les filets de

poisson sur un petit lit de verdure à même les braises à l'opposé. L'odeur de fumée mêlée à la chair grésillant eut tôt fait d'en faire saliver plus d'un. Incapable de supporter sa faim davantage, Alex empoigna quelques baies, qu'il engloutit d'une bouchée sous le rire moqueur de Nelly. Ces fruits avaient un goût acidulé et rafraîchissant. Lorsque William eut terminé d'arracher les couches d'une tige de quenouille, il en tendit le cœur au premier preneur, qui y croqua à pleines dents.

— Délicieux !

Le récipient de métal transféra rapidement sa chaleur à l'eau, qu'il fit bouillir. Le botaniste jeta les racines blanches dans les bouillons, les remuant lentement grâce à une branche. Les filets brunis par la chaleur furent dégustés par les filles d'abord, sur ordre de Trevor, qui offrit à Déborah sa plus belle prise.

— Es-tu seulement certain que cela soit comestible ? le nargua-t-elle. Je me méfierais des poissons colorés. Vois-tu, c'est la même chose avec les grenouilles : plus il y a de couleurs, plus il y a de risque qu'elles soient venimeuses.

— Dans ce cas, Majesté, plaisanta-t-il en multipliant les courbettes, laissez-moi d'abord goûter à ce plat.

Lorsqu'il approcha ses doigts du filet fumant, Déborah le retira vivement.

— Ça va, je le prends !

Tour à tour, chacun reçut sa portion de poisson, de quenouilles et de fruits. Au loin dans la forêt, des oiseaux et insectes chantaient, et des feuillages bruissaient sous le vent du large. Le bouquet de la fumée, le crépitement du feu et les rires comblèrent les survivants d'un bonheur jusqu'alors ignoré — le simple fait d'avoir enfin l'estomac rempli leur

procura une joie sans nom. Repus, soudainement lourds et épuisés, quelques-uns s'étendirent à même l'herbe. Nelly appuya sa joue contre l'épaule d'Alex, assis juste à sa droite sur une souche.

— Nous ne devons pas nous endormir, les avertit William, lui-même trop fatigué pour maintenir ses yeux ouverts.

— Et pourquoi donc ? soupira Éva.

— Il est trop facile d'oublier que nous ne sommes pas en sécurité.

À ces mots, Alex ouvrit l'œil qu'il venait tout juste de clore. Cet environnement était si fascinant que son esprit avait outrepassé la peur qu'inspirait la menace russe, qui planait partout. Cette délégation ennemie avait assurément survécu, elle aussi, aux cataclysmes de Malragon. Les alliés ne connaissaient, au demeurant, qu'une infime partie de cet immense terrain de jeu, qu'un nombre restreint de pièces dans tout ce puzzle — à peine se connaissaient-ils encore eux-mêmes !

— Tout ça me fait me demander… énonça Alex, interrompant ses pensées dans leur cours. Que devons-nous faire, maintenant ? Jusqu'à présent, nous n'avons fait que fuir, que nous préparer aux éventuelles intempéries et variations de climat de ce monde.

— Nous avons un souci en moins, intervint Déborah en mâchouillant la peau grasse de son filet. J'ai croisé un centaure, tout à l'heure, et il m'a confirmé ce que nous avions déjà supposé.

William, qui était sur le point d'avaler sa dernière bouchée de rhizome, la cracha sous le coup de la surprise, aspergeant de miettes et de salive les jambes de Trevor.

— Désolé ! souffla-t-il, mal à l'aise, en approchant ses mains du jeans du borgne pour en retirer les morceaux.

Ce dernier le chassa d'une main comme un désagréable moustique.

— Un centaure ? Tu veux dire… Tu as non seulement croisé un homme-cheval, mais tu as discuté avec lui ? résuma Rodrick, incrédule.

Il était impensable, pour quiconque ne les avait aperçus de ses propres yeux, d'imaginer pareille scène. Or, pour Alex, qui avait déjà assisté à une scène similaire, il fut aisé de croire la chasseuse sur parole.

— Autrement dit… commença-t-il sans trop savoir de quelle manière formuler sa pensée, Malragon restera ainsi ? La nuombre ne tombera pas cette nuit ?

— Si l'on peut se fier aux paroles de ces créatures, exactement, oui.

Cet aveu précéda un long silence lors duquel nul n'osa mastiquer une bouchée.

— Quel est notre but, maintenant, dans ce cas ? se risqua à demander Thomas. Tout comme vous, nous n'avons fait que nous préparer au pire.

— Le pire n'est pas encore arrivé, crois-moi, laissa tomber Déborah avec un détachement hautain. J'ai vu ces Russes ; ils m'ont faite prisonnière. Je sais ce dont ils sont capables. Si vous pensiez que la plus grande menace était l'environnement, la nature, tout ça, poursuivit-elle en lançant un paquet d'arêtes dans le feu, laissez-moi vous décevoir : ce monde nous protégeait du véritable danger. Les Russes devaient s'en prémunir, eux aussi ; maintenant, rien ne pourra les arrêter.

Nelly se tourna vers Alex, la tristesse aux yeux. Après l'aveu que lui avait fait Damien avait de trépasser, elle savait que les dires de Déborah n'étaient pas sans fondement.

— Que proposes-tu, alors ? demanda Thomas avec une once d'espoir.

— Je ne propose rien, répondit-elle du tac au tac. Penses-tu que j'ai une idée de la manière de les vaincre ? Ils sont bien plus nombreux que nous — exactement, je l'ignore, mais cela ne fait aucun doute. Par ailleurs, ils sont bien plus armés que nous le sommes. Ces couteaux et ces lances au pire les feront rire ; nous ne sommes pas de taille à rivaliser contre eux.

— Quelles armes ont-ils ?

Cette fois, Déborah leva les yeux vers le ciel, enfonçant sa langue à l'intérieur de sa joue.

— Pour tout vous dire, je ne le sais pas. Mais je crois avoir entendu des coups de feu lorsque nous étions dans le marais. Alors oui, ces javelots seront inutiles.

Alex choisit cet instant pour se redresser. Avait-il suffisamment réfléchi avant de s'apprêter à prendre la parole ? Non. En revanche, il constatait l'effet désespérant qu'avaient les paroles de Déborah sur le moral du groupe et se devait d'intervenir pour le contrer.

— Je ne crois pas nos chances aussi nulles de nous en sortir, réfuta-t-il calmement. Nous bénéficions d'un avantage : celui du territoire.

La chasseuse ne fit que hausser un sourcil inquisiteur, l'invitant sceptiquement à poursuivre. Alex se leva.

— Ce sont eux qui, tôt ou tard, viendront à nous, poursuivit-il dans un regain de confiance en faisant les cent pas devant les survivants assis. Nous pouvons donc installer

des pièges, comme nous l'avons fait par le passé, des pièges plus efficaces encore. Nous pouvons nous construire des caches dans les cimes des arbres afin de les prendre par surprise !

— Les surprendre, d'accord, mais avec quoi ? intervint Éva.

Déborah se redressa à son tour.

— Une idée m'est venue tout à l'heure, tandis que je patrouillais dans les alentours. (*Elle fourra sa main dans sa poche pour en ressortir les lamelles d'argent.*) J'ai trouvé ceci : des pointes de flèche idéales, déjà tranchantes et pointues à souhait. Tout ce qu'il nous faudrait, c'est un arc. William, saurais-tu trouver un bois souple et résistant ?

Le botaniste hocha la tête.

— Et vous, les gars, ajouta la chasseuse à l'intention de Trevor et Albert, vous pourriez vous charger du reste ?

Rodrick choisit cet instant pour s'éclaircir la gorge.

— Notre rôle n'est-il pas de planter les drapeaux de notre nation ? leur rappela-t-il. D'identifier ces terres comme les nôtres ?

Déborah pouffa d'un rire moqueur, puis elle se pencha vers l'ancien chef de la délégation française.

— Plante tes petits drapeaux si tu veux, cracha-t-elle. Que nous servirait de posséder un territoire que nous serions incapables de défendre ? Et d'abord, nous avons perdu presque tous les sacs ; de tous ces drapeaux, il ne nous en reste qu'une poignée.

Rodrick demeura pétrifié, lui qui ne s'était pas attendu à une aussi vindicative réponse.

— Des armes et des pièges, je suis bien d'accord, dit William. Mais avant, peut-être faudrait-il penser à

l'abri où nous comptons dormir. Cette nuit, selon toute vraisemblance, sera la première que nous passerons sans somnifère — nous n'en savons rien ! S'il pleut, si la température chute d'une vingtaine de degrés, que ferons-nous ? Même en nous entassant les uns par-dessus les autres, il n'y a pas suffisamment de place dans la grotte pour tous nous accueillir.

— Je suis bien d'accord, l'appuya Alex. Séparons-nous en deux groupes ; le premier s'occupera de l'abri, le deuxième des pièges et des armes.

Ainsi fut divisée la délégation franco-canadienne : Alex, Nelly, Thomas, William, Rodrick, Annie et Éva se proposèrent pour la construction de l'abri, tandis que Déborah, Trevor et Albert se chargeraient de l'armement. Dans ce premier groupe, rassemblé au pied de l'arbre gigantesque, furent énoncées les étapes à compléter. Il était important de trouver un grand nombre d'aiguilles de métal et de branches solides qui serviraient de plancher, et l'on devait rassembler tous les cordages restants afin d'assurer une plus grande sécurité aux grimpeurs. Sans surprise, Thomas se proposa pour monter le premier lorsque furent apportés les premiers clous géants. Profitant cette fois d'un deuxième des rares havresacs préservés, il put transporter un plus grand nombre d'outils de pierre et de métal. Rodrick eut l'idée d'enrouler une corde tout en haut du tronc principal, que tout grimpeur pourrait s'attacher à la ceinture une fois rendu au tiers de son ascension.

— Nous devrions clouer quelques branches solides à certains niveaux, de sorte à créer des paliers si un grimpeur avait à se reposer. Par ailleurs, la corde attachée tout en haut éviterait la mort à celui qui aurait le malheur de chuter ; d'en

haut, la corde ne retiendrait pas le corps sans douleur, mais au moins, un décès serait ainsi prévenu.

William, qui était censé revenir avec une cargaison d'aiguilles, atterrit au pied de l'arbre quelques minutes plus tard avec en sa possession une curieuse branche de métal dotée de petites dents, qu'il avait sans doute réussi à arracher.

— Voyez ? se réjouit-il auprès de ceux qui se trouvaient alors à ses côtés. Cette pièce de bois… de métal, je veux dire… a tout d'une scie ! Passe-moi cette large branche, oui, celle-là !

Annie s'exécuta. Elle apporta au botaniste ce qu'il avait demandé, mais choisit de s'écarter aussitôt, doutant des talents de bûcheron de cet homme gracile. Il lui fallut près d'une dizaine de minutes pour faire de cette branche brute quelques planches inégales, mais le résultat était plutôt satisfaisant. Thomas, qui, entre-temps, était monté jusqu'en haut, s'attacha d'une corde au tronc puis en descendit une deuxième tout en bas.

— Attachez-y le bois ! leur cria-t-il depuis la cime. Je n'aurai qu'à hisser la cargaison jusqu'à moi !

Le botaniste et la tisserande, au moyen de multiples nœuds que Thomas aurait sans doute mainte difficulté à défaire, lièrent solidement les planches au parfum de sciure avec la corde. Bien que la charge en soi ne fût pas extrêmement lourde, le grimpeur eut de grandes difficultés à la soulever jusqu'à lui ; la distance à parcourir était telle que ses bras se fatiguaient bien avant d'avoir achevé leur travail.

— Il faudra que quelqu'un d'autre monte pour lui venir en aide, constata William, qui manifestement n'avait aucune envie de se porter volontaire.

Alex et Nelly émergèrent des fourrés à cet instant, les bras chargés de branches d'arbres morts.

— Je m'occupe de les scier ! annonça expressément le botaniste, ravi de se trouver une occupation plutôt que de grimper.

Le regard que lui lança Annie se passait de questions.

— D'accord, je vais y aller, comprit Alex, qui prit néanmoins quelques secondes pour reposer ses bras, que le transport avait épuisés.

Au pied du végétal titanesque, Alex leva la tête vers la cime, devant se tordre le cou pour en apercevoir les hautes branches sur lesquelles Thomas s'évertuait à empiler des planches. Il agita ses bras, cherchant à se convaincre physiquement que tout se déroulerait tel qu'il l'espérait. Nelly lui envoya un sourire qu'elle voulut rassurant, dans lequel Alex ne perçut toutefois que l'inquiétude qu'elle n'avait su camoufler entièrement.

— Fais attention à toi, lui souffla-t-elle.

Avec un léger hochement de tête, Alex entama sa grimpe. La corde de sécurité, installée il y avait quelques minutes à peine, se trouvait à une quinzaine de mètres du sol. Le plus dangereux, donc, était ces premiers paliers qu'il franchissait en cet instant. Était-ce parce qu'il se savait observé ? Parce qu'il en avait déjà tenté l'expérience naguère ? Alex n'aurait su le dire, mais il montait avec une rapidité qui ne fut pas sans l'étonner lui-même : les aiguilles métalliques défilaient sous ses pieds comme les barreaux d'une simple échelle. Sans un seul accroc, il arriva au point de contrôle. Délaissant une main de l'aiguille, il réussit, au bout d'un certain temps, à nouer la corde à sa ceinture, mais il doutait de

la solidité de ce nœud — à coup sûr, il leur faudrait ici clouer quelques planches afin de créer un palier de sûreté.

Il parvint à la cime une minute plus tard, ses narines s'emplissant du parfum des fleurs étalant leur corolle ici et là dans le vaste feuillage. Alex, qui se rendait jusqu'à cette hauteur pour la première fois, s'éblouit de l'impressionnant réseau de rameaux ondulant dans tous les sens. Les branches, épaisses comme des silos, étaient d'une longueur plus incroyable encore, se divisant, se tordant, s'élevant ou s'abaissant au travers de la verdure qu'elles étalaient. Quelques rayons du soleil se frayaient un chemin jusqu'à l'écorce, profilant de minces traits de lumière à travers l'ombre qu'ils transperçaient. Cette frondaison était un microcosme sans pareil : des papillons y voletaient, des cigales y chantaient, des oiseaux nombreux pépiaient, tantôt gaiement, tantôt puissamment, pour protéger leur nid. Et cette vue… Alex en eut momentanément le souffle coupé. La mer, la forêt, les plaines et la montagne… Cet endroit était paradisiaque !

— Viens donc me donner un coup de main ! lui lança alors Thomas, affairé à transporter quelques planches le long de la plus massive branche.

Toujours appuyé au tronc à l'écorce rugueuse auquel s'agrippaient ses doigts, Alex eut une légère hésitation à se laisser bondir jusqu'au rameau leur servant de plancher.

— N'oublie pas de t'attacher à la deuxième corde ; tu peux laisser tomber la première, si quelqu'un d'autre souhaite monter, lui conseilla-t-il sans se retourner.

Alex se défit du nœud, se rendant compte par la même occasion de sa déficience — s'il avait chuté, celui-ci n'aurait jamais pu le retenir —, et se munit de la corde nouée au tronc

juste devant lui. Ce n'est qu'en attachant la seconde à sa ceinture, cette fois solidement, qu'il s'aperçut que Thomas ne l'utilisait guère.

— Et toi, s'inquiéta-t-il, tu n'es pas assuré ?

— Pas besoin ! Je me sens déjà à l'aise, ne t'en fais pas pour moi, lui dit-il en déposant sa cargaison

Comment il pouvait se mouvoir en ce lieu avec autant de sang-froid, Alex doutait de le comprendre un jour. Les branches étaient immenses, certes, mais cela n'enlevait rien à leur rondeur — n'était-il pas dangereusement facile de glisser le long de cette écorce ravinée ? Alex risqua un œil tout en bas et le regretta aussitôt. Quelle idée insensée que de s'établir à pareille hauteur ! Bien naïvement, il se figura un scénario dans lequel il perdait pied : serait-il capable de s'agripper à ces lianes qui s'échouaient de part et d'autre de l'arbre ? Il déglutit avec crainte, sentant son estomac se retourner sous l'emprise du vertige.

— Viens voir ça, Alex ! se réjouit Thomas le plus naturellement du monde. J'ai trouvé le coin idéal pour construire un abri.

À contrecœur, Alex se mit à longer la branche, s'accrochant à d'autres serpentant au niveau de sa tête dès qu'il en avait l'occasion pour se fournir un appui supplémentaire. Il remarqua pour la première fois, en s'éloignant du cœur de l'arbre, que des mousses cristallines, scintillant sous la clarté du jour ainsi que des nuages d'opale, pendaient çà et là aux tiges — les mousses de la forêt enchantée ! Ce détail rendit plus attirant encore cet environnement qui brillait de mille éclats, même en plein jour.

— Juste ici, lui annonça Thomas en se retournant, tout sourire.

Il montrait devant lui un encaissement naturel formé par un angle anormal de branches, qui, au nombre de cinq, décrivaient une forme rectangulaire en se tordant vers l'avant, puis vers le haut ; elles ressemblaient à une large main étendant sa paume vers le ciel en écartant ses doigts crochus. Alex vit aussitôt ce que Thomas avait en tête : cette cloison naturelle œuvrerait à titre de support autant pour le plancher que pour le mur de l'abri qu'ils s'apprêtaient à construire. Des lianes, coulant entre les branches comme des cheveux épars, pourraient en outre être utilisées pour solidifier le tout.

— C'est parfait ! approuva-t-il. Je vois que tu as même commencé le travail.

Des quelques planches hissées depuis le sol, Thomas en avait déjà cloué quelques-unes sur le bois qui ferait office de plancher. Les aiguilles métalliques de l'immense conifère duquel leur provenaient ces pieux pratiques étaient en effet d'une utilité inestimable. En quelques minutes à peine, Thomas avait réussi, en appuyant le parquet de fortune contre deux larges branches voisines, à construire une plateforme suffisamment large pour que les deux grimpeurs s'y tiennent confortablement.

— Il nous faudra plus de bois, commenta le Français. Tiens, justement, les voilà qui reviennent avec un chargement !

Alex jeta son regard en bas, le regrettant aussitôt. Quoi qu'il en fût, il offrit une aide précieuse pour hisser les nouvelles planches au moyen d'une corde. Se relayant, ils réussirent à monter une dizaine de planches grossièrement sciées par William sans trop s'épuiser.

— Allons poursuivre la construction du plancher, dit Thomas en avançant périlleusement, les bras chargés de bois, sur la passerelle naturelle et tortueuse.

— Vas-y, toi ; je crois qu'il serait utile de rendre ce chemin plus sécuritaire.

— Comme tu veux !

Alex avait en effet envie de ne plus errer sur cette branche avec la perpétuelle frayeur d'en tomber. Dans la pile de branches entassées dans le creux présent à même le tronc de l'arbre, il en choisit quelques-unes, solides, et se munit d'une dizaine de clous ainsi que d'une pierre avec laquelle il les enfoncerait. Non loin des échelons rudimentaires leur servant à monter jusqu'à la cime, il entreprit la construction d'un garde-fou. Première étape : fixer un support vertical. Le clouer ne fut pas chose aisée. De sa position, il dut se maintenir de ses jambes seules, une main tenant branche et clou, l'autre la pierre, en plus de travailler sans clairement apercevoir ce qu'il manipulait. Au terme de multiples essais et de la peur essuyée de perdre pied, il parvint à solidement fixer le premier balustre. Le travail fut répété, de telle sorte qu'Alex se retrouvât face à deux supports, sur lesquels il déposa la tablette d'appui, qu'il cloua sans détour. Satisfait, il testa la solidité de cette barrière de protection.

Excellent !

Sa réjouissance fut cependant de courte durée ; tout ce temps et tous ces efforts ne lui avaient permis que de couvrir le dixième de la distance précédant l'endroit où Thomas construisait l'abri, d'un seul côté qui plus est. Il suait à grosses gouttes ; l'effort combiné avec la perpétuelle tension des hauteurs contribuait à l'épuiser plus qu'il ne l'aurait cru, sans parler de l'humidité écrasante de ce début d'après-midi

au cœur de la jungle. Le point positif était qu'il n'était guère assailli par des moustiques à cette hauteur.

Ainsi, la construction se poursuivit durant tout l'après-midi, alors qu'au sol, Nelly, Rodrick et Annie tâchaient de trouver le bois, William le sciait, et les grimpeurs s'en servaient pour poursuivre la laborieuse construction de leur abri. Assoiffés et affamés de nouveau, Thomas et Alex, les vêtements gorgés de sueur, furent contraints d'annoncer à leurs partenaires qu'ils devaient prendre une pause. Vu la manière de redescendre, il était très dangereux de s'épuiser, une force considérable étant nécessaire pour se laisser glisser au moyen des lianes jusqu'à terre.

Les deux constructeurs, avant de redescendre, prirent néanmoins quelque temps pour constater le fruit de leur labeur. Alex avait en premier lieu réussi à ériger un garde-fou solide qui menait du tronc jusqu'à l'abri. Idéalement, il lui faudrait en construire un autre, du côté opposé, mais le résultat était plus que satisfaisant pour l'instant. S'appuyant à cette nouvelle rampe, Alex se rendit sans problème ni appréhension jusqu'à l'abri, dont les formes commençaient à se concrétiser. Avec ingéniosité, Thomas avait à présent terminé le plancher. Inégal, certes, il couvrait cependant une surface impressionnante, étant maintenu fermement en place grâce aux nombreuses aiguilles le clouant aux branches le supportant. Le Français avait même entamé l'érection des murs verticaux, prévoyant des espaces que l'on devinait déjà réservés pour des fenêtres. Le sourire aux lèvres, Alex y marcha avec un bonheur indéniable, laissant le parfum du bois fraîchement scié lui monter une fois de plus au nez. Il alla même jusqu'à se coucher sur le dos — Thomas

l'imita aussitôt, plaquant ses deux mains derrière sa tête en guise de coussin.

Ainsi étendus, ils n'avaient pour toute vue que le plafond magnifique qu'offraient les feuillages dansant au gré du vent, brillant de leurs fleurs multicolores. L'entrecroisement qu'on croirait infini des branches au-dessus d'eux donnait l'impression d'un labyrinthe inversé. Sentant ses paupières lourdes se refermer, Alex s'ébroua et s'agenouilla pour se tenir éveillé. Il put ainsi s'émerveiller du panorama que leur offraient ces fenêtres sans verre qui pareraient leur abri. L'une donnait sur la mer et sa plage blonde ; l'autre sur la montagne, de laquelle s'écoulait un ruisseau dont il percevait timidement le chuchotement lointain. Cet abri était un petit paradis suspendu.

— Allons-y, je meurs de soif !

Alex avait commencé à se retourner lorsque, dans sa vision périphérique, une tache à peine visible attira son attention. Plissant les yeux, il tenta de découvrir, entre les larges feuilles se balançant, ce qu'il avait ainsi cru entrevoir. Ce ne fut que lorsqu'il se redressa et s'éleva sur les orteils qu'il put le distinguer : là, au loin dans la forêt, au pied de cette même montagne, une fumée grise s'élevait vers le ciel. Ses inquiétudes naissantes s'apaisèrent d'elles-mêmes lorsqu'il se rappela que la délégation japonaise, de laquelle ils s'étaient séparés à l'aube, avait dû s'établir non loin d'eux. Ces gens étaient des alliés, aussi n'avait-il pas à les craindre. Ce fut alors qu'une lumière, vive malgré le soleil, scintilla au pied de ce tourbillon de fumée qui s'accentua.

— Qu'est-ce que c'est ? s'interrogea-t-il de nouveau.

— Que veux-tu… ?

Thomas, qui l'avait rejoint, se tut dès qu'il aperçut des flammes monter avec violence dans la forêt. Ce feu n'avait rien d'ordinaire ; c'était comme si l'on avait délibérément enflammé des arbres en entier, comme si…

Les yeux d'Alex s'agrandirent à la mesure de ses réflexions, sa peur accentuée brusquement par le fracas déchirant qui se rendit tout à coup à ses tympans — des détonations, répétitives, innombrables, impitoyables. Les feuillages au loin obstruaient tout ce qui se produisait en dessous, mais il aurait fallu être aveugle et sourd pour ne point en venir à l'horrible conclusion qu'ils devinaient à présent : une délégation était en cet instant attaquée !

3

Les relations diplomatiques avec la Russie ne cessent de s'envenimer; l'insolence et le détachement avec lesquels ce pays répond aux questions ont tout pour inquiéter. En sommes-nous donc à ce point? La Terre et la paix que l'on rêve d'y voir régner sont-elles révolues? Il semble que, déjà, la Russie ait élu Malragon comme priorité universelle et n'ait que faire de notre monde.

Points de vue, réseaux sociaux.

Alex avait du mal à allier empressement et sécurité dans ses mouvements. En courant le long de la branche principale leur servant de pont, il perdit pied, ses orteils s'enfonçant dans les nervures épaisses de l'écorce — sans ce garde-fou fraîchement construit, il aurait assurément effectué un mortel plongeon jusqu'à terre. Thomas et lui empoignèrent respectivement une liane grâce à laquelle ils redescendirent sans tarder. Nelly et William, qui les avaient attendus au pied de l'arbre, ne manquèrent rien de l'ahurissement qui habitait chaque trait de leur visage.

— Qu'y a-t-il? s'inquiéta aussitôt la blonde.

Elle voulut s'approcher d'Alex pour lui caresser le visage, mais celui-ci la repoussa doucement, l'air égaré dans de sombres réflexions.

— Il faut retrouver tous les autres, dit-il sans détour en verrouillant ses pupilles aux siennes. Sais-tu où ils se trouvent ? Nous devons nous regrouper de toute urgence !

— Qu'avez-vous vu, là-haut ? insista William à son tour, laissant tomber sa scie de fortune sur l'herbe. Et ces détonations, qu'est-ce que c'était ?

Pour toute réponse, Thomas lui indiqua un point au loin vers le ciel que les feuillages ne couvraient pas entièrement. On n'y discerna d'abord que le bleu de l'azur, jusqu'à ce qu'un nuage de fumée opaque vînt le couvrir.

— Vous ne pensez tout de même pas que…

— Les Russes sont déjà passés à l'attaque, acheva Alex.

***

Déborah, Albert et Trevor avaient les deux pieds plongés dans le bassin d'eau cristalline tandis qu'ils travaillaient le bois et le métal. À l'aide de minuscules tiges, la chasseuse avait réussi à fixer les pointes acérées à un tube de bois improvisé, qu'elle avait également empenné de quelques plumes d'oiseau trouvées dans un nid échoué. De son côté, Trevor testait l'élasticité de diverses fibres végétales qu'il avait recueillies au sol sans résultat satisfaisant. Albert, enfin, était occupé à empiler des javelots semblables aux lances avec lesquelles ils avaient tenté de capturer les poissons, mais de taille moindre. Il allait jusqu'à en aiguiser les extrémités à même la pierre, à défaut de disposer d'une meule. Jusqu'à présent, il avait accumulé près d'une dizaine

de javelots ; il ne restait plus qu'à s'exercer à les lancer avec précision.

— Croyez-vous que votre tisserande acceptera de me confectionner un étui pour contenir ces jolies lances ? dit-il en examinant son arme de jet sous tous les angles.

— Tout dépend de ce que tu lui offriras en retour, commenta Déborah en taillant une encoche au talon de sa flèche à l'aide d'un couteau. Vois-tu, elle n'a jusqu'à présent eu le temps que de confectionner un seul débardeur à notre cher Alex ; on ne peut pas dire qu'il s'agit du membre le plus utile de notre groupe.

Déborah avait cette manière de dénigrer quiconque d'une phrase ou d'un regard à brûle-pourpoint. Elle eut un léger sursaut lorsque des poissons, nageant dans l'ombre que projetaient leurs corps sur l'onde, effleurèrent ses pieds immergés.

— Quelles créatures idiotes ! se moqua-t-elle en effectuant des tourbillons de ses pieds. Nous avons mangé leur famille pour dîner, et tout ce qu'ils trouvent à faire est de venir nous baiser les pieds !

Trevor, à l'inverse de ce rire que poussa par la suite Déborah, baissa sombrement la tête. Certes, il n'avait aucune image précise en tête de ce qu'il s'apprêtait à avancer, qu'un pressentiment désagréable, pourtant il ne put s'empêcher de partager ses pensées à haute voix :

— C'est le lot de bien des malheureux, idiots ou génies, qui, pour survivre, ont dû courber l'échine face à leur tourmenteur.

N'ayant guère trouvé de matériau adéquat pour confectionner une corde à son arc, il se releva avec une colère contenue, laissant derrière lui Déborah et Albert silencieux.

Ses pieds nus foulèrent le sol inégal et couvert d'aspérités tandis qu'il s'éloignait — il n'avait, depuis sa mésaventure sur l'île volcanique, plus de chaussures. La douleur et les cloques viendraient d'abord, puis suivraient la callosité et la résistance ; c'était partout ainsi : l'endurcissement s'obtenait à coups de souffrance. L'expert en survie n'eut le temps que de franchir une courte distance avant d'apercevoir de son œil orphelin des mouvements au travers des branchages à sa droite ; des silhouettes, précipitées, couraient dans sa direction. Il tâta nerveusement sa ceinture, à la recherche de son couteau, qu'il ne trouva pas, l'ayant prêté à Déborah. Figé, son corps se détendit brusquement lorsqu'il reconnut Thomas et Alex, talonnés par le reste du groupe.

— Trevor ! s'enquit Alex le premier. Où sont Albert et Déborah ?

Son agitation ne pouvait passer inaperçue ; Trevor leva une main voulue apaisante dans sa direction.

— Calme-toi. Ils sont tout près, que se passe-t-il ?

Trop impatient, Alex le contourna sans plus attendre et rejoignit les deux autres, qu'il conduisit au groupe en un instant. Ainsi, tous furent réunis non loin du feu qu'Albert avait maintenu actif pour forger ses javelots. L'ambiance était fébrile à un point tel que nul n'osa s'asseoir.

— Crache le morceau ! s'impatienta Déborah, se croisant les bras et fronçant les sourcils.

— Thomas et moi, alors que nous étions au haut de l'arbre, avons aperçu de la fumée s'élever depuis le pied de la montagne, partagea-t-il enfin en ne pouvant s'empêcher d'effectuer des va-et-vient derrière le cercle des survivants. Une fumée qui n'avait rien d'un feu tel que celui-ci.

Cette précision rappela à quelques-uns l'importance de prendre une mesure de sécurité évidente.

— Il faut l'éteindre ! s'alarma Nelly, y envoyant aussitôt des poignées de terre humide.

Par chance, très peu de fumée résultait de cette manœuvre.

— De la fumée, et alors ? voulut savoir Trevor.

— Et alors des cris, des détonations, reprit Alex en le regardant fixement. Vous ne les avez pas entendus ? Il y a des flammes qui s'élèvent jusqu'aux cimes.

— Devons-nous craindre un incendie de forêt ? s'inquiéta Annie, se massant nerveusement les épaules.

Cette fois, Thomas relaya l'annonceur :

— Une étendue marécageuse nous séparait du brasier, je doute qu'il se rende jusqu'à nous.

— Dans ce cas, quelle urgence y a-t-il ? reprit Annie.

— Ne comprenez-vous donc pas ? s'offusqua Alex en levant ses bras au ciel de découragement. Les Russes sont derrière ces attaques ! Les détonations étaient sans doute celles de fusils ou d'explosifs !

Un silence pesant accompagna ces mots.

— Que devons-nous faire ? demanda Rodrick, s'en remettant à la volonté des autres.

Quelques yeux se baissèrent vers les javelots d'Albert, l'arc incomplet de Trevor et le couteau que Déborah faisait tournoyer entre ses doigts — il était évident qu'ils n'étaient guère prêts pour un quelconque affrontement. Non seulement ignoraient-ils la nature de l'arsenal de guerre dont disposaient les Russes, mais ils n'avaient eux-mêmes aucune arme digne de ce nom, aucun piège de fixé, aucune stratégie

leur permettant d'utiliser leur position de défenseur à bon escient. En outre, tout indiquait que leurs ennemis possédaient des armes à feu, ce qu'ils ne seraient en aucun cas en mesure de contrer pour l'instant. Déborah elle-même, d'ordinaire prompte à l'intrépidité, ne manifesta pas l'envie de passer à l'attaque.

— Nous devons nous cacher, réitéra Nelly en piétinant ce qu'il restait de braises dans le cercle de cailloux. De toute manière, la nuit tombera d'ici quelques heures, et je doute qu'on daigne nous attaquer en pleine noirceur. Qu'en dites-vous ?

Alex hocha la tête à répétition.

— Comme nous ne pouvons nous battre dans l'immédiat, nous devons effectivement éviter tout affrontement. (*Il jeta un coup d'œil en biais à Thomas*.) Nous avons construit la charpente d'un abri, là-haut dans la cime de cet arbre.

Il indiqua de l'index cet immense feuillu qui les surplombait.

— Ce ne sera pas confortable, mais au moins, personne ne pourra nous trouver à cette hauteur, camouflés par les feuillages. Quant aux clous nous servant d'appuis, leur couleur se mêle à celle de l'écorce ; il serait presque impossible, pour quiconque ignore leur présence, de les remarquer.

Quelques murmures d'approbation se mêlèrent confusément aux expressions effrayées. Sans surprise, rares furent ceux qui auraient osé se rendre à pareille hauteur sans une seule hésitation.

— Désolé, je ne monterai pas jusqu'à votre abri, refusa poliment Rodrick.

— Pareil pour moi, ajouta Déborah.

Bien que prévisible, ce scénario ne fut pas sans décourager Alex, qui, lui, avait réussi à surmonter sa peur sans broncher. Leur vie n'était-elle pas risquée, dans cette affaire ? Quelle importance avait l'appréhension avec un enjeu aussi crucial ?

— La grotte demeure disponible, leur rappela William. Ceux qui choisiront de grimper pourront en obstruer l'entrée avec des branches mortes.

— Bonne idée ! approuva-t-on.

— Il faut se dépêcher ; qui sait si les Russes ne nous ont pas entendus et ne sont pas en route en ce moment même ?

En quelques mots, Éva avait su affoler le groupe, qui se dispersa sur-le-champ.

— Il faut couvrir toutes nos traces ! lança Trevor. Couvrez les cendres, écartez les cailloux les uns des autres.

— Enterrez les restes de quenouilles, renchérit Alex tout en s'affairant. Emportez vos armes avec vous, n'oubliez pas les sacs à dos !

— Parlez moins fort, ils sont peut-être tout près de nous ! leur rappela Éva.

Moins d'une minute suffit au groupe pour être fin prêt à se mettre à l'abri. Prévoyant, et ne sachant guère combien de temps ils auraient à demeurer perchés au haut de l'arbre, Alex remplit les précieuses gourdes dont ils disposaient encore à même la cascade cristalline, puis emplit un havresac des fruits qu'avait préservés Annie dans une coupole formée d'écorce. Enfin, il demanda à Albert de lui emprunter quelques javelots, dont il espérait de tout cœur n'avoir pas à se servir.

— Inutile, mon ami, je monte avec vous.

Cette remarque fit naître une question, qu'il posa au groupe rassemblé près de la grotte.

— Qui donc reste ici ?

Quelques mains se levèrent, lui indiquant que Déborah, Trevor, Rodrick, Annie et Éva comptaient demeurer dans la grotte. Ainsi le groupe se scindait en deux.

— D'accord, allez-y, leur ordonna Alex en ne sachant toujours pas s'ils commettaient une grave erreur en cet instant même. William, va chercher quelques branches.

Le botaniste, sachant le temps compté, obéit sans détour et revint un instant plus tard avec des branches de conifère aux aiguilles denses.

— Tout ira bien, vous en êtes sûrs ? voulut-il s'assurer avant de recouvrir l'entrée des rameaux.

À l'intérieur de la cavité de roc, les cinq alliés étaient assis, vaguement éclairés par les trous présents dans la paroi, de même que par les quelques pierres précieuses y étant incrustées.

— Non, nous n'en sommes pas sûrs, répliqua Déborah, qui trouva encore le moyen d'être insolente. Mais que veux-tu, il n'y a rien de mieux à faire.

— Bon, dans ce cas… bonne nuit, conclut le Canadien, n'ayant rien trouvé de mieux à dire.

L'unique entrée fut par la suite obstruée. Ainsi parée, l'ouverture que camouflait à merveille la verdure était plus difficile à remarquer. Les cinq autres se regardèrent ensuite.

— Par ici ! leur indiqua Thomas en prenant les devants.

***

Il ne fallait qu'une minute de marche à travers la végétation pour se rendre jusqu'au pied de l'arbre. Cette brève

progression leur permit néanmoins de constater que le jour déclinait à vue d'œil ; le soleil, embrassant l'horizon, rougissait en teignant l'azur d'écarlate. La vue du tronc, d'une hauteur effarante, et de la succession vertigineuse d'aiguilles en fit blêmir plusieurs ; non pas qu'ils l'apercevaient pour la première fois, mais la nécessité d'y monter se faisait enfin ressentir par fourmillements et frissons.

— Il y a une corde pour assurer un grimpeur, mais il nous faudra beaucoup de temps. Je vais monter quant à moi sans elle ; ne vous inquiétez pas, je l'ai fait quelques fois déjà sans problème.

Thomas insista pour qu'on lui remette l'un des havresacs, qu'il se disait plus apte à porter. Au loin, un cri inquiétant suivi d'un craquement sec accéléra subitement les battements de cœur. Ce n'était plus qu'une simple possibilité, mais une évidence : les ennemis étaient actuellement en marche vers leur camp ! Alex, prétextant la même expérience, se porta aussitôt volontaire pour grimper sans assurance quelconque. Après avoir essuyé la sueur rendant glissantes ses mains, il monta à la suite de Thomas, empoignant chaque aiguille avec adresse. En peu de temps, tous deux rejoignirent le garde-fou auquel ils purent solidement s'appuyer.

Thomas déroula la corde au moyen de laquelle ils avaient monté de nombreuses cargaisons de bois jusqu'à la cime, puis la lança tout en bas. De leur position, les deux grimpeurs purent entendre des échanges indistincts de paroles, au terme desquels Nelly attacha solidement la corde à sa ceinture. Alex dut s'avouer soulagé de la voir grimper la première. À mesure que l'experte en soins s'élevait, Thomas et Alex, les pieds enroulés au garde-fou, tiraient la corde afin de lui ôter le jeu qui se créait. Ainsi, si un grimpeur venait à

tomber, il ne chuterait que d'un mètre au plus, à condition évidemment que les deux assureurs soient suffisamment alertes et puissants pour le retenir. Nelly franchit bravement la moitié du tronc sans accroc, si bien qu'Alex put l'encourager sans crier :

— Ne lâche pas, tu y es presque !

Cet encouragement eut toutefois l'effet inverse. Nelly releva la tête, et l'espace d'une seconde, sa main glissa de l'aiguille qu'elle tenait, entraînant brusquement son corps sur le côté. Ses pieds, seuls appuis qui demeuraient, dérapèrent à leur tour sur la mince surface arrondie, et Nelly tomba dans le vide. Thomas et Alex poussèrent un grognement à l'unisson lorsqu'une tension vive et soudaine raidit la corde qu'ils tenaient. Leur tronc, attiré vers l'avant, leur fit perdre l'équilibre à leur tour ; n'eût été ce garde-fou, ils auraient mortellement chuté. L'épaule d'Alex heurta le balustre de fortune, provoquant un inquiétant craquement — était-ce celui du bois ou de son articulation ? Il ne le sut guère. Leur force commune suffit à pallier celle de la gravité, et ils parvinrent, jambes et thorax appuyés à la balustrade, à retenir Nelly, qui se balançait dans le vide. La corde grinçait, le moindre brin dangereusement tendu. Dents serrées, le corps entier traversé de douleurs et de déchirements, les deux assureurs tinrent bon tant bien que mal, jusqu'à ce que Nelly, bénéficiant encore de son oscillation, parvînt à se retenir à une excroissance d'écorce, puis à atteindre l'une des aiguilles. Son ascension reprit peu de temps par la suite, libérant les bras d'Alex et de Thomas de la lourde charge qu'ils avaient eu jusqu'alors à supporter.

— Tout va bien ? s'inquiéta Alex entre deux essoufflements.

Lui-même frappé de vertige, en la regardant agripper les aiguilles avec une manifeste insécurité, Alex se rendit compte à quel point il s'inquiétait — ses mains devinrent plus moites encore que lorsqu'il avait lui-même monté cette paroi d'écorce. L'inquiétude et l'empathie sont bien deux des multiples manifestations de l'amour. Lorsqu'elle fut tout près de la branche principale, Thomas et Alex furent à même de percevoir sa respiration saccadée et accélérée. Son arrivée sur le palier coïncida avec un coup de feu tonnant avec la puissance de l'éclair dans la forêt. Les ennemis n'étaient plus bien loin ! Alex eut envie de leur crier de se dépêcher, mais se retint, de peur d'alerter ceux qu'ils cherchaient tant à fuir. Quoi qu'il en fût, cette détonation ne passa guère inaperçue. Albert, sans attendre qu'on lui envoie la corde, entama son ascension avec empressement. William, de même, agrippa les premières aiguilles, non sans hésitation. Cependant, il ne parcourut qu'une courte distance avant de se laisser retomber au sol. Le soleil déclinait à vue d'œil ; la noirceur assombrissait grandement la forêt, et ce fut avec difficulté qu'Alex distingua les signes du botaniste, qui lui indiquait de lui envoyer la corde.

— Dépêchez-vous, William est encore en bas !

Thomas et Nelly essayaient vainement de défaire le nœud à la ceinture de Nelly, sa chute l'ayant considérablement resserré. Contrairement à Albert, William n'était guère prêt à monter sans sûreté quelconque.

— Merde, il est impossible à dénouer ! pesta Thomas, s'évertuant à s'en arracher les ongles.

Plus les secondes s'écoulaient, plus la tension s'élevait. Au pied de l'arbre, William faisait nerveusement les cent pas dans l'obscurité grandissante. Alex, après avoir tendu la

main à Albert, qui, par chance, avait su monter jusqu'à eux, remarqua derrière son épaule des broussailles remuer. Il n'y avait que peu de lumière dans ce recoin de la forêt — d'autant plus que l'incendie de forêt, au loin, semblait s'être éteint —, aussi ne put-il en être certain, mais à une dizaine de mètres à peine du pied de l'arbre semblait se trouver un groupe d'individus. Alex s'apprêtait à sommer les deux autres de se dépêcher plus encore lorsqu'ils parvinrent enfin à retirer la corde de la taille de Nelly. On était sur le point de la lancer lorsque William, effectuant de larges croix de ses bras agités, leur signala d'attendre.

— Que fait-il ? s'alarma Albert. Nous n'avons pas une seconde à perdre ! Il était avec moi lorsque nous les avons entendus marcher dans notre direction !

Semant plus encore l'interrogation dans leurs esprits, William choisit à cet instant de s'écarter du tronc de l'arbre, sans leur envoyer un signe supplémentaire. À la droite d'Alex, Albert avait gonflé sa poitrine, sur le point de lui crier de revenir ; Alex lui saisit vivement le bras, le forçant à s'interrompre.

— Non. William n'est pas un idiot, il sait ce qu'il fait.

Ce qu'Alex n'avait osé ajouter se confirma quelques secondes à peine plus tard. S'étant éloigné d'une considérable distance du pied de l'arbre, William, difficilement observable à travers les broussailles et l'obscurité, sembla lever ses deux bras comme signe de résignation.

— Mais que fait-il ? répéta Albert.

Les autres étaient trop subjugués, effrayés, pour penser offrir une réponse à cette question. D'après ce qu'ils en purent voir depuis leur position dans les hauteurs, William sembla se laisser tomber à genoux. Et alors, tout devint clair :

un groupe nombreux d'hommes munis d'équipements sophistiqués, des vêtements aux armes, l'encercla rapidement, l'éclairant de lampes-torches. Un frisson lui enserrant l'échine, Alex longea lentement la rambarde, cherchant une meilleure vue. Les hommes, tout en bas, échangeant des paroles incompréhensibles, pointaient dans la direction du botaniste ce qui semblait être des armes à feu.

— Putain… souffla Thomas.

— Ils vont le buter devant nos yeux ! s'emporta Albert.

Alex lui empoigna alors sèchement le col en approchant son visage du sien.

— Crie une fois de plus, et son sacrifice sera vain, siffla-t-il entre ses dents.

Car ce n'était rien d'autre qu'un sacrifice. Ayant perçu les ennemis à proximité et sachant le temps insuffisant pour monter sans se faire repérer, William avait choisi volontairement de s'écarter de l'arbre, insistant pour qu'on ne descendît pas la corde qui aurait tôt fait de révéler leur cachette.

Le cœur d'Alex se tordit, des larmes inondèrent ses yeux rivés sur les hommes encerclant William, le frappant tour à tour de leurs pieds, lui martelant les côtes de leurs bottes. Ils le virent tous se défendre de ses bras, impuissant, étendu sur le côté — cette vision était insupportable. Mais leurs oreilles ne purent se protéger des cris qu'il poussait, des supplications vaines, des gémissements de douleur. Nelly se détourna, serrant la mâchoire pour retenir les sanglots qui montaient dans sa gorge.

— Laissez-le tranquille ! Laissez-le ! murmura Alex pour lui-même, empoignant rageusement la rampe dans laquelle s'enfoncèrent ses ongles.

Mais les hommes ne cessèrent de le molester qu'à l'instant où William ne se débattit plus ; ils s'en écartèrent, partageant une hilarité grasse qui flagella les tympans de chacun. D'après les mouvements de la troupe ennemie, Alex comprit qu'elle hésitait quant à la suite. Quelques hommes s'écartèrent du groupe, examinant les alentours. Ne trouvant rien digne de leur intérêt, ils durent en venir à la conclusion que William s'était égaré du reste de sa délégation, ou encore qu'il n'avait osé en révéler les secrets, puisqu'ils choisirent de s'éloigner, ne poursuivant pas davantage leur raid. Quant au corps inanimé du botaniste, il fut soulevé par un des hommes, le tout dernier de la file, qui se pencha pour le porter sur ses épaules.

— Non… Non… répéta Alex, secouant la tête avec affolement.

S'il était encore en vie, il reprendrait ses esprits dans une cellule quelconque au cœur du repaire ennemi ; sans doute serait-il torturé jusqu'à ce qu'il daigne révéler l'endroit où se terraient ses amis, puis sauvagement tué. À cette pensée, l'esprit d'Alex se referma tel un couvercle, enfermant sa raison dans le siège de l'intrépidité. Il se releva, tous les membres tremblants, puis se dirigea vers le tronc de l'arbre, dans lequel se creusait la cavité d'écorce naturelle où ils avaient plus tôt dans la journée déposé le matériel nécessaire à la construction de l'abri. Sans un mot, ignorant les paroles de ses alliés, il se pencha, empoigna l'une des aiguilles de métal surdimensionnées, qu'il fourra dans sa poche.

— Que fais-tu ? répéta pour la troisième fois Nelly en l'affrontant.

Il n'avait ni le temps ni la patience pour la convaincre de le laisser agir.

— Je vais sauver William.

Sans plus attendre, il se défit de la main de Nelly, qui tentait de le retenir par la manche, et bondit sur la liane grâce à laquelle il se fit descendre à toute vitesse. Sa peur, enterrée par l'impétuosité, lui fit prendre un risque et une vitesse énormes — il se brûla les mains, puis encaissa un choc douloureux en atterrissant au sol, mais cela ne le fit en rien ralentir. Alex empoigna son aiguille dans le creux de sa main, la serrant telle la clé le menant à la sortie de la tourmente, puis s'engagea dans les broussailles. Son oreille attentive perçut aisément le pas lourd des ennemis, qui le devançaient. Si l'ordre de la troupe s'était maintenu, l'homme qui portait William se trouvait en queue de file, et la charge qu'il portait contribuerait à le ralentir considérablement.

Alex écarta les branches de son chemin sans se protéger, les laissant parfois lui lacérer la peau — la douleur le fit accélérer plus encore. Grâce à une fleur brillant aux branches d'un arbre enchanté, il aperçut la silhouette de sa proie, qui se défila aussitôt dans l'obscurité. Avivé par cette proximité, Alex se mit à courir à toute vitesse. Son pas s'enfonçant dans la boue, il franchit une souche à vive allure, contourna un conifère puis, ne laissant aucune hésitation le freiner, bondit sur sa cible tel un tigre affamé. L'aiguille, qu'il brandissait telle une dague, s'enfonça au haut de la hanche du rival, qui s'écroula aussitôt. Le blessé hurla d'un cri qui se répercuta dans la forêt, avant que la pointe acérée ne lui transperçât cette fois la gorge. La main ensanglantée, Alex saisit le corps

inerte du botaniste et prit immédiatement la fuite, suivant autant que possible ses propres traces vers son campement. S'emparer des armes du Russe à sa taille ne lui vint pas à l'esprit ; la menace d'être à son tour capturé prévalait sur toute autre possibilité. Son cœur battait à tout rompre, ses mains tremblaient comme jamais — il venait d'enlever la vie à un homme, et une vingtaine d'autres le pourchassaient en cet instant même, hurlant à travers la nuit, qu'ils déchiraient de leurs menaces étrangères.

Alex, propulsé par l'adrénaline, courait si vite qu'il dérapa à plusieurs reprises sur la terre que la rosée avait humidifiée, déséquilibré par le corps de William maintenu sur ses épaules, mais chaque fois il se relevait, le temps d'une inspiration, et reprenait sa course folle. Il pouvait entendre, entre ses propres halètements, les gémissements de William — il était encore vie. En quelques instants à peine, il aperçut, à la faible clarté des fleurs et des insectes phosphorescents épars dans les feuillages, les contours du bassin d'eau, aidé du chuchotement du ruisseau qui s'y jetait. Il était impensable de monter jusqu'à la cime de l'arbre avec ce poids sur les épaules — non seulement l'entreprise serait longue, mais il doutait de la réussir. Il n'eut donc aucun autre choix que de se précipiter vers la grotte à l'entrée obstruée. Rendu près d'elle, il déposa le corps de William au sol et entreprit de retirer les branches la recouvrant.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Trevor depuis l'intérieur.

Alex haletait tant qu'il eut de la difficulté à lui répondre.

— Les Russes sont ici. Ils avaient capturé William ; j'ai réussi à le retrouver. Vite !

Tous ceux qui étaient à l'abri dans la cavité rocheuse se hâtèrent ; dix secondes furent nécessaires pour libérer l'entrée, par laquelle il traîna le botaniste en sûreté.

— Il s'est fait battre, soignez-le si possible, mais surtout (*il expira et inspira bruyamment*), couvrez l'entrée de nouveau, restez cachés et ne dites pas un mot !

Sans attendre de réponse, Alex se précipita jusqu'au pied de l'arbre, essuya tant bien que mal le sang lui maculant les mains, puis entreprit sa montée jusqu'à la cime. Dans la nuit, les aiguilles étaient difficiles à distinguer, mais l'habitude lui conféra suffisamment de précision pour se hisser sans ralentir. La peur de tomber, de chuter fatalement jusqu'au sol, ne l'atteignit guère. Toute place en son être laissée à la frayeur était occupée par celle d'être surpris en pleine ascension par une balle de même que celle que ses amis, coincés dans la grotte, ne soient découverts.

Il ne lui restait plus qu'une dizaine de mètres à franchir. Nelly, tendant préventivement sa main, l'encourageait du mieux qu'elle le pouvait en silence, se retenant de prononcer quelque mot. Trop ahuri, Alex atteignit la branche et la rambarde sans lui adresser un seul regard. Un sang bouillonnant d'adrénaline pulsait dans ses veines, et malgré la fraîcheur de la nuit, une abondante sueur dégoulinait sur son visage. Ses trois compagnons, qu'il avait rejoints, lui adressèrent des paroles qu'il n'entendit qu'indistinctement. Alex avait envie de courir, d'affranchir cette énergie folle qui s'était emparée de ses membres, mais il n'avait d'espace que pour avancer ou reculer sur cette branche. La cime de l'arbre prit des airs de prison — Alex s'arrachait des cheveux, balbutiait des mots inintelligibles en tournant sur lui-même tel un animal en cage.

— Alex ! lança pour la énième fois Nelly d'un chuchotement qui se mua presque en un cri.

Ses deux mains serraient le cuir de son vêtement avec tant de force qu'il en perdit l'équilibre.

— Tu vas te calmer et nous expliquer ce qui te passe par la tête ! lui ordonna la guérisseuse avec un aplomb qui n'avait nul besoin d'un cri.

À la clarté diffuse des fleurs lumineuses, les pupilles d'Alex se rétrécirent en se focalisant sur celles de Nelly, et la raison étala sa lueur dans les ténèbres de sa conscience attisée. Alex secoua la tête. Son premier réflexe fut d'élever ses mains à la hauteur de ses épaules. Du sang, grossièrement essuyé, tachait encore ses doigts, ses ongles et le creux de ses paumes. La mort, il l'avait côtoyée maintes fois depuis son éveil dans le désert de Malragon, plusieurs jours plus tôt, mais il s'agit bien d'une chose que l'on ne peut apprivoiser, d'autant plus qu'il n'avait jamais été celui à la provoquer, tentant chaque fois de la prévenir. Tandis qu'Albert et Thomas demeuraient interdits derrière eux, la guérisseuse posa ses mains sur celles d'Alex afin de les abaisser. Clairvoyante, elle avait aussitôt compris l'affliction de son nouvel amoureux.

— Tu l'as sauvé, n'est-ce pas ?

— Personne n'est sauvé, répliqua Alex en détournant les yeux vers la forêt.

Il dut s'éclaircir la gorge avant de poursuivre :

— Les Russes sont encore tout près. Ils ne nous laisseront pas tranquilles avant de nous avoir retrouvés.

À cet instant même, de vifs éclats de lumière blanche provenant du sol confirmèrent ces propos. Les quatre alliés se penchèrent au-dessus du garde-fou d'un même

mouvement ; des cônes lumineux, agités de secousses, se prolongeaient confusément dans tous les sens. Les contours ombreux des arbres se profilèrent, puis vint le tour du bassin naturel. À travers ces brusques éclairs, quelques silhouettes ténébreuses se dessinèrent, courant ici et là en faisant cliqueter leurs armes.

— Des lampes de poche, comprit Thomas.

— Les enfants de pute… souffla Albert en secouant lentement la tête. Ils vont repérer l'entrée de la grotte, ce n'est qu'une question de temps !

4

Nous demandons à tous les manifestants de rentrer chez eux; cette marche est déclarée illégale. Les résistants seront accusés de participer à une émeute. Je répète : cette manifestation est illégale. Nous demandons à la foule de se disperser; quiconque enfreint ce règlement sera puni en vertu du Code criminel.

Porte-parole des forces de l'ordre,
manifestation contre Brainer.

Combien étaient-ils ? Par l'obscurité de cette nuit sans lune, il relevait du miracle de compter avec précision le nombre d'individus courant de part et d'autre de leur campement caché. Si les quatre grimpeurs préservaient forcément le silence, les Russes, eux, n'avaient que faire de la distraction, preuve irréfutable qu'ils se savaient en possession de l'avantage et des armes et du nombre.

— Voyez-vous l'entrée de la grotte ? leur murmura Nelly, l'inquiétude faisant trembloter sa voix.

Alex en avait une vue nette.

— Je ne vois personne à proximité. Pour l'instant.

Il était insupportable de n'avoir rien de mieux à faire que d'observer la scène. Que feraient-ils, s'ils voyaient les Russes découvrir leur secret, retirer les branches couvrant l'entrée de cet abri, capturer, brutaliser, voire tuer leurs amis ? Alex avait déjà réussi l'impossible en délivrant William des bras de l'ennemi ; il ne pourrait en faire autant advenant un pareil scénario. Par ailleurs, le risque qu'on découvrît les clous enfoncés dans l'écorce menant jusqu'à eux n'était pas à exclure : à peine une minute de marche les séparait du bassin autour duquel les Russes étaient en cet instant précis en train de mener leurs recherches. Il ne fallait pas y penser — il était si facile de s'abandonner à la terreur et au désespoir !

— N'y a-t-il donc rien que nous puissions faire ? s'enquit Thomas.

— Nous pourrions essayer de les distraire, de les attirer sur une fausse piste, proposa Albert.

— Comment ?

— Je ne sais pas… En lançant quelque chose au sol, des planches, des branches, peu importe !

Cette tactique était-elle véritablement à considérer ? Alex doutait qu'elle pût avoir l'effet escompté, mais puisqu'il n'avait aucune autre proposition à offrir, il choisit de prendre les devants en s'approchant du tronc de l'arbre, de la cavité dans laquelle était entreposée une faible quantité de matériaux de construction. Il y saisit quelques branches et lattes de bois que William avait sciées, puis les tendit aux trois autres.

— Où devons-nous les lancer ?

— Le plus loin sera le mieux, dit Thomas. Suivez-moi.

Il s'engagea sur une branche perpendiculaire, sur laquelle nulle rambarde n'avait été fixée. Le danger de perdre pied en freina plus d'un, d'autant plus que l'obscurité accentuait le risque de chuter. Alex demanda à Nelly, visiblement hésitante, de lui donner son appât, et Albert consentit à suivre le meneur à travers les méandres d'écorce vertigineux. Thomas s'immobilisa une dizaine de mètres plus loin, où paraissait une percée entre les feuillages pointant vers la montagne indiscernable dans l'obscurité.

— À trois, vous lancez tout aussi loin que vous le pouvez, leur indiqua-t-il. Un… Deux… Trois…

D'un même mouvement, les trois alliés balancèrent leur cargaison dans le vide. Il fallut un certain temps avant que le bois ne heurtât bruyamment le sol. Des feuillages tout en bas craquèrent, des mares d'eau éclaboussèrent… Le tapage était des plus satisfaisants. Tous trois revinrent posément sur leurs pas, se postant près du garde-fou.

— Ça fonctionne ! se réjouit Nelly, toujours à voix basse, sans trop d'espoir. Regardez, les lampes se tournent toutes dans la même direction !

— Pas toutes… précisa Alex, les yeux écarquillés.

Ce qu'il indiquait alors du doigt fit frissonner les autres : le halo aveuglant d'une lampe-torche progressait tout droit vers l'entrée de la grotte.

— Oh, merde…

***

Dans l'obscurité partielle de la cavité de roc, l'écoulement continu de la chute couvrait par chance les gémissements de

William, que nul n'avait réussi à faire taire avec des murmures apaisants. Trevor et Déborah, couteau et lames en main, étaient postés depuis une dizaine de minutes déjà de chaque côté de l'entrée couverte de branches. Nul n'avait raté un seul détail de la menace. Par les fissures, ils avaient aperçu les lumières mortelles ratisser le périmètre et entendu les paroles agressives échangées entre leurs ennemis puis, ultimement, le fracas causé par les branches lancées depuis la cime de l'arbre, qu'ils avaient deviné être une distraction de leurs alliés.

— Il y en a un, ou deux, je ne sais pas, susurra Trevor à l'intention de la chasseuse, dont il distinguait vaguement le visage grâce au halo de rubis incrustés au plafond de pierre.

Pour toute réponse, Déborah opina du chef, faisant montre d'une maîtrise de soi exemplaire. Parmi les six membres réfugiés dans cette petite grotte, seule la chasseuse semblait n'éprouver aucune crainte en regard de la menace qui planait sur eux, bien que Trevor n'y laissât point son courage. Annie, Rodrick et Éva, de leur côté, se contentaient en effet de se recroqueviller dans un coin, plaquant leurs mains sur leurs bouches respectives afin de ne pas révéler leur position.

La lumière artificielle d'un blanc aveuglant, balayant l'horizon, courut momentanément sur l'entrée obstruée de la caverne, y envoyant sa clarté fragmentée comme celle de gyrophares au travers de rideaux. Quelques-uns gémirent de plus belle — Déborah les fit taire d'un regard menaçant. Confirmant les pires craintes, la lampe-torche revint quelques secondes plus tard se poser sur la cavité rocheuse : leur position venait d'être découverte ! Déborah et Trevor échangèrent un signe de tête entendu. Leur plan d'action

avait déjà été élaboré, aussi ne remuèrent-ils pas d'un centimètre tandis qu'on s'affairait à retirer les branches une par une. Prenant soin de se soustraire au faisceau lumineux, ils patientèrent ainsi jusqu'à ce que le Russe, ayant libéré suffisamment d'espace, décidât d'y envoyer complètement son flambeau, aveuglant violemment les quatre autres membres de la délégation. Le militaire poussa une expression étonnée, braquant aussitôt son arme dans la direction des Français et Canadiens, qui se couchèrent à plat ventre pour montrer leur soumission.

De leur position, Trevor et Déborah ne pouvaient apercevoir que l'extrémité de l'arme à feu de leur rival, pointée vers les survivants tétanisés. Le Russe effectua un mouvement, envoyant sa main libre vers le walkie-talkie à sa ceinture. C'était maintenant ou jamais ! Après un bref signe de tête, les deux défenseurs passèrent à l'attaque. Trevor bondit le premier, saisissant l'arme à feu avant même que l'index du rival ne pût enfoncer la détente. Déborah plaqua l'homme avec une puissance étonnante, lui faisant perdre pied à l'aide d'un croc-en-jambe. Sa main libre se plaqua aussitôt sur sa bouche, appliquant une pression si forte que l'homme, cherchant vainement à tourner sa tête, se disloqua la mâchoire. De l'autre, elle lui trancha la gorge d'un geste sec avec sa lame. Les hurlements du blessé furent étouffés entre les doigts de la chasseuse, qui lui enfonça la tête dans la boue. Trevor, quant à lui, bondit à l'extérieur, arme blanche en main, pour s'assurer que nul autre ennemi n'était dans les parages. Par chance, tous avaient été attirés par la diversion.

— Rentre-le à l'intérieur, ils ne doivent pas trouver le corps !

Déborah, qui n'avait nul besoin de conseil, avait déjà commencé à traîner la dépouille à l'intérieur de la cavité. Trevor, en toute hâte, reprit les branches écartées afin d'en recouvrir de nouveau l'entrée. Se montrant enfin utile, Rodrick vint prêter main-forte, tandis qu'Éva et Annie tentaient de soigner les blessures de William, épongeant le sang qui s'écoulait de ses multiples entailles. Ce ne fut qu'une fois la protection remise en place que Trevor s'adossa à la paroi de la caverne, haletant, pour reprendre son souffle et ses esprits. Loin d'être impressionnée par cette défense, Déborah en était déjà à fouiller la dépouille afin de faire l'inventaire de l'équipement dont ils disposaient. Le regard de Trevor s'abaissa sur l'arme à ses pieds ; il s'agissait d'un calibre impressionnant, celui-ci muni d'un silencieux et d'un chargeur indiquant une arme automatique. Trevor, du haut de son amnésie, ne s'y connaissait que peu en armes à feu, mais celle-ci était hors de tout doute extrêmement mortelle.

Le peu de sécurité qui leur était venu par l'élimination de cette première menace fut abruptement rompu lorsque, défiant toutes les prévisions, l'émetteur radio à la ceinture du Russe transmit la voix crachotante d'un autre soldat. Si quelques-uns n'en retirèrent qu'un sursaut, d'autres s'agitèrent follement.

— Éteignez ce foutu dispositif ! s'alarma Trevor. Ils vont nous retrouver !

Dans la partielle obscurité, Déborah tardait à repérer sur cet engin étranger le bouton grâce auquel elle pourrait l'éteindre.

— Je ne sais pas comment ça fonctionne ! paniqua la chasseuse, tandis que la voix répétait son appel avec la même force.

Sans plus attendre, elle saisit l'appareil de ses deux mains et le fracassa violemment contre le sol de roc. Dans un éclat de plastique et de métal, le walkie-talkie fut détruit, taisant le moindre son. Toutefois, le fracas ayant résulté de ce bris risquait de révéler une fois de plus leur position. Tous se murèrent derrière un silence tendu. Trevor, plaquant la crosse de la lourde arme automatique contre son épaule et passant la sangle à son cou, en pointa la bouche munie d'un viseur vers l'entrée. Il espérait plus que tout ne pas avoir à s'en servir, d'autant plus qu'il ignorait complètement si un dispositif quelconque de sécurité l'empêcherait de faire feu le moment venu. Naturellement, ses doigts s'étaient portés à la détente, mais il n'en savait rien de plus. Son œil unique vissé à la rainure du viseur, il patienta, contrôlant tant bien que mal sa respiration à travers les battements affolés de son cœur.

***

La défense du territoire réussie avec brio par Déborah et Trevor n'était guère passée inaperçue aux yeux des quatre survivants perchés au sommet de l'arbre. De même, hélas, ils avaient entendu l'écho de l'émetteur radio. Par chance, les Russes, au loin dans la forêt, n'avaient pas semblé en être alertés ; ils s'éloignaient de plus en plus de leur campement, mais il y avait fort à parier qu'ils ne tarderaient pas à revenir sur leurs pas afin de partir à la recherche de leur soldat disparu. Parmi les feuillages denses que le quatuor observait en surplomb, les lampes-torches étaient encore agitées dans tous les sens.

— Pensez-vous qu'ils ont entendu ? demanda Nelly, sachant inutile de préciser le bruit dont il était ici question.

— On ne dirait pas, non, répondit Alex sans en être sûr.

— Regardez, ils éteignent leurs lampes !

Tout en bas, la noirceur avait repris ses droits sur la jungle, hormis cette unique source de lumière, qui s'éloignait tranquillement.

— Ils s'en vont ! se réjouit Thomas en trépignant. Celle que nous voyons encore est celle du meneur ; ils retournent à leur camp !

— Vont-ils vraiment laisser derrière eux un de leurs hommes ?

— À vrai dire, ils n'ont aucune idée de ce qui lui est arrivé ; peut-être croient-ils qu'il est simplement retourné au campement, ses piles étant à plat, commenta Albert en se redressant sur la large branche faisant office de passerelle. Nous devrions nous reposer ; s'ils reviennent demain, nous devons être prêts à les affronter.

Dormir ? se répéta intérieurement Alex, incrédule. *Comment pouvait-il espérer dormir, dans ces conditions ?* Tous ses membres tremblaient encore de l'adrénaline et de la peur, et son cœur avait gardé son rythme effréné, cognant dans sa poitrine avec violence. Par ailleurs, tant qu'il apercevrait au loin cette lumière provenant de la délégation russe, il se savait incapable de fermer l'œil. En raison de l'affolement, il n'avait pas eu le temps d'assimiler tous les événements. Son attention se porta à ses mains encore ensanglantées tandis qu'un frisson lui parcourait l'échine. D'un côté, son corps lui montrait, par ses tremblements et son agitation, que rien n'était plus anormal que d'enlever la vie à un autre être humain, que rien ne l'y avait préparé et ne

l'y habituerait jamais ; de l'autre, sa raison lui rappelait qu'il n'avait eu aucun autre choix, que cette guerre n'en était qu'à ses débuts et qu'il lui faudrait, tôt ou tard, enlever d'autres vies ou perdre la sienne.

Tandis qu'Albert et Thomas longeaient le garde-fou pour rejoindre les fondations de l'abri, Nelly demeura aux côtés d'Alex. Sa sensibilité se chargeait de comprendre les affres de son amoureux sans qu'il eût à les verbaliser. Elle laissa sa main caresser son dos, et Alex se permit enfin de fermer les yeux, se laissant porter par cette marque d'affection. La guérisseuse se mit à fredonner un air tout en lui massant les épaules. Tous deux, par une communion inexplicable de leur esprit, se retournèrent alors afin de se faire face tout en interrompant leurs gestes. S'écoula par la suite un silence lors duquel leurs réflexions, portées par les mêmes élans, en vinrent à des conclusions identiques.

— Cet air… d'où le connais-tu ? la questionna Alex.

— Tu sais très bien que je n'en ai aucune idée…

Cette question, bien qu'elle n'obtînt nulle réponse, leur rappela l'indétermination au sujet de leur pensée — à Alex plus encore ses rêves inexpliqués, ses impressions floues, ses réminiscences sans référent… Il était inutile, pour l'instant, d'évoquer toutes ces questions auxquelles ils n'avaient pas encore de réponse. De toute manière, Alex savait que seules les nuits lui fourniraient une part de réponse par l'intermédiaire de ses rêves étranges. Ces rêves… les ferait-il encore, maintenant que la nuombre… ?

— La nuombre ! poursuivit-il à haute voix. Elle n'est pas tombée !

Il se redressa brusquement, tant qu'il en ressentit un vertige qui manqua de le faire chuter. La nuit… Quiconque

n'avait pas affronté ces nuages de poussière somnifère ne pouvait comprendre à quel point sa contemplation était extraordinaire. Depuis son éveil sur Malragon, jamais n'avait-il eu l'occasion de l'observer. En raison de la menace russe, il n'avait pu s'imprégner de tous ses détails jusqu'alors. Or maintenant…

Nelly se releva pour partager son émerveillement. Une lune, massive et rougeoyante, pointait enfin le bout de son arc sur l'horizon baignant sur les flots de la mer assombrie ; elle était si grande que tous les feuillages brillaient faiblement à sa lumière. Des étoiles, innombrables, ornaient le ciel comme les éphélides sur le visage de Nelly. Partout dans la forêt, des lumières multicolores, comme répondant à son appel, s'allumaient ici et là dans les feuillages. Au-dessus de leurs têtes de même, ces fleurs lumineuses avec lesquelles ils s'observaient étendirent plus encore leurs pétales, baignant le feuillage d'éclats féériques. Des insectes, semblables à des fées, se mirent à voleter entre les branches. Une tiède chaleur, émanant de tous ces corps lumineux, les enveloppa alors ; un ballet secret s'ouvrait au rideau nocturne — la forêt enchantée reprenait ses droits dans cette nature hétéroclite.

Ce fut avec l'impression d'être escortés par un essaim de bougies flottantes qu'Alex et Nelly se rendirent, longeant de leurs bras alanguis le garde-fou, jusqu'à leur abri. Des particules en suspens, où que se portât leur regard, éclairaient cette beauté sauvage de la nature. Des escargots aux coquilles lumineuses longeaient les branches, desquelles pendaient des mousses cristallines et des fleurs opalines. Un monde se camouflait à l'abri d'un autre — telle était Malragon, berceau de tous les écosystèmes.

En arrivant sur le plancher de bois construit par Thomas plus tôt dans la journée, ils virent qu'Albert et lui-même, plutôt que de dormir, restaient à s'émerveiller de cette nature incomparable. Une pensée chagrina alors Alex, qui eut un sourire amer à offrir à la nuit étoilée. Combien ce monde serait beau, sans la présence de la guerre et de la violence ! Maintenant que Malragon s'était stabilisée, maintenant qu'on n'avait plus à craindre la nuombre et la surface perpétuellement changeante du monde, il était possible d'apprivoiser cette nature et cette faune… Pourquoi lutter pour s'approprier ce qui jamais ne devrait être la possession de quiconque ? Ces terres, ces arbres et ces fleurs n'appartenaient qu'au sol qui les eut vus croître. Son éblouissement luttait contre le danger qui habitait encore son être ; la grâce, contre la menace ; le beau, contre le mal.

Alex s'étendit à même le bois, bercé par la lumière et la tiédeur des cimes enchantées. Nelly s'étendit à son tour, appuyant sa tête sur son torse. Cet abri, bien qu'il ne fût guère achevé, leur fournissait tout juste la sécurité qu'il leur fallait. D'être ainsi suspendu en hauteur, loin de tout danger, lui permit enfin de se détendre, d'expirer en un soupir ce qu'il lui restait de défiance. Au loin, il entendit le chant mélodieux d'une nymphe des bois — qu'elles fussent des sorcières au visage insidieux ou des anges solitaires, Alex n'en avait cure. Cette mélodie était des plus ensorcelantes, et c'est avec un sentiment de bien-être tel qu'il n'en avait jamais éprouvé qu'il laissa ses paupières se clore en serrant tendrement Nelly entre ses bras.

***

Je suis cette fois dans un bureau conventionnel : des rayonnages débordant de livres s'entassent dans un coin, un globe terrestre occupe la table entourée de quatre chaises, un pupitre croule sous le poids des innombrables feuilles empilées en apparent désordre, et derrière ce pupitre me fixe un homme d'un certain âge en complet-cravate, les jambes croisées sous son siège de cuir. Nous nous fixons en silence, nous étudiant mutuellement sans gêne ni malaise. Ses yeux se plissent, les miens ne remuent pas du tout. L'homme se détourne soudain, projetant son regard dans la fenêtre filtrant un soleil vif de midi. Puis, au terme d'un instant de silence partagé, il ramène son regard sur les feuilles amassées entre ses bras.

— « Alex Gagnon, 24 ans, lit-il, laconique et monotone, en posant son doigt humecté sur le coin du papier. Double champion provincial d'athlétisme, récipiendaire de la Médaille du Lieutenant-gouverneur pour ses résultats scolaires, accréditation avancée en escalade, ceinture noire en judo, élu élève de l'année dans sa cohorte pour son implication scolaire… »

Il fait voleter quelques feuilles sous ses doigts en ruminant quelques mots inintelligibles.

— « Lauréat du concours national de poésie pour étudiants, poursuit-il sans lever un œil vers son interlocuteur, lauréat du concours de peinture du musée des beaux-arts, lauréat du Prix de l'ambassade et du Jubilé de platine pour son apport culturel à la nation canadienne… » Ah, et surtout, surtout… « Titulaire de la bourse D'un océan à l'autre *pour sa cartographie moderne et renouvelée de l'Amérique du Nord — et je cite — "délivrant l'Occident d'un préjugé géographique qu'il ignorait jusqu'alors posséder" ».*

L'homme relève enfin la tête de sa paperasse et me fixe de ses yeux gris en croisant ses mains sous son menton. Je ne saurais en

être sûr, mais j'ai l'impression qu'un sourire cherche à se faufiler sur ces lèvres partiellement voilées d'une moustache grise.

*— Nous ne pouvions trouver de meilleur candidat pour cette mission. (*Il lève une main dans ma direction, comme pour prévenir une question que je n'ai pas*.) Je sais, je sais très bien que tu n'as pas fait la demande pour venir jusqu'ici. Vois-tu, notre système de recrutement se charge de la sélection des candidats. Ton parcours exemplaire n'a pas tardé à apparaître en tête de file, c'est pourquoi nous sommes venus te chercher directement à ton domicile.*

Il me fixe avec plus d'attention encore ; j'ai l'impression que ses pupilles gris acier se transforment en deux lames transperçant les miennes. Son silence m'indique qu'il est maintenant temps de poser mes questions, mais j'en suis incapable — je demeure là, immobile, à être le spectateur de moi-même. Mes cordes vocales semblent figées dans le béton, mes jambes tétanisées. L'homme se redresse sur son siège, que son poids fait craquer.

— Les prochaines semaines seront consacrées aux préparatifs de cette aventure qui aura lieu dans quelques mois. Tu n'as rien à craindre ; tout te sera expliqué comme il se doit. D'ailleurs, en étudiant ton dossier, j'ai cru comprendre que ta mère travaille au sein même de notre organisation. Tu ne pourras, toutefois, pas la rencontrer, je le crains.

Il recule légèrement sur son dossier, portant ses yeux aux fenêtres. J'ai l'impression qu'il cherche à tout prix à éviter mon regard, le temps que j'assimile ses mots.

*— Dès que tu franchiras cette porte, ton entraînement débutera, dit-il sur un ton chargé de sous-entendus que je suis incapable de saisir. Je le répète (*il ramène à cet instant son attention sur mes pupilles fixes*) : tu n'as sans doute jamais voulu de tout ceci.*

À vrai dire, tu devais ignorer l'existence même de cette organisation, de ce projet, à moins bien sûr que ta mère n'ait pas su respecter le secret d'État qui lui incombe. Pourtant, laisse-moi te dire ceci…

Il croise ses mains sur son pupitre, ses coudes encaissant tout le poids de son tronc.

— L'avenir de l'humanité repose entre tes mains — entre les tiennes, et celles de tous ceux qui t'accompagneront dans cette mission dont je ne peux encore te révéler les détails. Oh, oui, bien sûr « l'avenir de l'humanité » peut te sembler excessif. Je devine que tu as vu cette expression des tonnes de fois dans les livres et les films, seulement, vois-tu, Alex, il n'y a nulle exagération, nulle métaphore en ce que tu entends. L'échec de cette mission risque d'entraîner la condamnation de notre nation entière. Il te faut connaître l'importance que tu as, désormais, dans ce monde.

Je me suis mis à secouer la tête, d'abord lentement, puis avec une vigueur grandissante. Le sort de l'humanité ? De quoi s'agit-il ? Pourquoi suis-je désormais prisonnier de cette situation ? Je n'en veux rien ! Je veux hurler, m'enfuir, briser cette fenêtre, regagner l'extérieur, la verdure, le jour, l'université ! La clarté de l'extérieur gagne en intensité tandis que l'homme face à moi demeure immobile. Bientôt, une blancheur immaculée couvre mes yeux, et tout s'évanouit.

5

Ces éclats que nous entendons, Chantale, sont en effet les grenades assourdissantes, dites aussi « flashbang » dans l'argot policier, qui visent à disperser les foules. Nous pouvons voir, juste ici, un regroupement de policiers attendant les manifestants qui fuiront par cette ruelle. Tout indique qu'il y aura ce soir des arrestations de masse. L'air de la métropole empeste le poivre de Cayenne et la fumée lacrymogène. Je répète à tous de rester chez eux, car cette nuit sera longue et périlleuse.

Journaliste en direct,
couverture de la manifestation contre Brainer.

Alex s'éveilla doucement, clignant mollement des paupières sous ce faible rai de lumière qui, se faufilant entre les feuillages, caressait son visage endormi. L'aurore étalait ses premières couleurs dans le ciel discret ; la température était à son plus doux équilibre tandis qu'Alex se redressait lentement. Sur ses cuisses, Nelly demeurait endormie, son dos se soulevant légèrement à chacune de ses inspirations. Ses cheveux blonds ruisselant dans son dos lui rappelèrent

l'incomparable beauté de cette jeune femme qu'il aurait tant voulu rencontrer ailleurs qu'en ce monde où chaque jour était une épreuve de laquelle ils pourraient ne pas se tirer vivants…

Son cou quelque peu engourdi se tourna alors à gauche puis à droite. Les feuillages imposants de l'arbre gigantesque lui rappelèrent qu'ils étaient à l'instant même perchés à une vertigineuse hauteur. Soudain ahuri, il se redressa, écartant doucement le corps de Nelly, qui gémit d'inconfort. La base de leur abri avait tenu bon — par chance ! ; les planches de bois fixées avec des aiguilles géantes par Thomas étaient assurément fiables.

Alex compta trois individus ensommeillés, puis son esprit égaré vint à la conclusion qu'il en manquait plus de la moitié. Alors, les images du soir précédent lui revinrent en rafales. La venue des Russes, les coups de feu dans la forêt enténébrée, le sauvetage de William, qu'on avait sauvagement rossé et emmené comme prisonnier de guerre… Il fixa alors ses deux mains, couvertes de sang séché. Il avait tué un homme, lui aussi. Tout s'était passé si vite… Un bond, une pensée, un geste, puis… Un cri étouffé, un jaillissement de sang, un corps qui mord la poussière… Son cœur avait accéléré au rythme de ses réflexions. Qu'en était-il, maintenant ? Le botaniste avait-il succombé à ses blessures ? Il fallait que Nelly y jetât un œil au plus vite !

Sans plus attendre, Alex réveilla Nelly, Thomas et Albert en leur secouant les épaules plus sèchement qu'il ne l'aurait souhaité. En se retournant, Albert, encore à demi endormi, roula à quelques centimètres à peine de l'extrémité de la plate-forme, de laquelle tombèrent ses jambes ; cette

proximité avec le danger de chuter tout en bas le tira de l'endormissement aussi bien qu'une claque en plein visage.

— Il faudra continuer cet abri dès que possible, maugréa Thomas en se massant le visage.

Nelly, cillant confusément, ouvrit finalement ses yeux sur ceux d'Alex, qui la fixait avec autant d'amour que d'inquiétude.

— William, souffla-t-elle alors.

Albert et Thomas, partageant la même confusion, échangèrent un regard interloqué. Il leur fallut plus de temps pour se rappeler les événements du soir précédent, mais ils ne tardèrent pas à suivre les deux Canadiens, qui s'étaient déjà munis d'une liane pour descendre jusqu'au sol.

— Tout ce que tu as à faire, c'est de réduire petit à petit la force avec laquelle tu te retiens, et ton corps descendra tout seul. Nous irons en même temps, d'accord ?

Inquiète malgré ces paroles réconfortantes, Nelly posa ses mains tremblantes sur la liane épaisse, hésitante. Au signal d'Alex, elle délaissa malgré tout la branche lui servant jusqu'alors de plancher et se retrouva dans les airs, se balançant d'avant en arrière, retenue uniquement par la force de ses bras. L'ahurissement passé, elle put se laisser descendre avec plus d'aisance qu'elle ne l'avait cru. Les deux Canadiens gagnèrent la terre ferme sans difficulté, suivis peu de temps après par les Français. Tous les quatre franchirent rapidement la mince étendue boisée les séparant du bassin d'eau naturelle et de la cavité dans laquelle reposaient tous les autres. L'entrée était encore couverte de branches — c'était un bon signe. Alex commença aussitôt à les retirer une par une.

— Qui va là ? lança la voix de Trevor avec une tonalité menaçante.

En plongeant son regard dans la noirceur au travers des branches entremêlées, Alex aperçut la bouche du canon d'une arme à feu pointée dans sa direction.

— C'est moi, Alex ! s'annonça-t-il en se pointant de ses mains.

Le fusil d'assaut se retira aussitôt.

— Reculez-vous ! leur ordonna-t-on.

Un instant plus tard, un violent coup de pied propulsait toutes les branches obstruant l'entrée de la grotte, dans laquelle apparut Trevor, arme à feu en bandoulière. L'expert en survie tira d'abord un corps inerte vêtu d'un équipement de camouflage et d'un casque de protection — le soldat ennemi. Celui-ci, à en juger son visage dépourvu de couleur et le sang qui le couvrait ici et là, était mort depuis longtemps ; derrière lui pendait, au bout d'un fil torsadé, son émetteur radio fracassé.

— Je n'en pouvais plus de partager ma chambre avec un cadavre, réussit à plaisanter grotesquement Trevor en le repoussant.

Et tous les autres émergèrent de l'ombre tour à tour : Annie, Éva, Rodrick, Déborah puis, enfin, William, qui avait au visage et au cou du sang séché, des coupures et des enflures.

— William ! s'exclama Alex en lui sautant au cou.

— Oh, doucement ! l'avertit-il en portant une main à son flanc droit. Mon corps entier est devenu une ecchymose ambulante.

Il reprit néanmoins l'accolade qui avait débuté, et Alex en perçut toute la sincère profondeur.

— Merci d'être venu me sauver, lui dit-il en s'écartant. Je te dois la vie, Alex.

Ses yeux s'emplirent de larmes discrètes qu'il laissa couler sur ses joues couvertes de boue et de sang.

— Quand cet homme me portait, j'étais persuadé de mourir. Je croyais halluciner quand tu es venu me secourir.

Alex, un franc sourire étirant son visage d'une joue à l'autre, posa ses mains sur les épaules du botaniste.

— C'est toi qui mérites les honneurs, lui dit-il. Tu t'es servi de ta propre vie pour distraire les ennemis ; tu t'es éloigné pour qu'on ne découvre pas notre abri dans l'arbre. Ton sacrifice nous a tous sauvés.

Le botaniste haussa épaules et sourcils, peinant à refuser ces honneurs.

— Bon, assez de flatteries, intervint Déborah en s'éloignant légèrement du groupe. Nous avons suffisamment perdu de temps en louanges.

Quelques soupirs et regards entendus s'échangèrent parmi les membres du groupe, que l'attitude de la chasseuse exaspérait.

— Que devons-nous faire, aujourd'hui ? s'enquit Thomas.

Alex s'approcha de la chute afin de laver ses mains de leur sang collé tout en réfléchissant à haute voix :

— Nous devons, comme chaque jour, trouver de quoi subsister, poursuivre la construction de notre abri…

— Désolé, mais je ne suis pas d'accord, rétorqua Trevor, à son grand étonnement.

Alex sécha négligemment ses mains propres sur ses vêtements en pivotant vers l'expert en survie.

— À quoi bon vous bâtir un joli abri si personne n'est ce soir en vie pour y dormir ? expliqua-t-il. As-tu seulement vu, Alex, les armes dont disposaient ces hommes, hier ? (*Il tapota le côté de son fusil d'assaut, toujours suspendu à son dos.*) Crois-tu vraiment qu'ils nous laisseront tranquilles ? Ils savent que nous sommes dans les parages ; je ne serais pas surpris de les voir émerger de la jungle d'une minute à l'autre.

Cette déclaration jeta un froid parmi la délégation franco-canadienne, dont les membres lancèrent des regards inquiets ici et là dans les environs.

— Que proposes-tu, alors ? poursuivit Alex, qui ne pouvait nier la véracité de ces propos.

— Attendez une minute… les coupa Déborah en indiquant d'un geste qu'elle désirait prendre l'arme de Trevor.

Ce dernier consentit à la lui prêter, retirant les courroies de ses épaules. Dès lors que Déborah reçut l'imposante arme à feu, elle la retourna habilement entre ses mains, saisit la poignée, actionna un minuscule levier par lequel tomba le chargeur, qu'elle cueillit machinalement en plein vol, et en observa le contenu d'un œil expert.

— Déborah… dit alors Nelly avec un léger mouvement de recul.

— Quoi ? demanda-t-elle naïvement tout en poursuivant son examen.

— T'es-tu seulement rendu compte de la manière avec laquelle tu manipules cette arme ?

La chasseuse s'interrompit, inclinant la tête. Elle étira ensuite le cou afin d'observer le fusil tel un objet insolite, sourcils froncés.

— Tu as bien raison. Comment se fait-il que je connaisse cette arme par cœur ?

Cela était étrange, dut admettre Alex. Selon ce qu'il croyait savoir, chaque membre de la délégation avait une spécialité, un bagage de connaissances poussées en un domaine précis. Déborah était la chasseuse, aussi savait-elle manipuler couteau, arc et arbalète avec dextérité. Cependant, d'où lui provenaient ces connaissances en armes à feu, elle qui n'en avait eu aucune en sa possession dans son havresac lors de son éveil dans le désert ? Avait-on prévu qu'elle se retrouverait tôt ou tard avec une arme de ce genre lors de leur aventure ? Ou encore, ces connaissances lui venaient-elles d'un tout autre contexte, de ce passé absent duquel on cherchait tant à les convaincre ?

Des échos de son rêve jaillirent en sa pensée : il se revoyait, pour la première fois depuis son réveil, face à ce pupitre, écoutant les paroles de cet homme plongé dans la paperasse. Ce rêve était des plus significatifs, si on le considérait comme plus qu'un simple rêve — comme un souvenir véritable. Alex aurait véritablement eu un passé, une autre vie avant celle-ci. Tous ses songes semblaient chercher à le mener à cette vérité qui divergeait diamétralement de ce livret qui leur avait été fourni, ce livret qu'avait jeté Damien dans la rivière…

— Il ne reste que trois balles, constata Déborah avec dépit en enfonçant le chargeur dans l'arme avec un cliquètement métallique. Ils ont dû faire feu à volonté sur l'autre délégation, qui se trouvait non loin de la nôtre.

L'autre délégation… Alex réprima un frisson à cette évocation funeste. Celle-ci avait bien été attaquée par les Russes, le soir précédent.

— Il y a peut-être des survivants ! s'exclama-t-il soudain. Nous devons nous y rendre afin d'en avoir le cœur net !

Si quelques-uns secouaient la tête, trouvant cette idée désespérée, d'autres la hochèrent avec détermination.

— Allez-y, si vous voulez tant imprégner vos mémoires d'un carnage de plus, s'agaça Déborah. Moi, je resterai ici ; il nous faudra plus que trois balles et un fusil d'assaut inutile pour nous défendre. Qui reste avec moi ? Nous avons du pain sur la planche !

De nouveau, le groupe se divisa, ce qui n'était guère déprécié ; contribuer à la défense de leur campement était aussi primordial que de partir à la recherche de survivants. Ainsi, Alex, Nelly, Trevor et Thomas se proposèrent pour se rendre jusqu'au campement assiégé, tandis que les autres se chargeraient de l'armement. William, de son côté, aurait bien aimé accompagner Alex et ses amis, mais n'était guère en état de les suivre.

— Faites attention à vous, leur dit-il en les enlaçant tour à tour.

Lorsque le botaniste se retrouva devant Thomas, la seconde d'hésitation aboutit à une accolade tout aussi fraternelle.

— Tu fais partie de la famille, toi aussi, lui dit le botaniste. Ah, et tenez…

William enfonça une main dans sa poche de jeans et en retira quelques racines encore empreintes de terre, qu'il leur tendit généreusement.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda Thomas avec autant d'inquiétude que de reconnaissance.

— Des racines de ginseng sauvage. On reconnaît la plante à ses petites baies rouges en bouquet, bien que la racine soit plus intéressante. Croquez-y avant de partir, ça vous donnera un peu d'énergie !

— Merci, William.

Nelly s'avança pour lui donner un baiser sur la joue. Le botaniste rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

— À tout à l'heure.

***

Alex, Nelly, Trevor et Thomas avaient pris soin de se munir chacun d'une lance fabriquée la veille par Albert. Ils s'en servaient pour écarter les branches de leur chemin, et pourraient également l'utiliser pour se défendre s'ils en venaient à croiser une bête sauvage ou quelque insecte géant. Alex avait à cet égard bien en mémoire l'arthropode géant qu'ils avaient fui de peine et de misère à leur deuxième jour, dans la jungle gigantesque. Selon les calculs de Thomas, le campement allié se trouvait à une vingtaine de minutes de marche, guère plus ; par ailleurs, il serait aisé de le repérer, tous les arbres des alentours ayant succombé au brasier jusqu'au marais le bordant telle une cloison naturelle.

La situation était loin d'être idéale ; une tension habitait Alex constamment, nourrie par la peur d'une catastrophe, d'un piège ou d'une quelconque attaque-surprise. Cependant, il dut s'avouer qu'il éprouvait un bonheur indéniable à marcher ainsi dans la forêt en petit rang. L'humidité de la végétation, les chants ensorcelants des insectes, les faibles rayons de l'aube… tout cela avait un je-ne-sais-quoi qu'il savait apprécier de plus en plus. La jungle sauvage se rapprochait de la liberté, du renouveau…

Alex agitait sa lance au bout pointu avec énergie — était-ce en raison du ginseng ? Difficile d'en être sûr, mais son cœur battait en cet instant avec énergie. Il était prêt à se

battre, à courir. Naguère au désespoir, il était à présent persuadé de trouver prochainement une issue à tous les problèmes auxquels ils feraient face.

Thomas, qui menait la marche, ralentit lorsque son pied, s'enfonçant bruyamment dans la viscosité boueuse du sol, lui indiqua qu'ils approchaient du marais. En levant la tête, le groupe remarqua en effet qu'entre les branches entremêlées paraissaient les premières couleurs d'une mare sombre, habitée ici et là d'arbres morts à l'écorche blanchie. Une odeur de vase imprégnait ce lieu d'un calme inquiétant, que venaient briser parfois des grenouilles bondissant dans l'eau stagnante. Le groupe chercha à contourner le marais en suivant un chemin de sphaigne spongieuse. De l'eau tiède s'était déjà faufilée jusqu'à l'intérieur de ses chaussures, accentuant l'inconfort d'Alex. Trevor, quant à lui, marchait avec indifférence, ses pieds nus couverts d'une callosité durcie se mouillant et se salissant librement. Dans ce recoin de la jungle, de nombreux insectes bourdonnaient à leurs oreilles, attaquant leur peau à la moindre inattention.

Ce fut avec un soulagement manifeste qu'ils atteignirent l'autre côté du marécage, soulagement qui fut toutefois de courte durée. Leurs pieds foulèrent bientôt une herbe noircie, une terre couverte de suie. La plupart des arbres, ici, s'élevaient jusqu'au ciel en arquant leurs branches charbonneuses. La noirceur avait remplacé la verdure ; des flocons de cendre voltigeaient au cœur de la désolation. Leurs pas se firent soudain plus lents tandis qu'ils progressaient au cœur de la destruction. De faibles nuages de fumée, comme jaillissant d'une source souterraine, s'élevaient depuis des monticules de débris encore marqués par la braise.

La détresse au bord des yeux, Alex sentit un sanglot lui nouer la gorge avec une emprise grandissant au rythme de sa progression. Nelly, le teint livide, s'accroupit au pied d'un arbuste grisâtre. De sa lance de métal, elle creusa brièvement les couches de cendre jusqu'à repérer la hampe d'un drapeau. Le tissu à son extrémité, entièrement consumé, ne laissait aucun indice quant à la nationalité de la délégation victime du carnage. Ils errèrent, étourdis comme des ivrognes, jusqu'à ce qu'un rocher se dressât au pied de la montagne avoisinante.

Nelly fut la première à se laisser tomber au sol — ses jambes, saisies d'un malaise soudain, s'étaient dérobées sous elle sans prévenir. Un gémissement se noya dans ses larmes ; ses poumons se vidèrent de leur air, sa gorge se contracta. Elle ne put que s'allonger à plat ventre, sa poitrine effleurant les cendres ainsi que la poussière d'un espoir ancien. Alex, saisi d'effroi, s'affaissa à son tour, cette fois à genoux. Son javelot glissa de ses doigts tremblotants.

Droit devant eux, au pied de ce rocher couvert de sang, reposaient sept corps, empilés les uns sur les autres en un désordre funeste. Les peaux couvertes de suie se mêlaient aux vêtements carbonisés, à la rougeur violente de l'hémoglobine, à la blancheur des yeux pétrifiés dans la mort, au bleu du ciel qui s'y reflétait nonchalamment… Une délégation entière avait été criblée en ce lieu, exécutée impitoyablement comme des criminels. Les cheveux gommés des femmes voletaient au vent qui charriait peut-être encore leurs âmes vers l'au-delà de Malragon. Thomas marcha, faible, jusqu'au rocher, sur lequel il laissa courir sa main tremblotante. La pierre portait les innombrables marques de

balles ayant raté leur cible ou transpercé les chairs. Sur le sol incendié, des cartouches par dizaines couvraient la terre battue.

Alex fit glisser ses doigts sur le sol rocailleux, parvenant presque à visualiser cette scène à laquelle il n'avait pourtant guère participé. Par une ironie funeste, ses doigts se recourbèrent sur une cartouche vide, qu'il fourra sans sa poche. Il voyait les Russes alignés, hilares, pointer leurs armes d'assaut sur les innocents agenouillés ; il entendait de nouveau les détonations infiniment violentes, les cris…

Tous ces hommes et femmes avaient péri au nom d'une cause qu'ils ignoraient sans doute encore ; en quoi devaient-ils être différents d'eux ? Alex avait la certitude qu'ils s'étaient éveillés de même sans un souvenir de leur passé, sans indication ni guide, qu'ils n'avaient eu pour unique but que de survivre… Ils auraient bien pu être les victimes ; que ceux-là fussent les premiers à mourir n'était que le résultat d'un abominable hasard.

Alex n'avait plus envie de remuer, de respirer. Il ferma les yeux, déterminé à ne point les rouvrir — cette horreur était trop grande pour être supportée. Ce fut alors qu'il entendit ce qu'il n'aurait jamais cru possible ; on eût dit un gémissement, un râle étouffé, une voix venue d'outre-tombe… Les quatre alliés se redressèrent d'un même mouvement : y avait-il un survivant parmi ces corps entassés ? Précipitamment, on évalua chacune des victimes. Alex tourna sur le dos une femme aux cheveux noirs et aux traits prononcés qui rappelaient, à travers le visage de la mort, la beauté dont elle était naguère parée. Ses yeux étaient révulsés, un filet de sang coagulé s'écoulait de ses lèvres bleuies.

Ce n'était pas elle.

Ni cet homme au front transpercé d'une balle. Ni celui-là, dont on apercevait les multiples perforations au travers des vêtements déchirés.

— Ici, il est en vie ! De l'eau, de l'eau, vite ! s'exclama tout à coup Nelly, retrouvant son sang-froid.

On lui tendit l'unique gourde qu'avait Trevor en sa possession, dans son havresac. Alex s'accroupit près du survivant — il était difficile d'en croire l'examen de la guérisseuse. Cet homme avait tout l'air d'un cadavre : son visage livide, ces boursouflures de part et d'autre de son corps tuméfié, ce sang qui maculait ses vêtements où que se portât son regard…. Et pourtant, sa lèvre remua faiblement au contact du métal froid de la gourde, de laquelle s'écoulèrent quelques gouttes qu'il accueillit en toussotant. Il sembla alors que cette eau, par la voie de la douleur, se fraya aussitôt un chemin jusqu'à ses yeux larmoyants, qu'il ouvrit péniblement.

— Tout ira bien, nous te sauverons ! insista Nelly d'une voix vacillante.

On tenta de lui offrir de nouveau à boire, mais l'homme inclina sèchement son visage sur le côté. Il réussit à déglutir avec une extrême difficulté. Nelly ne remarqua qu'à cet instant que la main du blessé était plaquée contre son ventre. Elle écarta aussitôt son bras, qui, n'eût été sa faiblesse, eût assurément résisté à ce déplacement.

— Oh mon Dieu…

Elle n'avait pu retenir ces mots de franchir ses lèvres, s'affligeant aussitôt d'une culpabilité diffuse et d'un morne désespoir. Elle secoua la tête, caressant tendrement les cheveux de la victime.

Trois balles perforaient son ventre. C'était un miracle qu'il fût encore en vie ; Nelly savait qu'il mourrait d'un instant à l'autre, quels que soient les soins qu'elle lui prodiguerait. Il tenta un mouvement de côté, comme pour s'approcher du visage de la guérisseuse, mais ne parvint qu'à s'attirer un gémissement de douleur. Nelly s'accroupit aussitôt près de lui — il cherchait à lui souffler un mot, ce mot pour lequel il avait souffert toute la nuit durant. L'oreille à quelques centimètres des lèvres blanches du mourant, Nelly attendit, impuissante, sentant son corps se débattre pour prononcer quelque parole.

— *Fuggite.*

Et ce fut tout ; ses paupières se rabattirent contre ses yeux, d'où toute étincelle de vie s'était retirée. Nelly n'avait pas été la seule à entendre ce mot — tous en avaient été témoins sans le comprendre.

— C'est… C'est le verbe « fuir », en italien, je crois, comprit Thomas en hochant la tête, perdu dans ses réflexions. Cet homme nous ordonne de fuir. (*Son regard se focalisa sur les trois survivants qui l'accompagnaient.*) Fuir où ?

Cette révélation les troubla — Nelly sembla plus encore affectée que les autres, secouant la tête comme si elle se retrouvait dans une impasse, pourchassée par une horde d'ennemis. Alex la vit s'éloigner vers la forêt, les deux bras de chaque côté du corps, pareille à ce vaincu qui demande à la mort de l'enlacer de ses bras.

— Nelly ! l'appela Alex, inquiet.

Il n'attendit pas sa réponse avant de la rejoindre. Alex se redressa brusquement, courut presque pour la retrouver et l'enlaça de ses bras. Peu lui importaient ses pensées, son désespoir, ses conclusions ; il devait la prendre, la serrer

contre lui. La chaleur mutuelle des corps enlacés fit rejaillir un courant de vitalité dans leurs yeux, et Nelly plongea ses pupilles dans celles d'Alex.

— Nous sommes en guerre, dit-elle en le fixant tendrement.

La dureté de ces mots contrastait tant avec son regard…

Alex saisit cette main qu'elle faisait glisser sur son visage et l'enveloppa de ses doigts.

— Oui, nous sommes en guerre, et nous ne nous laisserons pas abattre.

Sa phrase s'était achevée sur une intonation laissant présager qu'il l'avait interrompue sans compléter sa pensée. Il attendit que ce détail atteignît l'attention de Nelly, qui plissa légèrement les yeux.

— Je t'aime, Nelly.

***

À leur retour au campement, les quatre éclaireurs avaient une mine si sombre que les six autres interrompirent leur besogne pour les accueillir avec une palpable inquiétude. Quelques regards suffirent à leur confirmer la conclusion qu'ils redoutaient tant. Qui plus est, le seul survivant présent sur les lieux était mort en leur conseillant, en guise de dernier vœu, de fuir. La délégation italienne avait été décimée avant même qu'ils n'aient le temps de la connaître.

— Et ils feront de même avec nous à la première occasion, martela Alex en sentant sa tristesse bouillonner en vapeur de colère. Il faut faire plus que ce que nous avons accompli jusqu'à présent. Ce ne sont ni des lances, ni des

couteaux, ni trois balles de fusil, ni des pièges stupides qu'un idiot peut éviter qui sauront nous tirer d'affaire.

— Que proposes-tu ? demanda Déborah, peu impressionnée par ces remises en question en dépit de leur sévérité.

Alex lança un caillou dans les flots cristallins du bassin, profitant de ces quelques secondes pour réfléchir. Que faire de plus ? Il était vrai qu'ils déployaient déjà tous leurs efforts à construire des armes dignes de ce nom. Aussi vrai était-il que leur arsenal rudimentaire n'était pas de taille à vaincre les armes à feu sophistiquées du groupe ennemi, qui, de surcroît, était plus nombreux que le leur. Afin de prouver ce qu'il avançait mentalement, il jeta à leurs pieds cette cartouche vide qu'il avait ramassée au sol, là où s'était établie la délégation italienne. Albert, fronçant les sourcils, saisit le petit cylindre, qu'il éleva à la hauteur de ses yeux attentifs. Curieusement, il l'approcha de ses narines, la huma en plissant le nez, puis la laissa lentement retomber au gré de ses réflexions.

— J'ai peut-être une idée, marmonna-t-il en se grattant le menton.

Alex tourna vers lui un regard plein d'espoir. Ce Français était le scientifique, le créateur, l'artisan du groupe ; Alex l'avait remarqué dès sa rencontre, en le voyant s'affairer au canot qu'il avait su construire.

— Je ne suis pas certain que la chose est possible, les mit-il en garde en levant ses deux mains devant lui, mais je crois que nous pourrions nous munir d'armes d'une catégorie largement supérieure.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Alex, le regard brillant.

Visiblement, Albert ne cherchait pas à créer de vains espoirs, insistant sur le fait qu'il était incertain quant à la faisabilité de son éventuelle démarche.

— Ce que nous avons fait, jusqu'à présent, a été de créer des armes qu'on utilisait tout au début de l'histoire de notre monde, expliqua-t-il en faisant les cent pas là où naguère s'était trouvé le cercle de pierres du feu. Tout est confus dans ma tête ; ces notions historiques se mêlent… Et pourtant, je crois que nous pourrions créer quelque chose de plus moderne, de plus destructeur…

Déborah soupira d'impatience. D'un regard, Alex la supplia de ne pas interrompre le scientifique.

— La poudre à canon, conclut enfin Albert. La source d'explosion qui nous permettrait de rivaliser avec la portée de leurs armes.

— La poudre à canon ? répéta Éva, intriguée. Mais comment veux-tu créer une chose pareille ? Et à quoi nous servirait-elle, d'abord ?

Trevor, qui avait aussi une débrouillardise hors pair dans un environnement sauvage tel que celui-ci, se releva de la souche sur laquelle il était assis jusqu'alors.

— Voici ce à quoi elle nous servirait, se réjouit-il en lançant aux pieds de la pisteuse une tige de bambou qu'il avait précédemment arrachée. Quelle forme ce végétal a-t-il, à tes yeux ?

Il le porta presque insolemment sous son visage comme la plus grande des évidences. Éva leva le regard au ciel, ayant compris où Trevor voulait en venir.

— Ouais, d'accord, ça ressemble vaguement à un canon, mais encore ? Quel projectile comptez-vous utiliser ? Et vous

ne m'avez toujours pas dit comment nous procurer cette fameuse poudre !

Alex avait beau se creuser les méninges, ses pensées abondaient dans le même sens. Comment trouver pareille poudre ? Il en savait au demeurant bien peu : substance parfois grise, parfois noire, selon ses souvenirs — souvenirs ? En avait-il seulement ? Il se savait incapable d'identifier à quelle période historique ce mélange explosif pulvérulent avait été utilisé pour la première fois ni comment il avait été découvert.

— Peut-être qu'il s'en trouve encore, dans le fusil ! s'illumina-t-il soudain. Nous pourrions l'examiner de plus près.

— Ce sera inutile, Alex, lui annonça Albert en souriant de toutes ses dents. Je *sais* exactement ce qu'il nous faut.

Ainsi, sous l'attention complète des neuf autres explorateurs, Albert commença son enseignement sur la poudre à canon. Que n'aurait pas donné Alex pour avoir son carnet et son crayon en cet instant même, afin de prendre des notes !

— Il faut savoir, dans un premier temps, que la poudre à canon est le mélange de trois substances différentes, dit-il en prenant une poignée de terre au sol, accroupi. La première est le salpêtre. On le reconnaît grâce à sa texture blanche, qui paraît généralement sur les murs et les parois de pierre dans les lieux humides. Pour en être sûr, il ne suffit que d'y goûter du bout de la langue ; on reconnaîtra alors son goût salé.

Alex avait envie de lui demander d'où il tirait toutes ces informations qu'il connaissait manifestement par cœur,

mais savait cette question inutile. Comme tous les autres, Albert possédait une érudition dont il ignorait la provenance.

— Mais c'est trop vaste comme description ! Des parois de pierre humides… il y en a partout, et jamais je n'ai vu de salpète ! s'obstina Rodrick.

— Salpêtre, rectifia Albert. Nous avons plus de chances d'en trouver dans des lieux ammoniaqués, c'est-à-dire qui contiennent une forte concentration d'ammoniac, corps chimique sécrété entre autres par des éléments organiques.

— Tu peux vulgariser, s'il te plaît ? le supplia Éva.

— Attends une minute… commenta quant à lui William, vif d'esprit malgré ses blessures. Combien de temps faut-il au salpêtre pour se former ?

Albert réfléchit quelque temps, la concentration tirant tout trait de son visage.

— Peu de temps, dit-il enfin. Parfois, après une forte pluie, il ne suffit que d'attendre que l'eau s'évapore dans un milieu de prolifération favorable.

Un sourire illumina la lèvre boursouflée de William.

— Dans ce cas, je crois savoir exactement où nous pourrions en trouver !

Intrigués, quelques-uns suivirent le guide, qui boitilla jusqu'à la grotte où la moitié du groupe avait dormi la nuit passée. Ils s'accroupirent afin d'y entrer, l'ombre les recouvrant presque entièrement.

— Hier, certains d'entre nous ont utilisé ce recoin, juste là, pour uriner. Je m'y connais aussi en biologie ; je sais que l'urine peut contenir une certaine quantité d'ammoniac après la transformation de substances dans le foie en acide urique. C'est par ailleurs bien humide ici, et la chaleur du jour a séché considérablement la paroi de pierre.

— Vous avez vraiment dormi ici, avec cette odeur ? se plaignit Alex en grimaçant.

Il se voyait plus heureux encore de bénéficier de la cime enchantée de l'arbre pour s'assoupir. La chasseuse lui décocha un regard noir, qui le convainquit de se taire. Albert, vivement intéressé, se pencha dans le recoin caverneux indiqué par le botaniste.

— Une lame, s'il vous plaît, exigea-t-il en tendant un bras derrière lui.

Déborah lui tendit ces paillettes d'argent qu'elle avait voulu utiliser à titre de pointes de flèches. Le Français les utilisa pour gratter la paroi, sur laquelle paraissait une traînée blanche et solide, qu'il recueillit en formant une poche avec son tricot.

— Je crois que nous avons exactement ce qu'il nous faut ! se réjouit-il.

Cette annonce précéda le retour du groupe autour de l'endroit réservé aux discussions et au feu. Les plus rapides se choisirent les souches et pierres libres, alors que les autres s'assirent à même le sol ou demeurèrent debout, comme Albert, trop emporté par ses pensées pour être immobile. Le salpêtre fut déposé dans un de ces bols d'écorce métallique recueillis par William la veille.

— Que faut-il d'autre ? s'intéressa Nelly, qui voulait tant se montrer utile dans cette situation.

— En général, la poudre noire est constituée de salpêtre, de soufre et de charbon de bois…

Rodrick cueillit presque instantanément un morceau de bois complètement noir parmi les cendres et la terre ayant recouvert le feu. Satisfait, Albert déposa le bois devenu carbone pur dans un second récipient naturel.

— Quant au soufre, la tâche risque d'être plus difficile, commenta le scientifique, une main plaquée sur le menton. Le soufre est commun dans la nature, mais on le retrouve presque uniquement sous forme composée d'autres éléments, comme dans la pyrite ou le cinabre, ou encore dans les sources d'eau thermales. Sa forme pure est presque inexistante.

— Presque ? insista Alex.

Albert secoua la tête.

— Pour qu'elle apparaisse, il faudrait qu'elle ait été préalablement séparée du composite, et tout ce qui en aurait la capacité serait une source de chaleur incommensurable.

— Comme un volcan ?

— Oui, exacte…

Sa pensée interrompit sa parole, et les yeux d'Albert s'écarquillèrent en brillant.

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il en tournoyant sur lui-même afin de croiser tous les regards des explorateurs qui l'entouraient. Malragon, aujourd'hui, est le résultat de tous les environnements qui la composaient depuis le désert, c'est donc dire qu'il y a une part de steppes volcaniques dans ce monde !

Naturellement, tous les regards se projetèrent vers la montagne au sommet enneigé qui s'élevait dans toute son imposante magnificence.

— Vous croyez qu'il s'agit d'un volcan inactif, qui aurait craché du feu par le passé ? demanda Thomas.

— Difficile de parler de « passé », précisa Alex, lorsque tout change du tout au tout quotidiennement. Mais il ne serait pas impensable, dans cette facette de Malragon, qu'il s'agisse d'un volcan endormi.

Quelques secondes s'écoulèrent, durant lesquelles tout un chacun se lançait en des réflexions diverses.

— Que devons-nous faire, maintenant ? voulut résumer Annie, qui jusqu'alors avait écouté sans prononcer un seul mot.

— Nous devrons monter jusque là-haut, conclut Alex.

Quelques têtes se retournèrent vers la haute cime de la montagne sur un air de défi.

6

Jusqu'à présent, plus d'un millier de manifestants ont été arrêtés, emmenés dans des autobus, menottés et parfois blessés. Nous recevons de nombreux appels de parents à la recherche de leur enfant parti manifester dans les rues. Comme vous pouvez ici le constater, des véhicules de police ont été saccagés, et certaines sources avancent que des cocktails Molotov ont été lancés sur l'escouade antiémeute. La manifestation illégale s'est dirigée jusqu'aux bureaux et laboratoires de Brainer. La tension est à son comble.

Journaliste en direct,
couverture de la manifestation contre Brainer.

Puisque, en dépit des priorités et des explorations à mener, la faim tenaille invariablement tout être humain, il s'avéra nécessaire avant leur périple de trouver de quoi se sustenter. L'expertise de William fut de nouveau requise, même si des volontaires s'étaient proposés pour effectuer la cueillette à sa place, et les pêcheurs se remirent à la tâche, capturant quelques poissons. Entre-temps, Trevor réussit à créer

quelques étincelles, qu'il transforma rapidement en un brasier satisfaisant. On choisit avec soin le combustible, préférant un bois qui ne laissait échapper que peu de fumée. Quelques champignons comestibles s'entassèrent parmi un amoncellement de baies et de racines, tandis que des filets de chair blanche grillaient à même les pierres encerclant de nouveau le feu. Le crépitement du feu contribua à apaiser quelque peu la troupe. Tout autour d'eux, la jungle s'éveillait à la mesure du soleil qui s'élevait vers son zénith.

Alex, de son côté, réfléchissait depuis tout à l'heure à cette journée qui s'annonçait. Il lui semblait qu'il y avait tant à faire, et si peu de temps ! D'un côté, les Russes pouvaient passer à l'attaque d'un moment à l'autre — savaient-ils réellement que leur délégation se trouvait ici même, ou avaient-ils simplement abandonné leurs recherches en croyant fouiller inutilement ce recoin de la jungle ? Par ailleurs, Déborah avait affirmé avoir aperçu un centaure ; il n'était pas impossible que ces humanoïdes les attaquent également — ne s'étaient-ils pas montrés hostiles à leur égard, deux jours plus tôt ? Et cette montagne, vers le sommet de laquelle se perdit son regard… s'il s'agissait d'un volcan endormi, rien n'excluait la possibilité qu'il se réactivât à tout moment. Et qui savait s'il n'y avait pas encore ces insectes géants ou ces cactus meurtriers ? Mieux valait ne pas y penser. Quoi qu'il en fût, toutes les précautions devraient être prises afin de minimiser les risques. Cette journée, comme toutes celles qui suivraient, était cruciale pour leur survie.

De la poudre à canon…

Cette idée était rapidement devenue leur apparente priorité. Était-ce la bonne ? Cette poudre explosive leur permettrait certes d'utiliser ces tiges de bambou métallique à titre

de canons, en admettant évidemment que l'on trouvât les ingrédients nécessaires et réussît à la fabriquer, mais serait-ce suffisant ? Les armes sophistiquées des Russes étaient cent fois supérieures à celles dont leur propre délégation comptait se munir. Il était facile de désespérer, de trouver vaines leurs luttes avant même de les entamer, cependant cette attitude consistait en la seule véritable condamnation. Malgré tous les défis surmontés, malgré les trahisons, les incompréhensions, les mensonges, ils avaient su se rendre jusqu'à ce point, non sans lourdes pertes toutefois. Si cette fameuse poudre noire leur fournissait une raison se battre, il fallait tout mettre en place pour parvenir à mettre la main dessus.

— Nous devrons nous séparer, dit Trevor en retournant les filets de poisson sur la pierre chaude à l'aide d'une branche. Rien ne sert de gravir cette montagne tous ensemble.

Décidément, Alex n'était pas le seul à réfléchir activement à leur situation.

— Que proposes-tu ? s'intéressa Thomas en mâchouillant une poignée de baies que lui avait tendue William.

— Trois grimpeurs devraient suffire pour chercher le soufre. Quant aux autres, il faudra s'assurer de notre sécurité, mais aussi de notre subsistance. Il nous faudra d'abord une vigie.

— Je pourrais me poster au sommet de l'arbre ! proposa Annie sur-le-champ. Je sais siffler avec mes doigts, et j'ai à tisser pour m'occuper durant mon observation. Au moindre signe suspect, je siffle l'alarme, et tous les autres pourront se cacher.

— Bien.

Tout en déjeunant, les explorateurs échangèrent des regards inquisiteurs ou curieux.

— D'abord, qui souhaite se rendre jusqu'à la montagne ? demanda Alex, cachant bien mal son envie de prendre part à cette mission.

C'était plus fort que lui : demeurer au campement à se charger d'une besogne rébarbative ne l'inspirait guère. Malgré tous les dangers traversés et futurs, sa soif d'aventure était intarissable.

— Je vous avoue que j'aimerais bien y aller, concéda-t-il en bottant distraitement une branche.

Nelly le regarda avec une manifeste inquiétude ; Alex comprit à ce coup d'œil que la guérisseuse n'avait pas prévu prendre part à cette expédition et que celle-ci risquait de les séparer. Il hésita à revenir sur sa décision ; or, contrairement à ce qu'il en aurait pensé, aucun autre volontaire ne se proposa.

— Je serais bien allé avec toi, Alex, mais je doute qu'il s'agisse de la meilleure idée, avec des pieds nus, se défendit Trevor. Je m'occuperai de trouver des tiges métalliques de bambou et de les remodeler afin d'en faire des canons dignes de ce nom.

Qui l'accompagnerait, dans ce cas ? S'il fallait qu'en plus de délaisser Nelly il se retrouvât seul, Alex n'hésiterait pas une seconde à laisser tomber sa candidature — cette mission serait suicidaire et irréaliste !

— Je me dois d'y aller, se résolut Albert en hochant la tête. Après tout, c'est moi qui sais comment retrouver ce que nous cherchons.

— Ah, je viens aussi, soupira Déborah en déposant son fusil d'assaut au sol. Ce n'est pas mon genre de refuser une telle occasion de se faire tuer. Quand partons-nous ?

Cette blague n'avait guère amusé Nelly, qui fusillait la chasseuse du regard à son insu. Quant à lui, Alex ignorait s'il devait se réjouir ou se tourmenter davantage en se sachant accompagné de la plus instable personne parmi le groupe.

— Et vous, que ferez-vous ? poursuivit Trevor en s'adressant à ceux qui n'avaient pas encore précisé leur rôle pour les heures à venir.

Éva, misant sur ses techniques de pistage et de chasse, se proposa pour entamer la confection et l'installation de pièges — Rodrick assura qu'il lui viendrait en aide. Quelques-uns avaient peut-être avancé que des pièges seraient inutiles, cependant nul ne s'opposa à cette proposition. Alex, malgré son excès de colère précédent, croyait cette mesure utile, voire nécessaire ; selon toute vraisemblance, ils combattraient à titre de défenseurs et non d'assaillants, et le meilleur moyen d'utiliser cette position à bon escient était de tirer avantage de leur territoire. William, dont nul n'attendait une participation extraordinaire, se proposa pour faire des provisions de nourriture pour les jours à venir — un léger malaise accompagna les mots « jours à venir ». Tous ignoraient combien de jours les séparaient de l'attaque de leurs ennemis. Une chose était sûre : les Russes ne ralentiraient pas l'allure avant d'avoir décimé tout être humain de Malragon ; c'était ce qu'avait dit Damien peu avant de mourir, et jusqu'à présent, tout portait à y croire. Ceux qui demeuraient sans rôle obtinrent celui de l'armement ; il faudrait des lames, des projectiles, le nécessaire à la création de pièges et, surtout, la créativité de plusieurs individus réunis.

Un havresac fut tendu aux trois montagnards ainsi qu'une gourde emplie de l'eau fraîche de la cascade. On se

regroupa près d'eux, les observant avec une admiration non feinte, les saluant chaleureusement comme trois conscrits partant en guerre. Tout était si solennel qu'Alex en eut des frissons — tous agissaient comme s'ils n'allaient plus jamais se revoir. Il pivota sur les talons afin d'observer une énième fois la montagne. Elle était distante, certes, mais il avait encore la certitude de pouvoir effectuer un aller-retour avant la tombée de la nuit. Était-il naïf ? Calculait-il mal ses distances ? Difficile, en effet, de considérer dans cette équation toutes les additions d'embûches et d'obstacles — et encore, combien de temps leur faudrait-il pour repérer le soufre ? Cette matière existait-elle seulement sur Malragon ?

Alex secoua la tête. Plus il y réfléchissait, plus sa vigueur s'en voyait affectée. Il avait insisté pour s'aventurer au-delà des limites du campement, inutile de revenir sur ses impressions. Trevor remit de surcroît une lance à chaque explorateur et un couteau avant d'attirer Alex à l'écart. Ce dernier se laissa tirer par la manche jusqu'à la cascade, dont le ruissellement bruyant couvrirait les paroles apparemment secrètes que l'expert en survie comptait lui confier.

— Qu'y a-t-il ? s'interrogea Alex.

— J'ai trouvé quelque chose sur ce Russe que nous avons abattu hier. J'ai entendu dire que tu en as vaincu un, toi aussi, hier. Tu sais donc ce que c'est que d'enlever la vie à un homme. (*Il extirpa de sa poche un objet à l'abri au creux de sa paume, qu'il déposa dans celle d'Alex.*) Je compte sur toi pour ne l'utiliser qu'en cas d'extrême urgence. Et, surtout, je compte sur toi pour prendre soin de Déborah. Nous n'en avons pas fini, elle et moi.

Alex était trop absorbé par l'objet de forme ronde et à l'aspect rugueux qu'il tenait entre ses mains sans encore l'apercevoir pour noter les sous-entendus dans les derniers

aveux de Trevor. Sous les feuillages distants filtrant la clarté du soleil, il retourna sa paume vers le ciel, révélant une poire de métal verdâtre striée et se terminant par une cheville de métal argenté.

— C'est une grenade, Alex, lui dit sévèrement Trevor. Sauras-tu comment t'en servir ?

Alex fronça les sourcils. Le savait-il ? Ce dont il était persuadé était que cet objet était hautement dangereux ; il le manipulait dès lors avec une extrême précaution.

— Si jamais tu dois l'utiliser, rappelle-toi qu'il te faut retirer la goupille, juste ici. Tu as ensuite quelques secondes avant que cet engin t'explose au visage. Lance-le de toutes tes forces là où tu veux que tout se détruise, de préférence dans un tas d'ennemis regroupés. Tu vois le genre ?

Alex inspira tout en hochant la tête à la manière d'un fantassin face à son général. Trevor lui envoya une tape fraternelle sur l'épaule, son unique œil se plissant aussi bien que ses lèvres.

— Allez ! Et faites vite, les copains.

Poussé par un inexplicable élan de camaraderie, Alex prit le borgne dans ses bras. Si ce dernier fut d'abord étonné, il répondit à cet enlacement tout en riant doucement.

— Ne t'inquiète pas, Alex, tu seras revenu avant même d'avoir pu craindre quoi que ce soit.

L'expert en survie laissa son allié seul près de la cascade. À travers l'eau s'écoulant, ce dernier put remarquer que Déborah et Albert semblaient l'attendre, discutant à l'écart du reste du groupe. Il sursauta presque lorsque Nelly, s'étant approchée silencieusement, vint à sa rencontre. Sans un mot, elle posa ses mains sur sa poitrine, les fit glisser sur ses côtes, puis son dos, avant d'enfouir sa tête dans son cou.

— Fais attention à toi, lui dit-elle tendrement.

L'émoi qu'il avait eu peine à retenir se déversa en larmes tandis qu'il humait les cheveux blonds de la guérisseuse. Pourquoi tant de tristesse ? Son subconscient semblait lui-même en savoir plus que ses pensées et appréhensions — vers quoi se dirigeait-il ? Il ne put s'empêcher, tout en maintenant son accolade, de jeter un œil aux deux volontaires qui l'accompagneraient. Comment voyaient-ils cette mission ? Doucement, il se détacha des bras aimants de Nelly et plongea ses pupilles dans les siennes.

— Tout se passera bien, lui assura-t-il avec une conviction crédible en dépit de ses yeux rougis. En fait, c'est moi qui devrais m'inquiéter pour toi !

Elle eut un petit rire, qui détendit tous leurs traits.

— Allez, ils t'attendent !

Tous deux se fixèrent, hésitant à dire ce qu'ils voulaient pourtant entendre.

— Je t'aime, soufflèrent-ils d'une même voix.

Et cette vision de son amoureuse tout sourire fut la dernière qu'il garda en mémoire en quittant le campement.

***

William ne se plaignait guère, même si tout son corps lui causait de perpétuels élancements. L'intérieur de ses joues brûlait à force de serrements de dents pour contrer la douleur que lui apportait chaque pas à travers la forêt. Par chance, il n'était pas seul ; il pourrait compter sur les autres pour lui fournir protection en cas de besoin. Le peu de solitude qu'il trouva en s'écartant du campement lui confirma qu'il ne serait pas en mesure de survivre en cet environnement sans l'aide de quiconque. Ce qui l'élançait le plus était

cette cuisante douleur au diaphragme, qui lui rappelait à chaque inspiration les violents coups qui lui avaient été portés. Sa conscience s'était éteinte alors qu'on l'avait encerclé et brutalisé ; encore en cet instant préférait-il ne pas y penser, laisser l'obscurité couvrir cette horreur qui suffirait à hanter ses nuits jusqu'à la fin de ses jours. La certitude de mourir — pire encore, de souffrir affreusement — le suivait encore, de même que les rires partagés de ses bourreaux, qui s'en donnaient à cœur joie…

Le botaniste secoua la tête, saisi de frissons. L'effroi l'habitait encore, inutile de le nier ; il n'osait s'enfoncer davantage dans la forêt. Il lui fallait garder contact avec les autres, entendre encore leurs voix par-delà les feuillages. La solitude était devenue synonyme de menace. Il expira l'air que contenaient ses poumons, s'arrachant un énième frémissement de douleur, puis se concentra sur ce qui l'environnait. Qu'il fût encore en vie en cet instant témoignait de sa chance inestimable. Où serait-il, sans l'intervention d'Alex ? Six pieds sous terre, sans doute. Il regarda l'azur par-delà les cimes, remerciant en silence du fond du cœur son sauveur, où qu'il fût en cet instant.

Ragaillardi, il reporta son attention sur son but : trouver de quoi nourrir la troupe. Le marais était trop éloigné pour qu'il daignât s'y rendre seul, aussi l'option des quenouilles fut-elle écartée — de toute manière, il doutait qu'on voulût encore de ce repas insolite. Qu'y avait-il donc de comestible, dans les parages ? En observant la nature d'un œil attentif et sagace, on pouvait trouver partout de quoi se mettre sous la dent. Là, dans cet arbre, des fruits colorés — étaient-ils comestibles ? Mieux valait ne pas les essayer. Sur cette souche au stade de décomposition avancée pullulaient des

champignons blanchâtres semblables à des oreilles. Des pleurotes ? s'intéressa le botaniste en se penchant difficilement, vu ses ecchymoses aux cuisses et aux genoux. D'un doigt incertain, il souleva légèrement le chapeau du fongus. L'espacement des lamelles, le subtil retroussement du chapeau, la croissance en bouquet, cette couleur laiteuse… tout indiquait qu'il avait bien deviné !

Satisfait, il retira son sac de ses épaules endolories et arracha doucement les champignons de l'écorce. Du même coup, il remarqua, tout près dans le fourré, la présence de fleurs aux pétales et aux anthères jaunes — du topinambour ? Décidément, c'était son jour de chance ! Les champignons cueillis, il pivota vers ces fleurs, dont il déterra d'une main experte les racines, qui avaient tout l'air de gingembre. Il y en avait tant qu'il réussit, se salissant les mains jusqu'aux coudes, à en remplir son sac. S'appuyant au bois humide de la souche décomposée, il se redressa, se figeant aussitôt de terreur.

L'ombre d'une imposante créature l'enveloppa alors de sa noirceur : qu'était-ce ? Il en avait entendu parler de la bouche d'autres survivants, mais jamais il n'en avait vu de ses propres yeux… Ce corps, ce tronc, ce visage… Un centaure ! Ces créatures mythiques existaient bel et bien ! Quelle majesté, quelle prestance ! Devait-il s'en éblouir ou s'en effrayer ? Le botaniste éleva ses mains couvertes de terre en signe de reddition et d'obéissance. Ses craintes se dissipèrent presque immédiatement — il abaissa les bras, affronta le regard de la bête humaine, qui ne broncha pas. Quelque sentiment lui fit croire qu'il n'avait pas à redouter le centaure, qu'il se présentait tel un allié, même s'il lui était difficile d'étayer cette impression.

L'humanoïde, bénéficiant d'une imposante hauteur, étira son bras musculeux jusqu'à l'arbre dont les feuillages effleuraient son panache. William était incapable de détacher ses yeux de ce tronc puissant, de ce visage tout aussi humain hormis l'étincelle bestiale qui s'en dégageait, et de ce corps velu aux sabots piaffant. Sa large main se referma autour d'un de ces fruits qu'il avait précédemment remarqués. Le centaure le lui tendit comme l'on offre un présent. Le botaniste se désigna de sa propre main, incertain quant aux intentions de la créature, qui insista en agitant son bras. William saisit délicatement le fruit. Il ressemblait à une pomme, mais sa forme était parfaitement sphérique, tel un bijou finement taillé. Une lumière, difficilement perceptible à travers la clarté du jour, semblait émaner de sa pelure. Le botaniste entama un geste signalant qu'il s'apprêtait à y croquer, vouant une confiance qu'il savait aveugle au centaure. Ce dernier se cabra en grognant bruyamment.

— Non, ne pas manger, dit-il ensuite de sa voix caverneuse.

William demeura bouche bée devant sa capacité d'élocution dans sa propre langue, jusqu'à ce que son attention se reportât au mystérieux fruit. S'il n'était pas comestible, qu'était-il censé en faire ?

— Coupe-le, il guérit les blessures.

Les yeux du botaniste s'agrandirent. Le couper ? Il se rappela avoir emprunté l'une des feuilles coupantes cueillies par Déborah et la sortit de sa poche. Sous l'œil attentif du centaure, il découpa le fruit, plantant la lame au hasard dans cette sphère rougeoyante. Aussitôt, une sève épaisse, opaque comme le sang, en jaillit. D'abord dégoûté, William se recula pour éviter cet écoulement cramoisi.

— Sève précieuse.

Non sans étonnement, William essuya son index boueux sur sa jambe de pantalon, puis cueillit une goutte de liquide. Quant aux blessures, il avait l'embarras du choix : cette coupure au dos de son autre main, ou encore cette entaille sur son avant-bras ? Cette dernière était relativement plus profonde, peinant encore à coaguler. Avec une réticence qu'il ne parvenait pas à masquer, il déposa la goutte au cœur de l'entaille encore vive. Il s'était attendu à encaisser une sensation de brûlure. Or il en fut tout autre : un froid lénifiant s'empara de son membre lacéré. La goutte, œuvrant aussi bien que le sang, coula le long de l'entaille tout en propageant son effet apaisant. Il ne lui fallut que quelques secondes avant de se figer — William ne ressentait plus de douleur ! Par ailleurs, il lui sembla, étudiant sa blessure sous tous les angles, que la sève avait désormais l'aspect du caillage. Il releva posément la tête vers le centaure, toujours immobile devant lui.

— Merci, articula-t-il en serrant le fruit insolite contre lui.

— Vous avez sauvé notre monde. C'est à nous de vous remercier.

Son tronc velu s'inclina vers lui.

— Prenez garde. L'ennemi viendra dans deux jours.

— L'ennemi ? Dans deux jours ? répéta William, incrédule.

Le centaure, pour toute précision, hocha la tête, puis prit la fuite à travers les broussailles, ses sabots fauchant vélocement la terre et le sable au rythme de son galop.

Secouant la tête sous le coup de l'émotion et de la consternation, William observa de nouveau le fruit, qui se vidait

lentement de sa sève, goutte par goutte. Combien d'autres secrets cette forêt leur réservait-elle ?

***

— Êtes-vous certains qu'il s'agit du bon chemin ? osa demander Alex, qui fermait la marche derrière ses deux devanciers.

— Tous les chemins sont bons, à ce stade, lui répondit Albert sans se détourner. Il faut atteindre la montagne, qui semble être au centre de cette île immense. Le plus difficile sera de trouver une trace du volcan — d'après la neige qui en couvre le faîte, cela doit faire des siècles qu'il est au repos ! Enfin, vous savez ce que je veux dire…

À l'aide de sa lance, Alex écarta les fougères qui lui furent balancées négligemment. Jusqu'à présent, ils n'avaient croisé aucun signe inquiétant, aucun insecte ou animal menaçants et, mieux encore, aucune trace de la délégation russe. La seule inquiétude d'Alex provenait de leur apparente lenteur à progresser à travers les broussailles, les branches et les fougeraies. Du haut de l'arbre géant, la distance à franchir pour atteindre le pied de la montagne semblait négligeable. Cette étendue était cependant beaucoup plus laborieuse à traverser à pied, avec cette végétation dense. Depuis combien de temps étaient-ils partis du campement ? Alex n'aurait su le dire. Une demi-heure ? Une heure ? Peut-être deux. Le soleil était à son zénith, la chaleur et l'humidité à leur comble.

Le terrain commençait lentement à décrire une inclinaison montante, signe qu'ils approchaient de la montagne. Déborah, doublement armée de sa lance et de son couteau de

chasse, ne se laissait nullement impressionner par les végétaux en travers de son chemin — chaque fois, un coup vif tranchait lianes et feuilles. Quelques oiseaux pépiant parmi les branchages les suivaient depuis ce qui leur semblait un bon moment. Des rapaces attendant que leurs proies tombent dans un piège ? Ce pépiement semblait trop gai pour être tel…

La flore changeait au fil de leur progression. La jungle dense se transformait progressivement en forêt boréale, de plus en plus de conifères garnissant la végétation. Par moments, des herbes gigantesques se dressaient devant eux comme d'immenses voilures. Puis ils virent un fruit quelconque géant, pourri et dégageant une odeur écœurante. Rien n'aurait su être pire, toutefois, que l'énorme ver blanc qui s'en nourrissait. En quel insecte celui-là allait-il se métamorphoser dans le futur ? Alex préféra ne pas y songer. Peut-être auraient-ils dû le tuer tandis qu'ils en avaient l'occasion, mais leur dégoût était tel qu'ils ne purent s'en approcher plus encore.

— Quelle horreur ! se plaignit Déborah en se bouchant le nez.

La déclivité s'accentua, si bien que leur avancée se fit considérablement plus difficile. Leurs pas étaient plus lents, leurs cuisses endolories. Une dizaine de mètres plus loin, ils croisèrent un rocher sur lequel Albert insista pour prendre une pause.

Haletant, les vêtements imbibés de sueur, l'ingénieur laissa la faible brise lui caresser le visage en fermant les yeux. Alex, qui par orgueil n'avait osé en faire la demande, se réjouissait en silence de cette pause bien méritée. Il retira

son havresac et en sortit la gourde, de laquelle il prit quelques gorgées avant de la tendre au suivant.

— Merci, dit Albert en l'empoignant.

— La vue n'est pas laide, d'ici, commenta Déborah avant de se désaltérer à son tour.

Elle avait bien raison : de leur rocher, ils avaient une vue impressionnante de la mer s'étendant à perte de vue. Ses vagues, lointaines, donnaient l'aspect de ridules infinies recouvrant un ciel inversé. L'arbre géant leur apparaissait dans toute sa splendeur ; à travers son feuillage massif, Alex tenta de repérer la fondation de leur abri, sans y parvenir. Y avait-il des traces d'une autre délégation ? Hormis ce recoin incendié de la jungle, non loin du marécage, où toute végétation était carbonisée, il se serait cru seul au monde. À vrai dire, même leur propre campement était invisible à travers cette vastitude verdoyante. Si cette observation le rassurait, puisqu'il savait son campement à l'abri de l'œil inquisiteur de l'ennemi, elle l'inquiétait également un peu — allaient-ils réussir à le retrouver, lorsque viendrait le temps de rebrousser chemin ? Si l'épreuve semblait difficile en plein jour, Alex n'imaginait pas l'accomplir durant la nuit. Par chance, le feuillu gigantesque leur servirait de balise tant qu'ils seraient à même de l'observer depuis le sol.

— Prêts ? leur demanda Déborah d'un ton plus près de l'ordre que du questionnement.

Alex rattacha son sac à son dos, puis se poussa du rocher. La chasseuse, encore au-devant, reprit la marche. En raison de la forte inclinaison, le terrain présentait de multiples impasses sous forme de parois rocheuses. Escalader était possible, mais peu envisageable vu l'énergie et l'effort que

cela demanderait ; il était préférable de contourner ces petites falaises et ces escarpements plutôt que de les affronter. Ce fut en raison de ces obstacles qu'ils dévièrent considérablement de leur route sans en prendre conscience ; tous trois progressaient plus latéralement que verticalement, longeant le contour de la montagne. Lorsqu'ils choisirent de s'arrêter sur un autre rocher afin de faire des observations, les explorateurs remarquèrent aussitôt l'absence du grand arbre dans le panorama. S'étaient-ils donc éloignés à ce point ? Décidément, il était plus aisé de contourner la montagne que de la gravir.

— Retournons du côté d'où nous venons, tout en poursuivant notre ascension, proposa Albert, dont la voix était altérée par sa gorge sèche.

— Attendez… intervint Alex en levant inutilement sa main. L'entendez-vous ?

Il fallut un certain temps aux deux autres pour percevoir ce qu'il désignait : un écoulement distant, un bruissement subtil…

— Ce doit être une rivière, et alors ? le relança Déborah.

— Vous me direz si j'ai tort, mais je crois que nous devrions tenter cet angle.

Lui-même n'était pas certain de vouloir s'éloigner davantage du campement, mais poursuivit tout de même sur sa lancée :

— Tout ruisseau emprunte le chemin le plus facile pour suivre son cours. La lave, lors de la dernière éruption, a peut-être emprunté, voire creusé ce même sillon.

Le scientifique prit une pose pensive.

— Je veux bien essayer. Après tout, il n'est pas improbable que l'amont de cette source ne soit pas celui que l'on croit.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, nous ne pouvons pas affirmer en toute certitude que cette rivière provienne du sommet enneigé ; elle pourrait aussi bien avoir pour origine le cœur de la montagne, comme c'est souvent le cas près des volcans, d'où les sources d'eau chaude naturelles.

Déborah soupira, ennuyée par ces discours qu'elle jugeait inutiles.

— De quel côté allons-nous ? s'exaspéra-t-elle, demandant véritablement pour la première fois l'avis des deux autres.

— Suivez-moi.

Albert prit les devants, au grand soulagement d'Alex. Non seulement le Français progressait à une vitesse plus acceptable, mais il s'assurait régulièrement de regarder derrière lui afin de vérifier l'état des deux autres. L'écoulement bruyant accaparait de plus en plus leur audition : leur direction était la bonne. Ce ne fut toutefois pas le bruit qui leur indiqua ultimement qu'ils étaient près de la rivière…

— Cette odeur… s'alarma Albert en s'immobilisant.

Ce freinage fut si sec qu'Alex perdit pied dans un tas de feuilles mortes, au grand esclaffement de la chasseuse, qui lui tendit néanmoins le manche de sa lance pour l'aider à se relever.

— La sentez-vous ? poursuivit le scientifique.

Alex prit quelque temps pour humer l'air montagneux. Son front se plissa presque aussitôt. *Cette odeur…* se répéta-t-il. Un relent désagréable d'œuf pourri, de décomposition… Quelle était l'origine d'une telle puanteur dans la forêt ? Il soupçonna d'abord la présence d'un marécage, mais cette odeur fétide était différente de celle de la vase, de la boue et de l'eau stagnante.

— C'est l'odeur du soufre ! se réjouit Albert. Il doit y avoir une source d'eau chaude à proximité !

Alex avait du mal à comprendre le lien logique unissant cette odeur à une rivière d'eau chaude, mais il ne tarda pas à le savoir ; l'intensité de la puanteur s'accentuait au même rythme que le chuintement de la cascade. Alors, émergeant enfin des conifères, ils aboutirent à cet écoulement d'eau vive. Le relent était si écœurant qu'Alex dut recouvrir son nez, saisi d'une nausée soudaine. Comment Albert pouvait le supporter aussi aisément, il l'ignorait. Déborah, à l'inverse, semblait n'avoir qu'une seule envie : s'éloigner le plus vite possible de cette source. Le choc olfactif passé, Alex consentit néanmoins à observer plus attentivement la rivière. Son eau était d'une couleur vive, camouflée sous un nuage fugace de vapeur qui s'élevait sur toute sa longueur ainsi qu'une fumée grise. Inutile de se demander quel phénomène était à l'origine de cette condensation étrange ; la température, ici, était deux fois plus élevée que sous l'ombre des feuillages, et le soleil, lui plombant droit sur les cheveux, n'en était pas la seule cause.

— Faites attention où vous mettez les pieds, les avertit Albert en se mettant à longer la cascade en amont. Cette eau est littéralement bouillante.

— Pourquoi ? s'intéressa Alex, tandis que maugréait Déborah derrière lui.

— Comme dans la plupart des îles volcaniques, des sources d'eau souterraines s'écoulent depuis le centre d'une montagne, s'imprégnant de sa chaleur. Ce n'est pas parce qu'un volcan semble endormi en surface qu'il en est autant de son cœur.

Alex lui saisit l'épaule afin qu'il se retournât.

— Rassure-moi, Albert, nous n'allons quand même pas devoir monter jusqu'en haut ?

Il désigna le faîte enneigé de la montagne, si élevé qu'il se mêlait confusément avec les nuages recouvrant partiellement l'azur. Maintenant qu'il en était au pied et que nul feuillage n'obstruait sa vue, Alex en constatait l'imposante hauteur et, surtout, l'infranchissable déclivité. En aucun cas il ne se sentait capable de gravir pareille montagne.

— Ne t'inquiète pas, le rassura l'ingénieur. Cette source a tout ce qu'il nous faut ; ce que nous cherchons n'est plus bien loin.

Tous trois montèrent, ralentis par leurs respirations difficiles, le long de la rivière. Alex remarqua, au fil de son ascension, ce qui l'avait tant frappé dès le départ. Cette couleur, presque phosphorescente, était le résultat d'une absence entière de vie dans ces flots : nulle algue, nulle verdure présente sur les rochers éclaboussés ; que du roc délavé dans son fond échauffé. La chaleur combinée du soleil, de l'humidité, des flots bouillonnants et de l'effort ne tarda pas à les atteindre considérablement ; la sueur perlait à grosses gouttes, les cheveux devinrent ruisselants, les vêtements lourds. Alex sentit sa gorge s'assécher, sa tête s'étourdir… était-ce nécessaire d'être si près de la rivière ? On en sentait l'odeur pestilentielle une centaine de mètres à la ronde… Quant à leur gourde, il en restait déjà moins de la moitié, et qui savait combien de temps il leur faudrait avant d'être de retour au campement ? Après tout, ils s'étaient considérablement éloignés de leur point de départ, de l'autre côté de cette montagne infranchissable… Il était préférable de ne point y penser.

— Albert… Albert, est-ce qu'il faut… ? commença Alex, haletant, avant d'être interrompu d'un signe distrait de la main de son devancier.

— Regardez-moi ça ! s'exclama-t-il, l'excitation ayant amplifié sa voix.

— Dites-moi que c'est bientôt fini, je n'en peux plus ! pesta la chasseuse, qui tirait de l'arrière.

Le scientifique se pencha près d'une cloison de pierre où l'eau de la rivière, légèrement écartée de son lit, tourbillonnait en grouillant en mousses jaunâtres. Coincée dans ce cercle de roc, l'eau, cherchant son chemin, semblait s'y agiter depuis longtemps déjà ; des formations de matière malodorante s'étaient condensées sur le contour de la pierre, léchées par intermittence par les vaguelettes et les éclaboussures. L'œil averti y voyait du calcaire taché de micro-organismes à éviter ; l'avide y espérait un gisement de topaze ; l'expert savait cette substance solidifiée un minéral hautement inflammable.

— C'est exactement ce que nous cherchons, confirma Albert en indiquant le soufre de la pointe de sa lance. D'accord, il n'est peut-être pas aussi pur que je l'avais en tête, mais c'est tout de même une chance d'en trouver aussi rapidement. Le sac, s'il vous plaît.

Alex se défit du sien, le déposa aux pieds d'Albert et en profita pour en extraire la gourde, de laquelle il se désaltéra.

— Hé, par ici ! insista Déborah alors qu'il n'en avait avalé que quelques gouttes.

Contrairement à elle, peut-être, Alex était empathique et avait déjà prévu en laisser pour les autres. Il s'abstint d'émettre cette pensée en commentaires et lui tendit le

récipient après s'être permis une longue et satisfaisante gorgée. Entre-temps, Albert était affairé à extraire le soufre du roc à coups de lance, recueillant chaque éclat avec précaution dans le havresac. Sachant la distance à parcourir afin de se ravitailler, il ne se gêna pas pour en prendre une quantité excessive — du moins, aux yeux d'Alex, qui le vit refermer avec difficulté la fermeture à glissière par la suite.

— OK, partons d'ici, j'en ai assez de cette odeur d'œufs pourris, moi aussi ! lança-t-il en se redressant.

Les trois explorateurs s'engouffrèrent de nouveau dans la végétation montagneuse et s'immobilisèrent une centaine de mètres plus loin dans une petite clairière aux fleurs multicolores. De cette position, ils bénéficiaient d'une vue plus nette sur la jungle s'étendant au bas de la montagne jusqu'à la mer.

— Aucune trace du grand arbre, réfléchit Albert à haute voix. J'imagine que nous n'avons qu'à longer la montagne jusqu'à ce que nous soyons à même de l'apercevoir.

Ce que remarquait Alex, quant à lui, était l'alarmante hauteur du soleil et le subtil rougeoiement du ciel qui se préparait lentement à accueillir la nuit. Cette journée avait défilé si vite ! Cette constatation fit renaître les gargouillements en son ventre et la soif en son gosier encore sec, que les gorgées d'eau n'avaient su satisfaire. Les autres commençaient-ils à s'inquiéter ? Le cas échéant, avaient-ils raison de l'être ? Il se souvint de sa promesse faite à Nelly ; il lui fallait absolument revenir avant la tombée de la nuit !

— Ne perdons pas de temps, les pressa-t-il en prenant les devants à son tour.

***

L'étalement des ténèbres de la nuit se faisait plus présent encore sous les feuillages. Plus la noirceur gagnait du terrain, plus le cœur d'Alex se serrait. Combien de temps avaient-ils donc marché pour atteindre la rivière ? Ne devraient-ils pas être rendus, maintenant, près de leur campement ? Tout au moins, ne devraient-ils pas apercevoir le grand arbre ? Son inquiétude le fit considérer un éventail d'explications. Il n'était pas impossible que les Russes, n'ayant pas attendu pour contre-attaquer, aient coupé ou incendié l'arbre dans lequel s'étaient réfugiés les autres. Autrement, Malragon avait-elle véritablement fini de se modifier sous le règne impitoyable du temps ? Qu'adviendrait-il d'eux si la forêt expansée s'altérait, changeait de proportions, se reconstruisait ainsi qu'un labyrinthe aux méandres amovibles ? Cette hypothèse ne tenait pas la route à bien des égards, mais Alex ne put s'empêcher tout de même de la considérer dans les potentielles menaces.

Son regard étant fixé sur l'horizon au-delà des cimes des arbres, Alex mit un temps anormalement long pour discerner, entre les troncs nombreux, le mouvement suspect qui attira alors son attention. Il regretta aussitôt son pied atterrissant bruyamment dans un lit de feuilles mortes lorsqu'il s'immobilisa. Il était inutile de demander à ses deux accompagnateurs d'en faire autant ; tous avaient noté cette ombre qui s'était défilée dans le fourré. La question qui demeurait était la suivante : l'individu qui s'y cachait les avait-il remarqués aussi ? De ne guère en avoir le cœur net les pétrifia. Les trois explorateurs demeurèrent interdits jusqu'à ce que, lentement, Déborah élevât son javelot, parée à le projeter vers la première menace. Albert lui indiqua silencieusement d'attendre — comment être sûr qu'il s'agissait bien d'un ennemi ?

À vrai dire, ils n'avaient pas même la certitude qu'il s'agît d'un être humain ; cette ombre avait bien pu être celle d'un animal quelconque ! Cette hypothèse s'infirma lorsqu'un émetteur radio projeta tout à coup une voix criarde en croassant. Deux mots étrangers furent lancés, puis le walkie-talkie fut éteint. Cela ne faisait aucun doute, à présent : il s'agissait bien d'un Russe ! Était-il seul ? La prudence était de mise.

Déborah fut la première à hasarder un pas dans la direction du bruit. Alex et Albert, qui auraient volontiers patienté encore, n'eurent d'autre choix que de la suivre. Adossée à un arbre qui la camouflait entièrement à la vue de quiconque se trouvait au-delà, elle risqua un coup d'œil vers les broussailles. D'un mouvement vif, elle reprit sa position initiale, hochant la tête afin de signaler aux deux autres que l'ennemi s'y trouvait toujours. La chasseuse éleva son index, qu'elle agita sous leurs yeux attentifs — le Russe était seul. À son index se joignirent ensuite son pouce et son majeur — l'indication s'était subitement transformée en compte à rebours ! Trois secondes… Deux…

Alex, accroupi sous un arbuste, n'était guère prêt à passer à l'attaque ! Lorsque le dernier doigt de Déborah se rabattit sur sa paume, offrant un poing serré avec détermination, il dut cette fois encore suivre l'impétueuse meneuse, et les trois explorateurs émergèrent de leur cachette à l'unisson, dévalant aveuglément la pente jonchée d'obstacles. Alex ne tarda pas, malgré la brunante, à distinguer le Russe, armé jusqu'aux dents et tout vêtu d'habits de camouflage, dans la végétation trop claire. Celui-ci eut à peine le temps de se retourner vers les bruits de pas qui convergèrent vers lui avant que Déborah passât à l'attaque. Son javelot tenu dans

une main, elle braqua le bras afin de fournir le plus de vélocité possible à son projectile, effectua une puissante rotation du tronc, puis de l'épaule, avant de détendre son coude d'un coup sec. La lance métallique siffla dans l'air, qu'elle déchira, avant d'atteindre violemment le bras du Russe, qui avait tout juste relevé le canon de son arme d'assaut. La précision fatale de Déborah était des plus impressionnantes ; en dépit de la vingtaine de mètres les séparant de sa cible, en dépit de sa vitesse et de sa course, elle avait su le désarmer en moins de temps qu'il ne le faut pour enfoncer une détente.

Or, le Russe était loin d'être achevé. Alex sentit la pression comprimer son cœur affolé, tandis que le blessé tentait, malgré son bras transpercé, de reprendre la maîtrise de son arme. Imitant le geste de la chasseuse, il projeta sa lance de toutes ses forces dans sa direction, en synchronisme avec Albert. Les deux javelots, lancés à l'unisson, reflétèrent la clarté du crépuscule en filant vers leur cible. Cependant, leur inexpérience manifeste leur conféra un angle qui ne tarda pas à les faire dévier de leur trajectoire. L'arme d'Alex se planta dans le sol aux pieds du Russe, qui sursauta vivement, tandis que celle d'Albert, tournoyant maladroitement, le heurta de son manche plutôt que de sa pointe.

Cette troisième attaque, bien que ratée, leur offrit tout juste le temps de plonger derrière un tronc ou un rocher afin de se mettre à l'abri des tirs qui déchirèrent alors le silence. Les balles se déchargèrent simultanément avec la puissance et le fracas du tonnerre ; les projectiles foudroyèrent les écorces, qui crépitèrent en volant en éclats, ricochèrent sur la pierre, qu'ils entaillèrent. Alex, complètement affolé, bouchait ses oreilles tout en enfouissant sa tête entre ses genoux. Le rocher derrière lequel il s'était abrité était si petit ! Ses

épaules en dépassaient-elles ? La panique eut raison de lui : il s'accroupit à plat ventre dans le sol boueux de cette forêt en pente, tandis que l'arme d'assaut continuait de les mitrailler. Ici et là, à quelques mètres à peine de lui, la terre et les feuilles mortes, comme saisies par des mains fantomatiques, s'élevaient dans un éclat de poussière en encaissant les cartouches mortelles. Au bout d'une affolante poignée de secondes, un subtil déclic leur parvint aux oreilles, suivi d'un silence habité de l'écho de la pétarade bondissant encore sur la montagne.

— Maintenant ! hurla Déborah avant qu'Alex pût comprendre ce qui lui arrivait.

La chasseuse émergea de sa cachette d'un bond, empoignant habilement son couteau à sa ceinture. Alex n'eut le temps que de se redresser avant d'apercevoir le Russe, jusqu'alors occupé à recharger son arme, empoigner de sa main libre un pistolet caché dans sa poche. Déborah était encore bien trop loin pour l'atteindre avec une arme blanche !

— NON ! s'écria Alex.

La chasseuse, comprenant son erreur, fit volte-face, bondissant derrière une souche pourrie à l'instant même où le premier coup de feu de cette arme de rechange fracassait le silence. Alex, bien que cela fût entièrement idiot, ne put détourner les yeux de la scène ; sa tête, bien visible, eût pu à tout instant être la fatale cible du Russe, cependant ce dernier semblait déterminé à en finir avec Déborah. Albert et Alex le virent, impuissants, s'approcher de la cachette de la chasseuse, pistolet braqué dans sa direction. Elle était prisonnière ! Lentement, l'homme armé alignait un pas conquérant après l'autre. Fuir était impensable, le surprendre d'une attaque plus encore. Alex put lire la terreur dans le regard

du scientifique. Alors frappé d'une illumination, il retira son havresac de ses mains tremblantes, tira le curseur de la fermeture d'une poche secondaire, puis saisit la grenade.

Dans un instant, le Russe serait trop près de Déborah pour prendre ce risque — c'était maintenant ou jamais ! Albert lui lança un regard perplexe. Les entrailles dévorées par la frayeur, Alex saisit entre ses doigts la goupille, qu'il retira. Le subtil cliquètement qui en résultat fit retourner la tête de l'homme armé, qui vit, impuissant, l'engin explosif atterrir à ses pieds. Son instinct prit une seconde de trop avant de le pousser à soit bondir hors de sa portée, soit le repousser d'un vif coup de pied. L'explosion se déclencha dans toute sa violence ; le sol entier trembla tandis qu'un jaillissement de flammes et de fumée enveloppa le corps de l'ennemi, projeté plusieurs mètres plus loin. Des branches, des amas de terre et des cailloux ricochèrent dans tous les sens, retombant bruyamment sur le sol incendié.

Le scientifique émergea de sa planque pour secouer Alex, qui demeurait pétrifié.

— Alex ! lui hurla-t-il, bien qu'à quelques centimètres de son oreille. Alex, regarde-moi !

Un bref éclair de conscience lui fit tourner la tête vers le scientifique, dont il n'entendait pas les paroles à travers les acouphènes secouant ses tympans.

— Il faut s'en aller ! Vite !

Alex secoua la tête — depuis combien de temps était-il ainsi immobile ? Déborah se tenait également à ses côtés, le havresac sur ses propres épaules. Derrière les volutes de poussière, le corps du Russe gisait immobile, des traces de sang paraissant par les déchirures de ses vêtements brûlés. D'un geste nerveux, Alex tourna la tête du côté

opposé ; des ombres, par dizaines, semblaient courir dans leur direction. La réalité le frappa alors de plein fouet : le vacarme des coups de feu avait assurément attiré les renforts ennemis ! La gorge nouée par l'urgence, il prit ses jambes à son cou, courant à travers la forêt assombrie à perdre haleine.

7

À l'aube de la révélation du nouveau plan d'action de Brainer, WikiLeaks révèle des informations compromettantes concernant la méthodologie des missions en cours, offrant une arme de plus à ses opposants. La manifestation, qui depuis plus de cinq heures se poursuit, vient de s'envenimer plus encore. Les policiers ont dû se replier devant leur incapacité à contenir la foule. Nulle fin paisible ne semble envisageable pour ce mouvement d'ampleur qui ne cesse de s'accroître.

Journaliste en direct,
couverture de la manifestation contre Brainer.

Le soleil s'était complètement effacé de l'horizon, qui en portait encore le sillage violet au-dessus de la mer. Si les autres étaient à même de poursuivre leur besogne au campement, Nelly, elle, était incapable de penser à autre chose que l'absence d'Alex. Ne lui avait-il pas promis qu'il serait de retour avant la tombée de la nuit ? Ses tentatives de se rassurer s'inclinaient de plus en plus devant la certitude qu'il lui était arrivé quelque malheur. S'était-il égaré dans les méandres

verdoyants de la jungle ? Déborah, Albert et lui avaient-ils été repérés par les ennemis ? Dévorés par des bêtes nocturnes tapies dans les broussailles ? Coincés dans un piège ? Énumérer les possibilités ne contribuait au demeurant qu'à renforcer son angoisse.

Elle expira un souffle tremblant, son estomac noué par ses tourments. Le chant des insectes, les feuillages s'effleurant par les brises fraîches de la nuit, la mer dont les vagues se brisaient au loin, les paroles indistinctes de ses alliés qui murmuraient… tous ces bruits couvraient celui qu'elle cherchait tant à entendre, celui des pas des trois délégués qui reviendraient enfin… Des frissons couvrirent ses bras frigorifiés — loin de la chaleur des fleurs lumineuses et des flammes, la température était inconfortable. Elle essaya de se réchauffer de ses mains, sans trop y parvenir. Le froid ne la ferait toutefois pas quitter son poste — s'il y avait une chance, aussi faible fût-elle, qu'elle entendît un cri, un appel à l'aide, il fallait tout mettre en place pour intervenir le plus vite possible.

Quelquefois, des lucioles surdimensionnées, scintillant dans l'obscurité comme des ampoules flottantes, projetaient des éclats de lumière sur les feuillages. Ce spectacle de la nature était extraordinaire, cependant elle ne pouvait s'en émerveiller à travers son agitation. Il lui était insupportable de devoir ainsi patienter — ne pouvait-elle donc rien faire ? L'éventualité qu'ils se soient perdus en route était la plus plausible ; ils auraient marché sans calculer suffisamment de temps pour le retour et, dès lors dépourvus de lumière, erreraient sans trop connaître leur orientation. En ce cas, comment pourrait-elle leur venir en aide ? Utiliser des torches comme balises révélerait autant leur position aux

disparus qu'à l'ennemi. D'ordinaire, Nelly faisait preuve d'un impressionnant sang-froid. Pourquoi, maintenant, n'était-elle même pas en mesure de réfléchir normalement ? Elle préférait cent fois les découvrir blessés plutôt que d'assister, impuissante, au prolongement de leur absence. Hélas, rien ne remplit mieux un vide que l'angoisse !

Sa tête se releva soudain comme sous une décharge électrique — ces bruits, qu'avaient-ils été ? Il lui avait semblé avoir perçu un craquement lourd, incomparable à tous ces autres qu'elle avait entendus précédemment. On eût dit… un tronc entier fracassé ! Se pourrait-il qu'une bête dangereuse se frayât un chemin jusqu'à eux ? Nelly se releva, saisie de frayeur. Elle hésitait à s'éloigner lorsque le fracas retentit de plus belle. Le son se précisa, gagnant en netteté. Il ne s'agissait pas d'un arbre pulvérisé… ce bruit était tout autre, un bruit que rien de naturel ne saurait produire, s'apparentant davantage à une détonation. Une explosion ? Nelly grimpa sur un amoncellement de roc afin de voir au-dessus des broussailles, profitant des éclats intermittents des lucioles pour se repérer. Elle ne voyait rien, d'aussi loin que lui provenaient ces fugaces éclairs lumineux. Cette détonation provenait de loin, bien plus loin encore.

— Psst, Nelly !

La guérisseuse manqua un battement, plaquant nerveusement sa main contre sa poitrine, où tambourinait un cœur affolé. C'était Annie, perchée dans la cime du grand arbre, qui tentait d'obtenir son attention.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle aussi bas que le permettait la distance considérable séparant le sol des hauteurs.

— Au loin, des explosions, de la fumée, de vifs éclats de lumière ! lui apprit la tisserande au poste d'observation.

Nelly s'alarma plus encore — les trois alliés espérés avaient-ils un lien avec ces attaques ? Bien que ce geste fût inutile, elle saisit à ses pieds la petite lance de métal qu'elle avait traînée durant l'après-midi. Quelques autres accoururent, alertés par les bruits et les paroles échangées entre les deux femmes.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Trevor, qui tenait entre ses mains le fusil d'assaut aux quelques munitions restantes.

Un aveuglant jaillissement de clarté, à la fois lointain et puissant, se chargea de lui répondre. Rodrick et Éva accoururent à leur tour.

— Qu'est-ce que… ?

Il leur semblait que le sol sous leurs pieds tremblait encore.

— Quelqu'un vient ! s'agita Rodrick, pointant du doigt l'horizon enténébré où l'abdomen d'une luciole venait tout juste de s'éteindre.

Trevor appuya l'arme à son épaule en braquant l'imposant canon dans la direction indiquée. Et alors, émergeant de l'ombre, trois silhouettes jaillirent. L'index tendu du borgne hésita entre appuyer sur la détente et patienter encore — Nelly abaissa soudain l'arme de sa main.

Il s'agissait d'Alex, de Déborah et d'Albert ! Les trois, à la vue de leurs alliés, s'effondrèrent dans les feuilles mortes. On se pressa pour les soulever. Nelly fixa Alex droit dans les yeux ; son épuisement était tel qu'il semblait incapable de respirer.

— Allez leur chercher de l'eau ! ordonna-t-elle.

Rodrick se mit aussitôt au pas.

— Alex, reprit la guérisseuse en le faisant asseoir sur le monticule de roc, que vous est-il arrivé ? Et ces explosions…

Il voulut répondre, mais ne réussit qu'à déglutir en grimaçant — il fallut attendre la gourde pleine et quelques gorgées avant qu'il ne pût prononcer un mot.

— Les Russes…

Évidemment… pensa Nelly en serrant les dents.

— Vous suivent-ils encore ? intervint Trevor, coupant court à leur conversation.

Alex leva la tête vers lui, mais ses yeux cherchaient ailleurs — ils se verrouillèrent enfin sur le visage d'Éva, la pisteuse française. Impatient, l'expert en survie voulut chercher sa réponse auprès de Déborah et d'Albert.

— Ils nous suivaient, haleta finalement Alex, mais se sont arrêtés à un kilomètre d'ici. Grâce à toi.

Éva haussa les sourcils sans comprendre, de même que tous les autres.

— Ton piège… précisa Déborah, qui reprenait son souffle à genoux. L'un d'entre eux est tombé dans ton piège. Ils ont cru que nous en avions disséminé un peu partout, que nous connaissions leur emplacement…

— En vérité, la relaya Alex, nous avons seulement été chanceux de ne pas y tomber nous-mêmes… Ce tapis d'aiguilles recouvert de feuilles les a convaincus de rebrousser chemin, en plus de blesser gravement l'un des leurs.

Quelques murmures s'échangèrent parmi les membres des délégations.

— Ils ne sont plus à vos trousses, donc ? voulut s'assurer Trevor.

— Nous sommes saufs, pour l'instant. Demain, ce sera autre chose.

Éva avait encore les sourcils levés, ne sachant comment réagir à cette annonce — il était vrai qu'elle n'avait nullement pensé informer les trois explorateurs des pièges qu'elle avait construits et installés au courant de la journée ! La chance avait été de leur côté… William, qui venait d'arriver sur les lieux, voulut offrir son fruit à la sève apaisante à ceux qu'il croyait blessés.

— Et ces explosions ? demanda Thomas, qui avait encore en mains le tisonnier improvisé avec lequel il avait manipulé le métal au creux des braises.

— Des lance-grenades, laissa tomber Albert avec la froideur d'un couperet.

Quelques yeux s'arrondirent : fusils d'assaut, lance-grenades, émetteurs radio… comment espéraient-ils gagner cette lutte ? Alex, Déborah et Albert se remettaient lentement de leur course folle à travers la jungle enténébrée. S'ils avaient insisté auprès de Nelly pour lui assurer qu'ils n'étaient guère blessés, la guérisseuse n'en avait fait qu'à sa tête : elle les observa minutieusement, découvrant la moindre coupure, contusion ou ecchymose.

— Prenez-le, je vous le jure ! réitéra William en leur tendant le fruit. C'est un centaure qui me l'a donné ; son jus est comme du sang qui guérit les blessures !

Les uns s'étonnèrent de cette déclaration, les autres portèrent une attention renouvelée au précieux fruit. En dépit de son scepticisme, Alex se laissa convaincre lorsque William lui montra l'état de sa propre entaille à son avant-bras, qui semblait presque entièrement cicatrisée. La moitié du fruit fut utilisée pour apaiser les blessures du trio éclopé — Déborah s'était entêtée à ne pas recevoir de soin, ce à quoi s'était vigoureusement opposée Nelly. Cette brève

interruption de la discussion se solda par un retour de pensées amères : comment espérer vaincre l'ennemi, s'il était ainsi armé ?

— Avez-vous réussi à trouver le nécessaire pour la poudre noire ? les questionna alors Thomas.

Alex tapota le sac à son dos, provoquant un sourire lumineux sur le visage du Français.

— Génial ! se réjouit-il. Dans ce cas, tout n'est pas perdu ! Venez !

Tandis qu'ils regagnaient le cœur du campement, où fumait un discret rond de braises, Alex se surprit à frissonner ; sa course, longue et affolante, avait recouvert sa peau de sueur, que l'air frais de la nuit se plaisait à refroidir. Ce fut avec un certain soulagement qu'il s'assit près des bûches incandescentes, vers lesquelles il tendit ses mains avides de chaleur. Ce fut cette première fascination qui retarda sa seconde : à ses pieds, une foule d'objets métalliques présentant un certain ouvrage reposaient. Sans plus attendre, Trevor s'empara d'une tige épaisse de bambou argenté, qu'il présenta au groupe réuni, maintenant qu'Annie était redescendue de son arbre.

— Voici notre premier canon, leur annonça-t-il avec une fierté manifeste. Nelly, Thomas et moi avons pensé ce modèle en fonction du terrain et des projectiles que nous comptions utiliser.

Alex se redressa afin de mieux observer ledit canon. Il s'agissait d'un cylindre creux d'une vingtaine de centimètres de diamètre. À ce tube avait été greffée une branche perpendiculaire, qu'il ne tarda pas à pointer du doigt.

— À quoi sert-elle ?

— Thomas, je te laisse présenter le fruit de ton idée.

La poitrine gonflée de fierté, le Français se montra ravi de révéler son génie :

— Étant donné que nous n'avons aucune base pour les canons, j'ai pensé ajouter ce support, que nous n'avons qu'à planter dans le sol, comme ceci.

Il s'exécuta, enfonçant non sans effort le support métallique profondément dans la terre. Le canon, perpendiculairement fixé à celui-ci, était orienté à l'horizontale.

— Avec deux branches, nous avons créé des anses grâce auxquelles nous pouvons faire tourner le canon, enchaîna Trevor tandis que Thomas, à la manière d'un agent de bord, effectuait la démonstration au fur et à mesure des explications. À tout moment, le cylindre peut être retiré et planté ailleurs — seul inconvénient : son poids plutôt lourd.

— Vous avez parlé de projectiles, le relança Alex, mettant fin aux premières félicitations. Que comptez-vous utiliser ?

Nelly, qui durant son absence avait aidé à la construction des armes, fut celle qui se chargea de lui répondre. Elle empoigna au sol une sphère imparfaite de métal, qu'elle fit brièvement tourner entre ses doigts.

— Voici l'un des boulets, dit-elle en le lui lançant.

Alex faillit le laisser échapper tant sa lourdeur était surprenante.

— Des cocottes provenant de sapins métalliques, dit-elle, prévoyant sa question. Nous n'avons qu'à les faire ramollir et les remodeler légèrement pour obtenir ce résultat. Ce n'est pas encore parfait, mais…

— C'est génial ! la coupa-t-il avec émerveillement. Vous avez vraiment fait tout ça en un jour ?

— Ce n'est pas tout ! ajouta Trevor en ne pouvant retenir un sourire d'allonger ses lèvres. Des canons de la sorte, nous en avons quatre !

Les sourcils d'Alex se haussèrent plus encore à la vue de l'artillerie lourde entassée près d'un arbre. Un empilement de boulets s'élevait également de ce côté.

— Vous avez même pensé à la culasse ! remarqua Albert avec ébahissement. Dites donc, vous êtes des maîtres dans l'art de guerre !

— En effet, confirma Trevor. La poudre noire pourra être déposée juste là — une petite flamme, et bang !

— Parlez moins fort ! les rappela calmement à l'ordre Annie. Les derniers signes des Russes ne provenaient pas de l'autre extrémité de la forêt ; ils n'étaient pas encore bien loin il y a pas plus de dix minutes.

Quelques hochements de tête accompagnèrent le ralentissement des ardeurs. Il fut convenu que le lendemain, dès les premières lueurs du jour, on se remettrait à la tâche en vue de terminer les préparatifs. À ce sujet, Éva proposa de leur faire faire une visite guidée des pièges qu'elle avait installés, ne serait-ce que pour éviter une catastrophe comme celle à laquelle avaient échappé belle les trois explorateurs. Confection de la poudre à canon, forgeage de canons, boulets et armes blanches, érection de murs de défense n'étaient que quelques-unes des tâches qui s'ajoutèrent à celle-là dans la planification de la journée.

Sur la promesse d'éveiller les autres dès que le soleil pointerait le bout de son nez, on se sépara près du bassin naturel, les uns regagnant la grotte, les autres l'arbre immense. Alex se proposa pour recouvrir l'entrée du

renfoncement des branches, puis gagna le tronc massif, sur lequel Thomas grimpait déjà. Il était impressionnant de constater à quel point on y montait avec aise, à présent ; cette manœuvre avait été des plus effrayantes un jour à peine plus tôt, alors que maintenant, les plus craintifs escaladaient la paroi d'écorce sans prendre la précaution de s'attacher. En quelques minutes, Thomas, Albert, Annie — William, trop mal en point, lui avait cédé sa place —, Nelly et Alex se retrouvèrent appuyés au garde-fou, se dirigeant posément jusqu'à leur abri perché dans les feuillages. Les fleurs, comme la nuit précédente, avaient éclos, projetant une chaleur surnaturelle et une brillance féérique dans la cime, où voletaient des papillons multicolores.

— Attends, mais qu'est-ce que… s'exclama soudain Albert.

— Ce sera plus confortable, n'est-ce pas ? s'amusa Annie.

Incrédule, l'ingénieur souleva une couverture dont il caressa la texture. Alex adressa un regard chargé de félicitations à la tisserande.

— En un seul jour ? s'étonna Thomas à son tour. Ne faut-il pas des semaines pour fabriquer une pièce de tissu pareille ?

Annie haussa les épaules.

— J'ai passé la journée ici ! se défendit-elle non sans fierté. J'ai trouvé tous les outils nécessaires pour teiller puis peigner les fibres que Rodrick et moi avons récoltées. Comme j'étais désignée pour observer les environs et qu'il ne s'est pas passé grand-chose dans la jungle, j'ai eu tout le temps pour m'y consacrer.

La couverture fut tendue à Nelly, qui s'en enveloppa en frémissant de bonheur.

— Un peu de douceur… murmura-t-elle pour elle-même.

Leur matelas consisterait encore en des planches inconfortables, mais ils auraient, du moins, de quoi se garder plus au chaud. En se couchant épaule contre épaule, les cinq explorateurs laissèrent leurs regards se perdre dans les feuillages illuminés de l'arbre immense, s'éblouissant du complexe réseau de rameaux s'entrecroisant comme les neurones d'un système nerveux. Il leur faudrait, certes, veiller à terminer la construction de cet abri, à lui fournir un toit… Alex, à cette pensée, se réjouit de n'avoir pas connu de nuit pluvieuse jusqu'à présent, cependant son maigre sourire se dissipa presque aussitôt — auraient-ils seulement l'occasion de poursuivre sa construction ? Qui savait vraiment ce que leur réservait l'avenir… Combien de fois avaient-ils failli perdre la vie, en quelques jours à peine ?

Il lui apparut alors insensé qu'ils parviennent encore à garder le moral et l'espoir. Des canons et des pièges… Cela serait-il suffisant pour vaincre des fusils d'assaut, des lance-grenades et une armée plus nombreuse que la leur ? Alex se retourna à cette pensée, faisant grogner Albert. Rien n'était plus fragile que le moral — une seule pensée suffisait à le dissoudre ; mieux valait mettre de côté tous les risques, toutes les inquiétudes auxquelles il ne pourrait de toute manière remédier. La naïveté avec laquelle ils comptaient affronter l'adversité était nécessaire, et pourtant Alex la craignait idiote. Dans sa mémoire fragmentée défila le campement italien, duquel ils n'avaient retrouvé que des cendres et du sang. Avaient-ils, eux aussi, tenté de se défendre ? Avaient-ils été conscients de la menace russe qui planait sur Malragon ? Quelle était leur histoire ? De ne pas les avoir connus l'emplit de tristesse.

Un papillon aux ailes émeraude se posa sur une planche leur servant de mur — Alex y fixa ses yeux, s'imprégnant de sa lumière. Pourquoi toutes ces questions affluaient-elles au moment de s'endormir ? Comment les autres faisaient-ils pour s'assoupir aussi aisément ? Chaque position lui était inconfortable — il n'avait certes pas voulu s'en plaindre, mais de nombreuses ecchymoses lui couvraient le corps, résultat de ses nombreuses chutes durant sa fuite. Or rien ne l'endolorissait plus que ses pensées. Quelles étaient les véritables motivations des Russes ? À quels ordres obéissaient-ils ? Cela, il n'y avait pas songé avant cet instant. Leurs rivaux avaient-ils encore souvenir de leur passé ? Connaissaient-ils la raison de leur présence sur Malragon ? Les détails des expérimentations qu'on leur avait fait subir ?

Les dents d'Alex se serrèrent d'impuissance. Ses rêves incompréhensibles se mêlèrent aux écrits du journal égaré qu'il avait eu en sa possession à son éveil dans le désert, aux paroles des Français qui avaient pu le lire dans son entièreté, à toutes ces anomalies qu'il leur fallait combattre quotidiennement. Pourquoi donc étaient-ils en ces lieux, à lutter pour leur survie ? Pourquoi était-il le seul à faire ces rêves ou cauchemars si crédibles ? Alex voulait dormir, éteindre ses pensées comme un feu sur lequel on jetterait un seau empli de larmes. Nelly glissa alors sa main sur sa poitrine, étendant ses doigts contre son cœur, qu'elle apaisa presque aussitôt. Alex inspira profondément.

Ses paupières, se rabattant contre ses yeux, firent s'en écouler deux larmes silencieuses.

***

Je suis dans une chambre sans décor, sans couleur ni ameublement autre que ces lits alignés et superposés. Combien y en a-t-il ? Huit. La blancheur des murs, des draps, du plancher et de mes propres vêtements se mêle sous la lumière blafarde des néons ; cette absence de couleur a quelque chose de plus terrifiant encore que les ténèbres. Le temps de me questionner sur cet endroit ne m'est guère offert : une porte, presque entièrement dissimulée dans la blancheur du mur, s'ouvre presque aussitôt. De jeunes hommes et femmes pénètrent dans la pièce, chacun prenant machinalement place sur un matelas, avant que la porte ne se referme derrière eux. Je les regarde tour à tour — leur visage témoigne à la fois d'une incompréhension et d'une peur qu'ils réussissent mal à cacher.

— Que pensez-vous qu'il nous arrivera ? prononce l'une des femmes.

Son visage est encerclé de cheveux blonds et constellé d'éphélides qui le rendent plus beau encore. Le tremblement de sa voix laisse croire qu'elle redoute la réponse à sa question. Il me semble profondément familier — est-ce donc Nelly ? Un flou inexplicable m'empêche d'en être sûr.

— Ils ne veulent rien nous dire, répond un autre, l'œil fixé sur le plancher luisant. On ne nous laissera pas téléphoner à notre famille, contacter qui que ce soit… Je parie que nous ne reverrons jamais nos cellulaires, notre portefeuille et tout le reste.

— Que nous veulent-ils ? s'inquiète un troisième.

— Jamais je n'aurais pensé que cette histoire était plus qu'une folle rumeur…

Les regards pivotent vers celui qui vient de prononcer ces mots, qui laissent croire en une connaissance que nul autre ne possède. Cet homme, d'une stature moins imposante que tous les autres, retire ses lunettes, qu'il dépose à ses pieds, repoussant de quelques secondes encore les explications qu'il sait devoir aux autres.

— Ils disent que demain, je n'aurai plus besoin de ces lunettes, commence-t-il, n'osant affronter le regard de quiconque. Une greffe de cristallin — traitement rapide, guérison presque instantanée. Mais vous voyez… cette opération ne sera pas la seule qu'on me fera — je le sais. N'avez-vous donc jamais lu sur ce projet, voulu secret, qu'ont révélé quelques organisations indépendantes sur le Web ?

Pour toute réponse, on se dévisage avec inquiétude. Que sait-il donc que j'ignore ?

— Je n'en suis pas étonné, après tout, poursuit-il. Les médias ont tout fait pour étouffer l'affaire ; les responsables de cette fuite ont été enfermés à huis clos, et le monde n'a pas cessé de tourner. Moi-même, j'avoue que je n'ai pas osé en parler à qui que ce soit ; c'est bien un fait que le gouvernement écoute la population, surveille tout ce qu'elle écrit, diffuse et partage. J'ai préféré agir comme si de rien n'était, gérer mon laboratoire, surveiller l'évolution de mes plantes — je me disais, naïvement, que la vie de l'innocent était la plus sécuritaire…

— Mais de quoi s'agit-il ? s'impatiente un autre, aux cheveux nattés en dreadlocks.

Le jeune homme aux lunettes soupire.

*— Le gouvernement révélera sans doute cette mission sous peu. Bien sûr, il omettra volontairement tous les détails compromettants de l'affaire. Moi-même, je n'ai pu en lire que quelques bribes avant que les sites Web soient brusquement fermés. Ce que je sais, toutefois, est que nous ne reverrons jamais nos familles... (*Il laissa quelques secondes avant de poursuivre, son visage s'assombrissant plus encore.*) Que ce soit hors de ces murs, ou juste ici, dans notre tête.*

Dans la pièce, on s'agite dans un climat de panique naissante.

— Quoi d'autre ? osé-je demander. Que veux-tu dire, dans notre tête *?*

— Les informations partagées parlaient d'une opération à la tête, par laquelle des chercheurs avaient réussi à altérer la mémoire de sujets humains tout en préservant les acquis cognitifs désirés. À un certain degré d'assimilation, l'information emmagasinée transcende la barrière de la mémoire — c'est un peu le principe qui fait d'un musicien un virtuose ; les notions musicales ne font plus partie de sa mémoire, mais de lui-même. Et cette expertise, au terme de l'opération qui nous attend, ne sera pas atteinte. J'imagine que vous tous avez également une spécialité propre, un talent particulier qui les intéresse. Votre virtuosité est aujourd'hui un fruit empoisonné.

— Mais pourquoi ! m'offusqué-je. Que leur sert de faire tout cela ? Qu'attend-on de nous enfin ?

Le savant secoua la tête, replaçant ses lunettes sur l'arête de son nez.

— Nous devrons compléter une mission d'une telle importance que même nous, en tant que ses acteurs, devrons en ignorer les détails. Détails qui, ils le savent, mèneraient à notre désistement, si cette entreprise avait été volontaire. On nous y force, on nous y oblige, et par-dessus le marché, on nous enlève tout moyen intellectuel de nous rebeller. N'allez pas croire que nous ressortirons indemnes de cette affaire ; nous devrons nous…

***

Alex fut tiré brusquement du sommeil par la main de Thomas, qui lui secoua les épaules.

— Pourquoi est-il toujours aussi difficile à réveiller, celui-là ? se plaignait-il. Bon, enfin, le voilà qui revient parmi nous !

Le Canadien se redressa sur le plancher de l'abri suspendu, encaissant une violente migraine qui le fit plaquer ses mains contre ses tempes. Encore ces maux de tête… Ceux-ci suivaient chaque rêve étrange qu'il faisait en dormant, de même que chaque réflexion sur son passé, chaque tentative de se souvenir… Son rêve était net en sa mémoire… Ces gens, qui lui avaient semblé inconnus dans ses songes, étaient évidemment ses compagnons de mésaventure — ce jeune homme qui lui avait révélé toutes ces informations n'était nul autre que William. Cette reconnaissance ne l'aida toutefois pas à comprendre ce qui s'y était déroulé — cette pièce blanche ? Cette menace d'une opération ? Sa migraine atteignit un tel seuil qu'il gémit de douleur, le forçant à noyer ses réflexions dans un néant total. Nelly s'accroupit devant lui, entreprenant de lui masser les tempes. Ce n'était guère la première fois qu'Alex éprouvait un pareil mal, aussi sut-elle comment y remédier sans poser de questions. La présence de la guérisseuse à ses côtés contribua grandement à l'apaiser.

— Merci, souffla-t-il en lui caressant les bras.

— Quand tout ceci sera terminé, tu promets de m'en parler, n'est-ce pas ?

Cette phrase emplie de sous-entendus ne fut d'aucun mystère pour Alex, qui comprit que « ceci » désignait ces songes étranges dont il lui avait déjà fait mention par le passé. Cependant, le regard qu'elle lui envoya alors était indéchiffrable — savait-elle quelque chose, elle aussi ? Était-il véritablement le seul à être affligé de ces visions inexplicables ? Il se retint de lui poser la question.

— Allons-y, leur dit Albert. Le feu est déjà allumé ; Trevor et Déborah sont déjà occupés à forger le nécessaire pour la guerre.

— Je reste ici, précisa toutefois Annie. Il faut quelqu'un pour faire le guet. Au moindre danger, je sifflerai, comme convenu !

Les muscles ankylosés d'Alex frémirent à la vue des lianes avec lesquelles il comptait redescendre au sol. Dur réveil, après une nuit si mouvementée ! Il tint la tige molle et puisa dans ses réserves d'énergie pour gagner la terre ferme. L'air était encore frisquet ; du brouillard s'élevant parmi les broussailles témoignait des écarts de température entre l'air et la terre. Cet environnement, ne put-il s'empêcher de penser, évoquait un climat de guerre des plus menaçants.

Retrouver le reste du groupe autour d'un feu contribua à chasser ses appréhensions et ce malaise qui l'avait suivi depuis son réveil. On lui tendit quelques fruits et racines amassés lors des jours précédents en guise de déjeuner — nul temps de s'y arrêter plus longuement. Comme obéissant aux ordres d'un stratège invisible, tous s'affairaient sans pourtant que des consignes claires aient été énoncées. Trevor, Albert et Thomas se chargeaient de forger un nouveau canon à partir de tiges de bambou ; Rodrick et Nelly se proposèrent pour mouler des boulets ; Déborah et Éva s'attelèrent à la confection de matériaux pour des pièges ; William accepta volontiers de se charger de la nourriture ; Alex, quant à lui, cherchait encore sur quelle besogne se pencher. Lorsque la dernière poignée de fruits sauvages fut engloutie, le cliquetis émanant du travail de la pisteuse attira son attention. Les deux femmes arrachaient tant bien que mal des lambeaux d'écorce métallique, avec lesquels elles façonnaient des pieux minces d'une longueur d'une trentaine de centimètres.

— Que faites-vous ? lança-t-il en s'approchant d'elles.

— Un piège à pieux, répondit la Française en retirant des flammes quelques brindilles incandescentes à l'aide du tisonnier de fortune.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un piège parmi les plus simples, mais dont l'efficacité n'est plus à prouver. Il a été utilisé pour la première fois durant la Première Guerre mondiale. On plante de ces tiges effilées dans le sol, avec un angle de 45 degrés, à proximité de la base à défendre. L'angle les rend difficiles à apercevoir pour quiconque doit courir, et je te laisse deviner ce qui se produit à celui qui a le malheur de croiser leur chemin.

Alex haussa les sourcils en s'imaginant une victime courir à toute vitesse, l'œil fixé sur une cible quelconque, et se faire transpercer les tibias par ces pointes sournoises.

— William connaît l'endroit où sont disposés les pièges d'hier, commenta Déborah, mais dès que ceux-ci seront en position, les environs du campement ne seront sûrs pour personne.

Albert, après s'être informé plus en détail quant à la construction des canons, annonça au groupe qu'il s'en écartait afin de procéder à la création de la poudre noire, dont dépendait l'entièreté de leur artillerie.

— Ne t'écarte pas plus loin que les arbres dont l'écorce est marquée d'une croix ! l'avertit Éva tandis qu'il s'éloignait, faisant référence aux pièges installés préalablement.

Alex, à l'annonce de l'ingénieur, sut qu'il le rejoindrait afin d'assister à la création du précieux explosif pulvérulent. Tandis qu'il contournait le bassin d'eau à l'infatigable chute, il jeta un œil partiellement aveuglé à la cime du grand arbre, où il aperçut Annie fixant attentivement l'horizon. La présence d'un guet contribuait à le rassurer grandement ; ils ne pourraient être attaqués par surprise.

— Es-tu certain de vouloir t'approcher autant d'un scientifique en herbe qui est sur le point de s'amuser avec l'un des plus notoires explosifs ? se moqua Albert en s'apercevant qu'Alex le talonnait.

— Je crois que, de toute manière, si ton expérience ne réussit pas, nous sommes tous condamnés, par vrai ?

— C'est une manière plutôt fataliste de voir les choses, en effet. Viens, tu pourras me donner un coup de main dans ce cas.

Albert retira son havresac et déposa tout le matériel qu'il tenait entre ses mains : quelques coupoles de métal, un pilon improvisé, du charbon de bois ainsi que le salpêtre et le soufre récoltés. Pour quiconque n'était pas familiarisé avec ces matériaux, ceux-ci auraient été vulgairement considérés comme sans intérêt.

— Comment faut-il procéder ?

— Avec précaution.

Alex le considéra sans savoir s'il plaisantait. Un sourire à retardement illumina peu de temps après le visage du Français.

— D'abord, il faut réduire le tout en poudre fine. Utilise ce pilon.

Tous deux se mirent à la tâche. Ce qui semblait chose aisée fut plus difficile qu'Alex se l'était imaginé. Le charbon de bois auquel il s'attaquait se fragmentait difficilement. Il lui fallut plus d'une dizaine de minutes avant d'en obtenir une poudre fine. Entre-temps, Albert avait réussi à émietter le soufre aussi bien que le salpêtre, récoltés en des récipients distincts.

— Ensuite, il faut délicatement les mélanger, comme tu le devines.

— Faut-il la même quantité des trois substances ?

— Tout dépend du résultat que tu cherches à obtenir. En général, une quantité plus élevée de combustible — charbon et soufre — entraîne une explosion plus lente. C'est la quantité du corps oxydant, le salpêtre, qui déterminera la violence de la déflagration.

— Alors ?

Albert réfléchit momentanément, le regard perdu dans la fougeraie.

— Pour les canons, mieux vaudrait s'en tenir avec la composition d'origine : six portions de salpêtre pour une portion des deux autres composants. Idéalement, il nous aurait fallu une balance, mais j'ai peur de devoir y aller avec une estimation. Prêt ?

Alex hocha la tête sans évaluer les possibles conséquences de la manœuvre sur le point d'être effectuée : le risque d'explosion était plus que jamais envisageable. Il voulut d'abord s'écarter, mais se refusait en contrepartie à abandonner Albert à son sort.

— Allons-y, souffla le scientifique comme pour s'encourager. L'important est de ne pas bouger.

Il mélangea d'abord le charbon et le soufre, qu'il savait sans danger. L'inquiétude vint lorsque le salpêtre fut joint au mélange. Secousse par secousse, Albert en ajouta, retenant son souffle, jusqu'à ce qu'une quantité jugée suffisante soit atteinte. Posément, il utilisa son pilon afin d'homogénéiser le composé. Une goutte de sueur perla sur son front — Alex étendit rapidement le bras afin de l'éponger. Une minute tendue s'écoula, après laquelle Albert utilisa un second récipient à la manière d'un couvercle pour enfermer la poudre noire.

— Ça y est, dit-il, visiblement soulagé. J'espère que ça fonctionnera !

***

Tous les membres des délégations alliées se regroupèrent, hormis Annie, à l'occasion du premier test qu'effectuerait Albert. Un canon fut soulevé par Trevor et Thomas, planté dans la terre à une dizaine de mètres du bassin, et enfin pointé vers une cible formée à partir d'une souche d'arbre pourrie. William avait eu l'idée d'utiliser l'écorce solide d'un fruit étrange trouvé plus tôt en guise de poire à poudre, dans laquelle Albert avait versé une partie de son trésor. Trevor lui tendit une branche à l'extrémité allumée, grâce à laquelle il enflammerait bientôt la poudre.

Le scientifique se montrait toutefois hésitant. Les risques étaient effectivement nombreux : le pilier du canon pourrait être insuffisamment solide et être projeté par-derrière ; la poudre pouvait lui exploser au visage ; le cylindre pouvait éclater, projetant des fragments tranchants dans les airs… D'ordinaire, ces risques étaient palliés par des mesures de protection, notamment la présence d'un tire-feu, composé d'un crochet et d'un cordon servant à allumer une étoupille, permettant un accès indirect entre le feu et l'explosif. Ici, rien de tout cela ! Mais avait-il le choix ? Il inséra par la bouche du canon le lourd boulet, empoigna les anses pour le rediriger vers sa cible, puis inspira longuement. Sans nul doute, l'explosion serait en partie redirigée par l'ouverture secondaire du cylindre, atténuant sa puissance de projection du boulet, et surtout mettant le canonnier en perpétuel danger.

— Reculez-vous ! ordonna-t-il aux autres, qui étaient déjà à une dizaine de mètres de la scène. Je n'ai pas envie que le canon assomme l'un d'entre vous. Et bouchez vos oreilles !

On obéit. Albert, ne pouvant s'écarter davantage que la portée de son bâton enflammé, pesta en silence, maudissant son geste avant même de l'exécuter. Se bouchant une oreille de sa main libre, il tenta de faire de même de l'autre avec son épaule. Alors, accroupi, il approcha le feu de la poudre. Avant même qu'un contact ne fût créé, une étincelle jaillit du feu, tombant dans le mélange noir, qui explosa aussitôt. Dans une pétarade assourdissante, un nuage de fumée et de feu précéda l'ahurissante projection du boulet de canon vers la souche, qui fut pulvérisée en mille éclats de bois. La détonation se répercuta en écho sur la lointaine montagne, tandis que tous les spectateurs s'inquiétaient de l'état de l'ingénieur, noyé dans un torrent de fumée épaisse. Toussotant, le visage noirci et les cheveux en bataille, Albert rampa hors du nuage étouffant. Son visage grimaçant réussit à esquisser un sourire — on l'aida à se relever.

— Je n'entends plus rien ! hurla-t-il à tous ceux qui étaient à proximité. Mais ça fonctionne ! Ça fonctionne !

Au loin, un craquement inquiétant brisa le silence qui s'était de nouveau installé. Une épaisse couche de neige, s'écoulant depuis le sommet de la montagne, glissa sur le terrain incliné avec un roulement rageur, fauchant bientôt les arbustes chétifs qui le recouvraient. L'avalanche ne fut freinée qu'au bas de la montagne lorsqu'elle se heurta bruyamment aux troncs des arbres massifs. Il fallut près de cinq minutes avant que le calme ne revînt sur Malragon, où tous les animaux semblaient s'être tus.

— Si les Russes ignoraient où nous trouver, commenta Déborah, ils le savent, maintenant.

8

Le silence éhonté du gouvernement est une insulte au peuple. Qu'il parle enfin ! L'heure des secrets est révolue ! Depuis trop d'années déjà on nous refuse la vérité. Que tous les sujets de ces expérimentations inhumaines soient libérés ! Que Brainer prenne fin ! Ou ces tentatives de trouver une deuxième terre d'accueil seront la fin de la première !

Chef de l'opposition, Assemblée nationale.

Plus les heures s'écoulaient, plus la tension montait au sein de la délégation franco-canadienne. À maintes reprises, Annie avait été tirée de son observation afin de rassurer les plus craintifs quant à la menace russe. Apparemment, aucune trace de l'ennemi ou de quelque mouvement suspect n'avait été remarquée jusqu'à présent. Les forgerons en herbe eurent le temps d'achever le façonnage du dernier canon, et ils n'eurent plus qu'à les installer à des endroits stratégiques. À en juger par la direction qu'avait empruntée la troupe ennemie deux jours plus tôt, leur campement avait été estimé se trouver du côté est, aussi crut-on profitable de placer les

canons face à ce point cardinal. Outre canons et boulets, des javelots supplémentaires, des dagues, des flèches ainsi qu'un seul arc furent confectionnés — Déborah s'appropria cette unique arme de jet comme d'un droit acquis. Il restait à installer les pièges et trappes d'Éva, qui proposa de faire une visite guidée des environs, à laquelle tous prirent part.

— Restez tous derrière moi, leur ordonna-t-elle en s'enfonçant sous les frondaisons.

Quelques havresacs débordaient de ces pieux qu'ils comptaient planter sur toute la circonférence de leur campement.

— De ce côté, leur dit-elle en pointant une zone devant eux, un fossé est creusé et recouvert de feuillages.

— Il serait bien de cacher la pelle que tu as utilisée, proposa William en l'indiquant de l'index.

Reposait en effet contre un arbre l'étrange branche métallique que la pisteuse avait utilisée pour la création de ces trappes. Prenant garde où elle mettait les pieds, Éva s'en empara avant de poursuivre.

— Ici, le sol est couvert de ce rocher jusqu'à cet arbre d'un tapis d'aiguilles ; c'est sans doute dans celui-là qu'est tombé votre poursuivant, hier, ajouta-t-elle à l'intention des trois explorateurs.

Le ratissage du périmètre se poursuivit jusqu'à ce que, atteignant une petite clairière où les herbes montaient à la hauteur des genoux, la pisteuse s'immobilisât.

— Je n'ai pas eu le temps de me charger de cette zone. C'est ici que nous planterons tous nos pieux. Espacez-les d'une vingtaine de centimètres en largeur et d'un mètre en longueur. Il importe également de ne pas les disposer les uns au-dessus des autres, comme cela, exactement !

Alex, qui venait tout juste d'en enfoncer deux, reçut les félicitations de la pisteuse.

— Assure-toi, cependant, de les mettre plus en angle ; s'ils pointent trop vers le haut, ils se renverseront plutôt que de transpercer le pied de son faucheur.

Les neuf se mirent à la tâche, enfonçant les pieux parmi les herbes hautes.

— Attention ! s'écria soudain Rodrick. Il y en a un juste devant toi !

Déborah s'immobilisa net, baissant aussitôt les yeux vers le pieu qui était à quelques centimètres de son mollet. Il devint bientôt dangereux de poursuivre l'exercice à plusieurs — Alex fut désigné pour achever le minage dans la zone. Satisfaite, Éva reconduisit le groupe jusqu'au campement, où l'on se dispersa. La plupart des préparatifs mis en place, cette accalmie constituait le premier moment de quiétude dont bénéficiait le groupe depuis son éveil sur la grève de Malragon — le calme avant la tempête, certes. Alex crut bon de rejoindre Nelly, qui se rinçait le visage sous l'eau de la cascade. Elle faillit sursauter lorsqu'elle vit son visage à quelques centimètres du sien après se l'être épongé de ses vêtements.

— Alex, qu'est-ce que tu fais là ?

Cette question était des plus logiques, cependant il n'avait nullement pensé à la réponse à lui offrir.

— Je ne sais pas. Je me sens… étrange.

Elle le toisa avec autant d'incompréhension que d'amusement.

— Étrange… répéta-t-elle sur un air de défi.

— Oui, souffla Alex en s'adossant à la pierre humide bordant la chute. Une guerre peut éclater à tout moment,

cette journée est peut-être notre dernière, et pourtant je ne peux m'inquiéter autant que je le devrais.

Elle se figea, envoyant ses yeux de côté non sans amusement.

— Et… est-ce une bonne ou une mauvaise chose ?

— Cela dépend… Ressens-tu la même chose que moi ?

Nelly arqua un sourcil, examinant fugacement les alentours afin de s'assurer que nul ne les observait.

— Où veux-tu en venir, Alex ? le pressa-t-elle.

Il ne pouvait résister à l'indicible attirance que lui causaient son air et ses cheveux légèrement mouillés. Tant de sentiments contradictoires affluaient dans son être… En l'absence de souvenirs, égaré dans une vie au passé arraché, il se considérait comme étonnamment certain du chemin qu'il empruntait alors. Plongé dans un climat où planait la menace d'une guerre, il se sentait enveloppé d'une soudaine sérénité incomparable. Était-ce le fruit d'une énième déraison, ou le but qu'il lui fallait inconsciemment atteindre depuis le début ? À bien y penser, le danger avait toujours été présent depuis leur éveil sur Malragon, quelle que fût sa forme — était-ce qu'il apprenait à l'apprivoiser ? Était-ce que la vie, par ce signe inexplicable, cherchait à lui faire comprendre qu'elle tirait à sa fin ? Tiraillé par ces interrogations, Alex ne fit qu'ultimement sourire de plus belle à celle qu'il contemplait fixement. La menace russe n'était pas de taille à lutter contre l'amour qui affluait dans chacune de ses veines.

— Je ne veux aller nulle part ailleurs, répondit-il.

Il cueillit la nuque de Nelly de sa main, glissa ses doigts dans ses cheveux humides et approcha ses lèvres des siennes pour y déposer un long baiser. L'écoulement de la chute les dérobant à la vue des autres, un sentiment d'abandon les

caressa de ses bras d'ombre tandis qu'ils se laissaient porter loin de ce monde par les ailes de l'amour. La guérisseuse saisit à son tour le visage d'Alex de ses mains fraîches, l'embrassant avec plus de vigueur encore. Et alors, comme obéissant au même signal, tous deux se retirèrent d'un même mouvement, se fixant d'un regard d'une tendresse indicible. Un oiseau venait de siffler avec force dans les cimes — ce cri se répéta, suivi d'une agitation tout autour. Les yeux d'Alex s'arrondirent ; il ne s'agissait pas d'un volatile, mais du sifflement d'Annie, postée au haut du grand arbre !

— ILS ARRIVENT !

Cet égarement émotif par lequel il avait su fuir la réalité, s'envelopper d'une béatitude factice, éclata telle une bulle percée par la pointe d'un glaive. Était-ce donc maintenant ? Naguère sûr de lui, il perdit tous ses moyens à l'approche de la guerre. Où se poster ? Que faire dans l'immédiat ? La réponse à sa question lui vint d'elle-même en fixant de nouveau Nelly, aussi désemparée que lui ; il devait la protéger.

— Viens ! la somma-t-il en se mettant à courir vers le campement.

La frénésie de tout un chacun était des plus affolantes. Annie, tout en haut de l'arbre, criait tous les détails de ses observations aux membres de la délégation, trop ahuris pour y porter attention. Les uns se ruaient sur les armes empilées près du feu négligemment éteint, les autres se cherchaient un endroit où se cacher en attendant l'arrivée de l'ennemi. Alex, ayant toujours en sa main celle de Nelly, se précipita vers un canon disponible, installé près du tronc épais d'un feuillu.

— Moins d'une minute ! hurla Annie à qui voulait bien l'entendre.

— Eh, merde, je ne suis même pas certain de savoir comment utiliser ce canon ! pesta Alex en l'observant nerveusement sous tous les angles.

Était-ce donc ainsi que tout s'achèverait ? Ils avaient prédit cette guerre depuis des jours, et elle se produirait telle qu'ils se l'étaient imaginée ? Armés jusqu'aux dents, les Russes les encercleraient, les fusilleraient sans pitié pour enfin abandonner leurs corps parmi les cendres. Il n'y avait aucune ingéniosité dans cette barbarie planifiée — que la violence pure, aussi incompréhensible qu'évidente.

— Alex ! l'appela-t-on derrière lui.

William, boitillant, lui tendit un récipient végétal en forme de poire.

— C'est de la poudre noire ! lui dit-il précipitamment en le laissant tomber dans sa paume tendue. Il te faudra aussi du feu ; des branches sont plantées près du cercle de pierres !

Sans plus d'explications, il poursuivit sa ronde afin de fournir l'essentiel à tous les canonniers qui entraient en poste. Nelly se précipita pour lui trouver de ces branches à l'extrémité enflammée grâce auxquelles il allumerait la poudre explosive. Alex se rappelait vaguement la démonstration d'Albert, aussi inséra-t-il un premier boulet dans le cylindre. Sur ces entrefaites, Albert effectuait une ronde rapide de tous les canons postés afin de s'assurer que d'aucuns étaient en état de les manipuler ; Déborah, arc en main et carquois au dos, escaladait un arbre stratégique afin de profiter d'une meilleure vue ; Trevor, son arme aux quelques munitions en main, était agenouillé derrière un rocher duquel émergeait sournoisement la bouche du fusil ; Rodrick se chargeait d'un second canon ; Éva, adossée à un arbre, maintenait son javelot contre sa poitrine, attentant

fébrilement l'arrivée du premier rival ; Annie, cherchant à se montrer utile depuis sa tour d'observation, amassait tous les fruits, lambeaux d'écorce et morceaux de bois qu'elle voyait à proximité ; et Thomas, un couteau dans chaque main, était accroupi dans la fougeraie.

Annie se précipita jusqu'à l'abri, les bras chargés de débris divers, afin de jeter un ultime coup d'œil en contrebas : à travers les feuillages épars, un bataillon d'hommes armés, tous vêtus de manière identique, courait au même rythme, enjambant et contournant chaque obstacle en travers de son chemin. Malgré la distance qui l'en séparait, la tisserande parvint à discerner les armes qui étaient en leur possession. Sans surprise, tous avaient en main un fusil d'assaut tel que celui recueilli sur le cadavre ; tous portaient un casque protecteur. On pouvait également entendre les ordres lointains qui leur étaient criés dans cette langue étrangère, le tambourinement de leurs bottes aux semelles d'acier fouler le sol de la jungle. Combien étaient-ils ? Annie secoua la tête à la mesure de son comptage ; sans pouvoir en être persuadée, le bataillon étant en perpétuel mouvement et camouflé de surcroît, elle crut en dénombrer près d'une trentaine. Comment pouvaient-ils espérer s'en tirer indemnes ? Elle se projeta contre la rambarde, observant le petit groupe affolé avec, déjà, une désolation enflant dans sa gorge.

— Ils sont plus de 30 ! Ils arrivent ! Courage ! leur cria-t-elle d'une voix larmoyante.

Alex, posté près de son canon, tenait d'une main la branche enflammée, de l'autre les doigts moites de Nelly. Son regard parcourait incessamment la jungle dense s'étendant dans l'ombre devant lui. L'adrénaline déjà parcourait chacun de ses membres par les battements effrénés de son

cœur ; sa respiration était aussi ample que rapide, ses muscles tendus, ses dents serrées. Il avait l'impression d'être déconnecté de la réalité, spectateur de sa propre et latente lutte. De ne pas savoir tout à fait de quelle manière utiliser l'artillerie à sa portée ne l'inquiétait plus — il savait que la fatalité se chargerait de guider sa main et ses yeux. Tout ce qu'il attendait, désormais, était une première cible.

Éva, quant à elle, se languissait de tout autre chose. Ainsi dos à l'arbre lui servant de protection, elle n'avait qu'une vue sur le campement, où pouvaient difficilement être aperçus tous ses alliés camouflés ici et là. Ce qui l'intéressait le plus était le bruit. Selon les informations rapportées par Annie, la troupe ennemie ne devait plus être bien loin des pièges installés. Ceux-ci allaient-ils fonctionner ? Les avait-on remarqués, désactivés, contournés ? Sa poigne se resserra sur le manche de son javelot, dont elle craignait de plus en plus avoir à se servir. Elle ferma les yeux, percevant les ardentes foulées de la troupe russe approcher.

Un premier cri résonna depuis la forêt. Suivi d'un deuxième, puis d'un autre. Les tympans attentifs de la traqueuse perçurent le subtil tranchage de la chair surprise par les pieux enfoncés et les gémissements qui s'ensuivirent. De même, Annie, épiant la scène tel un vautour, vit les premiers corps s'effondrer au loin — ceux qui menaient la troupe eurent d'abord les jambes perforées, perdant brutalement pied, avant d'être de nouveau transpercés en pleine poitrine au terme de leur chute. La troupe se divisa, ignorant que de tout côté se trouvaient des pièges de différentes natures. La tisserande dénombra cinq ennemis qui furent surpris par une trappe, tombant au fond des trous, se foulant et se brisant chevilles et genoux. Des ordres confus des rivaux

fusèrent de tous les côtés. On ralentit, observa les alentours, dénicha quelques pièges que l'on invalida, et bientôt du terrain fut retiré le dernier obstacle. Les Russes purent donc reprendre leur progression sans craindre d'être surpris par une trappe ou quelques pieux. Combien d'entre eux avaient péri ? Annie n'aurait su le dire. Cinq. Six peut-être. Ils étaient encore le double de leur nombre, et toujours plus armés.

Déborah, perchée sur une branche solide de l'arbre auquel elle avait précédemment grimpé, fut la première à apercevoir l'ennemi dans le fourré : une silhouette, apparaissant dans l'ombre des feuillages, émergea dans sa vision alerte. Son arc de fortune émit un craquement tandis qu'elle en tendait la corde. Son index et son majeur relâchèrent l'encoche de bois, faisant filer la flèche à vive allure. Retenant son souffle, la chasseuse suivit le projectile des yeux, jusqu'à ce qu'il se fichât dans l'écorce d'un arbre voisin de la cible qu'elle avait visée. Sans surprise, son arme de jet n'était guère balancée, mais elle refusait de prendre cette erreur pour sienne. Le Russe, n'ayant rien raté de cette tentative sournoise d'assassinat, pointa son arme automatique dans la direction d'où avait semblé provenir le tir et enfonça sans plus attendre la détente ; une rafale assourdissante de détonations déchira brusquement le silence. Déborah perçut le sifflement des balles perforant les feuillages de sa cachette avant de bondir à toute vitesse au bas de l'arbre, roulant sur la terre pour amortir sa chute. Tandis que le Russe vidait le contenu de son chargeur dans la frondaison écorchée, Déborah dégaina deux dagues attachées à sa ceinture et se glissa sous les immenses fougères, où elle s'accroupit. Éva, javelot en main, la repéra pour échanger un coup d'œil entendu avec elle.

Les récents coups de feu n'avaient échappé à personne. Affolé, Alex faisait pivoter la bouche de son canon dans tous les sens, n'ayant encore aperçu de cible. Le temps de recharge étant long, il ne voulait surtout pas rater son premier tir. Ce fut alors que, surgissant de nulle part, une violente explosion retentit à quelques mètres à peine de Nelly et lui, projetant une vague de débris tout autour et enflammant les bosquets. La guérisseuse, sous le coup de la surprise, avait perdu pied.

— Nelly ! s'alarme Alex en l'aidant à se relever.

— Les lance-grenades ! débita-t-elle en cherchant où se mettre à l'abri.

L'œil arrondi par la frayeur, Alex approcha la flamme de la poudre, signalant à son amoureuse de s'écarter et de se boucher les oreilles. Englouti par la frénésie du danger, il ne sut véritablement si un ennemi se trouvait face à lui lorsqu'il enflamma la poudre noire. Une détonation extraordinaire précéda l'envoi fulgurant du boulet dans les feuillages. À travers tout le tapage, un cri étouffé sembla s'élever au-delà du nuage de fumée. Alex, les mains tremblantes, saisit la poire pour en vider le contenu dans la culasse — Nelly, sachant son rôle, s'occupa du boulet, dont elle rechargea le cylindre. Derrière eux, un second canon fit feu, les faisant violemment sursauter. En se retournant, Alex vit Rodrick disparaître derrière une volute de matière en suspens. Des hurlements à glacer le sang ramenèrent son attention vers l'avant : de l'opaque nuage de fumée émergea tout à coup un Russe brandissant une machette, l'œil injecté de sang.

— Maintenant ! hurla Nelly.

Les réflexes d'Alex se chargèrent d'enflammer la poudre ; sans l'ombre d'un doute, cette fois, le boulet percuta dans toute sa puissance l'ennemi qui se trouvait à une enjambée.

Celui-ci fut projeté cinq mètres plus loin — le craquement de ses côtes et de son plexus fit comprendre au canonnier qu'il ne se relèverait jamais. Ce tir n'avait pas été sans conséquence, cependant : tout s'était déroulé si vite qu'Alex n'avait pas pris le temps de s'écarter, et une partie de l'explosion avait jailli vers lui. Sonné, les oreilles secouées d'acouphènes, il vacilla et tomba sur le côté.

Un deuxième Russe relaya son compatriote tombé au combat ; des tirs, transperçant la fumée comme des épées de nuages, ricochèrent contre le tronc d'arbre et le canon. Nelly eut tout juste le temps de tirer Alex à l'abri. Lorsque le cliquètement du détonateur se rabattant contre la cartouche vide indiqua à la guérisseuse que le tireur était à court de munitions, la blonde bondit de sa cachette, traversa bravement la fumée qui lentement se dissipait et entra en contact avec le rival — à l'aveugle, elle envoya son javelot à la manière d'une pique vers l'avant. La pointe acérée rencontra aussitôt une certaine résistance, qu'elle transperça. Un hoquet lui confirma que le tireur venait d'être abattu. Elle retira son arme dans un cri, constatant le sang qui la maculait jusqu'à la poignée. Cette attaque avait donné suffisamment de temps à Alex pour reprendre ses esprits — il aperçut, derrière Nelly, un autre ennemi s'approcher.

— COUCHEZ-VOUS ! s'époumona-t-on depuis l'arrière du bassin d'eau.

Ce fut au tour d'Alex de saisir Nelly, l'agrippant par ses vêtements pour l'attirer au sol, tout juste à temps pour éviter le tir d'Albert, qui décapita dans un jaillissement sanguinolent la tête de cet assaillant.

Dans le fourré qui les tenait encore à l'abri, Éva et Déborah rencontrèrent Thomas, camouflé derrière une fougère massive. Le trio demeura momentanément immobile,

attendant le moment propice pour émerger de sa cachette. Le criblage constant des armes à feu prit subitement fin ; sur un signe silencieux, les trois se révélèrent dans la pénombre habitée de fumée éparse. Thomas fut le premier à passer à l'attaque : sa lance transperça son ennemi dans le dos. Se chargeant de couvrir ses angles, Éva lui prêta main-forte, piquant la cuisse d'un autre, affairé à recharger sans succès. Celui-ci tomba à genoux, avant d'avoir cette fois le cou mortellement perforé. La pisteuse eut tout juste le temps de retirer son arme des entrailles de sa cible qu'elle en aperçut un autre, levant son arme à feu dans sa direction. Utilisant cette fois son javelot telle une arme de jet, elle le projeta de toutes ses forces vers lui. Son tir, bien que précis, fut habilement évité par une rotation du tronc du Russe, qui eut tout le temps de la viser de son fusil d'assaut. Des cinq balles qui furent tirées, nulle ne rata sa cible : la Française, impuissante, encaissa les coups fatals, s'affalant sur le corps de Thomas, qu'elle protégea malgré elle des tirs qui suivirent.

Déborah, occupée à se battre au corps à corps avec un rival armé d'une machette, n'en vint à bout que trop tard pour venir en aide à Éva. D'un bond, elle se rua sur celui qui visait à présent Thomas, et ses deux dagues s'enfoncèrent simultanément dans ses côtes, le faisant hurler de douleur. D'un geste habile, elle lui ravit son arme d'assaut et lui cribla la tête alors même qu'il tombait sur le côté. La chasseuse se précipita vers Éva, qu'elle constata sans vie. Une main fut tendue à Thomas, qui se releva. Il était couvert de sang.

— Ça va ? lui demanda Déborah à travers les pétarades et cris qui fusaient de toutes parts.

— Ce sang n'est pas le mien.

La chasseuse lui tendit son fusil, puis se munit de celui de l'autre ennemi qu'elle avait abattu. Fouillant brièvement dans les poches de celui-ci, elle mit la main sur une cartouche pleine, dont elle rechargea son fusil.

— Allons sauver les autres.

Rodrick avait tiré près de dix boulets jusqu'à présent : ses oreilles l'élançaient terriblement, sa vision n'était plus d'aucune utilité dans toute cette fumée. Il tira de toutes ses forces sur le canon au métal brûlant afin de l'extirper de terre et de le planter plus loin. Peu lui importaient les brûlures qui affligeaient ses mains durant cette manœuvre — tout ce qu'il espérait était de survivre au terme des affrontements. Dès lors qu'il s'éloigna du nuage de matière en suspens, il planta le support du cylindre dans la terre couverte de suie. À sa droite, un arbre était dévoré par les flammes, l'irradiant d'une chaleur insupportable. Il voulut alimenter la culasse du canon d'un peu de poudre — sa poire était vide ! Paniqué, il se tourna inutilement dans un sens, puis dans l'autre ; il ne disposait d'aucune autre arme. Ce fut alors qu'il vit, horrifié, un Russe pointer son arme dans sa direction depuis un rocher ; ses yeux écarquillés d'horreur suivirent au ralenti la grenade qui fut tirée et qui le fit périr dans une explosion de flammes.

Trevor avait rapidement vidé son chargeur entamé de ses trois balles, abattant deux Russes au courant de la première minute des affrontements. Par chance, l'un d'entre eux avait été suffisamment près de lui pour qu'il pût trouver des munitions supplémentaires. Il errait, accroupi, s'éloignant quelque peu du centre des affrontements. D'après les coups de feu, il savait que nombre d'ennemis tiraient à distance,

quelque part dans ce recoin de la jungle. Tant de balles avaient ricoché sur le muret de pierre derrière lequel il s'était abrité ! La lourde arme d'assaut entre ses mains, il écarta les branches de son chemin de coups d'épaule silencieux. À une considérable distance, trois Russes firent feu droit devant. Trevor s'accroupit aussitôt, cherchant à n'être pas repéré. Non seulement ces trois cibles étaient-elles loin de lui, mais elles étaient distancées les unes des autres. Du peu qu'il en savait, son fusil disposait d'un chargeur plutôt limité — s'il ratait sa cible ou prenait trop de temps pour abattre les trois, il risquait d'être lui-même tué. Son seul œil valide se verrouilla au mince viseur, dirigé vers la tête du premier. Ses respirations saccadées, bien que retenues tant bien que mal, agitaient le canon, rendant difficile toute visée.

Ce que Trevor n'avait pas remarqué, Annie, elle, l'avait vu depuis un certain moment déjà. Du haut de son arbre, elle avait aperçu cet ennemi qui progressait sur la pointe des pieds, muni d'une machette, vers Trevor. Elle aurait voulu crier pour l'avertir qu'on menaçait de l'attaquer par-derrière, mais cette alerte aurait eu tôt fait de révéler sa position, sans garantir de sauver l'expert en survie. Ce fut pourquoi elle courut le long d'une branche secondaire dépourvue de garde-fou jusqu'à se retrouver droit au-dessus de cet homme. La tisserande écarta de son corps la lourde pierre qui avait servi de marteau à Thomas et qu'elle avait ramassée près du tronc du grand arbre. Viser juste relevait du miracle, mais avait-elle une meilleure solution ? Évaluant grossièrement le temps de chute et la vitesse de progression de sa cible, elle laissa tomber le rocher, qui, attiré par la gravité, fila en accélérant vers le sol. Le Russe n'était plus qu'à deux mètres de Trevor et avait élevé sa machette lorsque la lourde pierre

atterrit brutalement sur sa tête ; son casque fut pulvérisé, de même que son crâne.

L'horrible craquement qu'avait provoqué cette attaque détourna l'attention de Trevor, de même que celle des trois hommes qu'il visait jusqu'alors. Les trois remarquèrent immédiatement la présence du Canadien, couché à plat ventre dans les feuilles mortes. Ahuri, Trevor enfonça la détente, crachant toutes les balles en sa possession en agitant son arme follement dans tous les sens. Ce fut à peine s'il sentit une balle se loger dans son épaule tant son cœur pulsait d'adrénaline. Il ne mit fin au mitraillage que lorsque son chargeur fut vide — la douleur le frappa alors de plein fouet. Il roula sur le côté, gémissant. Sa main plaquée sur sa blessure se couvrit rapidement de sang. Il releva la tête : avait-il atteint ses trois cibles ? Rien n'était moins sûr.

Contre toute attente, trois corps gisaient devant lui.

William, jusqu'à cet instant, avait surtout évité les tirs, couché à plat ventre entre deux souches décomposées. L'affreux sentiment que la guerre était bientôt perdue ne cessait de le tenailler tout au long de son absence dans la mêlée. Ce n'était pas qu'il voulait abandonner délibérément ses amis, mais il tenait encore à peine debout — de nombreuses blessures l'élançaient encore, plusieurs de ses articulations fonctionnaient anormalement, et il ne pouvait se déplacer qu'en claudiquant. Pourtant, ses réflexions, avivées par le déchaînement ininterrompu des mitraillettes, le conduisirent à une tout autre conclusion : qu'arriverait-il si leur alliance perdait ? On ne tarderait pas à le retrouver, à l'emmener dans une affreuse prison où il serait torturé et succomberait d'une bien pire mort que d'une balle en pleine tête. Décidé, il se redressa, profitant de la fumée pour se

camoufler. Son pas pénible buta un instant plus tard contre un corps inerte : était-ce un allié, ou un rival ? La réponse fut rapide à obtenir : les vêtements de cet individu étaient destinés au camouflage ; un casque lui couvrait le chef ; et surtout, sa hanche était complètement désarticulée avec son tronc et ses jambes, preuve que cet homme avait été brutalement percuté par un boulet de canon. Ce qui intéressa davantage le botaniste, en revanche, fut cette arme sophistiquée qui reposait encore près de lui, maintenue en place grâce aux sangles la retenant à ses épaules. Après quelques coups d'œil tout autour, William s'accroupit et saisit ce qu'il identifia comme un lance-grenades. La courroie fut enroulée à sa nuque, son œil fixé au viseur infrarouge. Qu'ils viennent, ces Russes !

Alex fut contraint de fuir lorsqu'une poignée de Russes émergèrent des frondaisons vers lui — le canon se révéla d'une lenteur insurmontable. Il lança son javelot avec force, l'enfonçant dans la poitrine de l'ennemi le plus près, et eut tout juste le temps de bondir derrière un rocher, entraînant Nelly dans sa chute, pour éviter le criblage les ayant pris pour cibles. Tous deux se retrouvèrent ainsi repérés et désarmés. Lorsque les armes se turent, Alex se risqua à écarter les branches entravant sa vision. Le feu se propageait aux arbres tout autour, ajoutant une fumée noire à la déjà dense matière en suspens qui flottait sur la scène de bataille. Et là, droit devant, les quatre Russes qu'ils avaient fuis se rapprochaient inexorablement, canons rivés sur eux. Ils n'avaient plus d'endroit où se sauver ; se redresser seulement les condamnerait. Qui plus est, ils n'avaient plus aucune arme en leur possession, hormis cette branche à l'extrémité embrasée, complètement inutile.

Un froncement de sourcils se dessina sur son visage en sueur. Était-elle aussi inutile qu'il le pensait ? Alex cueillit entre ses doigts tremblants la poire à poudre, encore à demi emplie. Comme on disperse des cendres dans la mer, il étendit le bras, décrivant un arc horizontal qui projeta la poudre noire au vent.

— Penche-toi ! eut-il tout juste le temps de murmurer à Nelly.

Il lança directement vers la poudre éparse son bâton incendié, et une explosion expansive projeta les quatre assaillants, embrasant leurs vêtements dans un enchaînement assourdissant de détonations. La force de l'impact, toutefois, n'avait pas été suffisante pour définitivement les terrasser ; dans un affolement partagé, les quatre se relevèrent, reprenant possession de leurs armes respectives. Alex évita un mitraillage vengeur en baissant la tête. Ce fut alors que l'impensable se produisit : une deuxième explosion, plus violente encore, déchira le sol sous les pieds des quatre Russes, qui éclatèrent dans une fontaine de boue et de sang. Incrédule, Alex mit un certain temps pour remarquer, entre deux arbres, le lance-grenades fumant que tenait William. Il n'eut qu'un hochement de tête solennel à lui offrir pour tout remerciement. Car, comme la guerre ne respecte ni code ni loi, une balle perfide, provenue de derrière le botaniste, lui perfora tout à coup la tête, le faisant mollement s'écrouler.

— WILLIAM ! hurla inutilement Alex en se précipitant vers lui.

Nelly tenta de le retenir de ses mains et de sa voix pleureuse, en vain. Alex ne réussit à faire que quelques enjambées avant que trois hommes l'encerclent, n'étant qu'à une

minime flexion de l'index de lui pulvériser la cervelle à son tour. La conscience d'Alex bascula vers l'abandon — la réalité devint floue, et il vacilla, sa tête tournant tel un manège. Tandis qu'il tombait à genoux, Nelly fut saisie brusquement par les aisselles et traînée à ses côtés. De même, Déborah et Thomas, couverts de sang mais le cœur encore battant, se retrouvèrent à genoux au centre de ce cercle des vaincus qui s'agrandissait chaque seconde. La vision embrouillée, les tympans déchirés, Alex ne perçut de cette catastrophe qu'un lointain écho. Les larmoiements se multipliaient, les gémissements aussi. Trevor fut plaqué au sol, Albert agenouillé.

La main tétanisée de Nelly se glissa dans celle d'Alex et le ramena à la réalité, comme un fil d'Ariane déplacé vers un précipice. Il vit tous ses alliés et amis vaincus, encerclés, à la merci des canons ennemis, tantôt couverts de sang, tantôt de larmes. Il vit la dizaine de Russes qui avaient survécu sur le point de les fusiller, comme ils en avaient fait des Italiens, comme ils en feraient des autres. Il osa affronter le regard larmoyant de Nelly, détailler la boue recouvrant ses taches de rousseur ravinée de sillons, l'infini noyé dans ses yeux, l'amour assassiné avant la vie. Il n'y avait rien d'autre à offrir qu'un silence — la mort transcende la parole, le geste et la pensée ; elle offre les aveux que seul sait le cœur.

Quelques cliquètements accompagnèrent le redressement des armes vers eux. Plus que quelques secondes avant d'en finir. Tous ils mourraient sans avoir percé le mystère de Malragon, de leur existence, de leur passé, de leur mémoire, de ces rivalités insensées… Ils mourraient sans jamais avoir connu la liberté. L'abandon s'étant emparé de lui, Alex ferma les yeux, relâcha chaque muscle de son corps, ne préservant

que la force de maintenir la main de Nelly au fond de la sienne.

Une première détonation déchira le silence ; un tronc s'affala dans l'herbe tachée de sang. Tremblant de tout son être, Alex ne fit qu'encaisser le choc auditif — il ne voulait guère savoir lequel avait été abattu, lequel allait être le prochain.

Second coup de feu, second hoquet étouffé.

Troisième.

Tout en haut de son arbre, Annie retenait de ses deux mains ses gémissements de désespoir, le cœur au fond de la gorge. N'en pouvant plus, elle eut une vive secousse, la faisant vomir sur la branche lui servant d'appui. Une complainte désespérée s'échappa d'elle-même de sa bouche. En bas, les Russes se retournèrent vers elle — la seule qui aurait pu survivre venait de se condamner. Alex, l'œil encore clos, perçut alors un craquement — ce n'était guère le bruit du fusil d'assaut auquel il s'était attendu. Le craquement se répéta, plus prononcé, suivi de grognements étranges, puis…

Des paroles… Des mots étrangers… Que se passait-il donc ?

Alex et Nelly, sans en être conscients, rouvrirent leurs paupières à l'unisson, à temps pour apercevoir le premier Russe être transpercé d'une énorme flèche. De la même manière, trois autres furent tués par ces mystérieux projectiles provenant de la jungle. Paniqués, les Russes hésitèrent entre les captifs et la nouvelle menace — cette confusion donna un temps précieux au groupe d'inconnus pour jaillir des broussailles. Menée par Yao, la délégation entière de

Japonais, armés de *katanas* scintillants, se rua sur les ennemis. Derrière eux, une dizaine de centaures, brandissant des arcs énormes, décochèrent des flèches qui bourdonnaient dans l'air. Pas une autre balle ne fut tirée : les rivaux furent découpés sous les cris des guerriers japonais et décimés par les flèches mortelles des créatures fantastiques. Alex, qui avait déjà renoncé à l'espoir, ne sut s'il hallucinait ou si tout ceci était une réalité. La tête de Nelly se laissa choir contre son épaule — tous deux tombèrent vers l'avant, sombrant dans l'inconscience.

9

Alors que le chaos règne dans la métropole, nous venons d'apprendre à l'instant que tous les sujets des expérimentations ont été relâchés. Les deux prochaines délégations, jusqu'alors cloîtrées dans les laboratoires secrets de l'agence gouvernementale, marchent en effet parmi les manifestants, qui les acclament. Je vous laisse entendre les cris de réjouissance de la foule en liesse…

Journaliste en direct, couverture
de la manifestation contre Brainer.

C'est la première fois que tout m'apparaît si nettement — aucun flou, qu'il soit visuel ou auditif. Je contemple mes mains comme les apercevant pour la première fois, j'apprivoise lentement mes sens, dont j'ai l'impression d'avoir été dépourvu depuis des années. Où suis-je ? La fraîcheur de l'air m'indique que je suis à l'extérieur. Mes yeux s'accommodent lentement à l'obscurité, mes perceptions cutanées me rappellent que je tiens un parapluie, sur lequel un écoulement continu et vigoureux frappe bruyamment.

Où suis-je donc ? Les contours ombreux d'arbres, de haies de cèdres, se profilent dans la nuit orageuse. Un ruissellement se fraie un chemin entre mes pieds nus. Et alors, attaquant brusquement mes pupilles, les phares d'une voiture s'approchent, me poussant à m'en protéger le visage de ma manche humide. Aveuglé, j'entends le claquement d'une portière qui se referme, celui de talons hauts se heurtant à l'asphalte. Et alors, une voix s'adresse enfin à moi :

— Dieu soit loué, tu es bien ici.

Le soulagement qui l'habite n'est guère feint ; je la reconnais presque aussitôt, persuadé de l'avoir entendue si souvent par le passé.

— Maman ?

Des lèvres froides se déposent contre mon front, un parfum m'emplit les narines — tant d'images me viennent alors ! Un après-midi sur une terrasse, face au fleuve ; un samedi enneigé en plein mois de décembre…

— Oui, mon chéri, c'est moi…

Ma vision me dessine le visage de ma mère, qui, pour une raison qui m'échappe encore, me manque terriblement, comme si je ne l'avais pas vue depuis longtemps.

— Si tu te souviens de moi, commence-t-elle comme chacun de ses mots se marie au clapotement de l'averse, c'est qu'ils n'en sont en effet qu'à leur première tentative. Quoi d'autre te rappelles-tu ? Quel jour sommes-nous, Alex ?

Je demeure figé, ne sachant que répondre.

— Qu'importe, se reprend-elle en secouant la tête. Nous n'avons pas beaucoup de temps ; les infirmiers se rendront à ta chambre dans peu de temps, et qui sait les conséquences que pourrait avoir la découverte de ce complot que le docteur et moi menons…

C'est à n'y rien comprendre ; je cligne des yeux avec hébétude, me languissant de saisir ce qu'elle attend de moi. À l'instant où elle demeure immobile, à chercher nerveusement ses mots, je ne peux nier la curieuse impression que j'ai ; il me semble la voir pour la première fois depuis un long moment, avoir une envie presque insoutenable de lui sauter au cou tel un enfant. Me voyant distrait par mes pensées, elle me prend délicatement le visage entre ses deux mains, me forçant à fixer mon regard au sien.

*— Lorsque tous les tests seront achevés, qu'ils auront terminé la dernière opération, la dernière vérification, tu n'auras plus aucun souvenir de moi, aucun souvenir de cette vie extraordinaire que tu menais jusqu'à aujourd'hui... (*Sa voix se brise, le temps de retenir un sanglot.*) Il te faut savoir plusieurs choses, Alex. Je n'ai moi-même jamais choisi de faire partie de cette organisation ; on m'a choisie pour mes aptitudes, au même titre que toi, me forçant au silence du secret d'État. Et d'abord, jamais je n'aurais cru qu'ils oseraient en plus s'en prendre à mon fils…*

Elle ne peut s'empêcher de me baiser de nouveau le front, secouée de frissons.

— Rien n'est pire que de participer malgré soi au vol de son enfant, et plus encore de sa mémoire, murmure-t-elle pour elle-même avant de se remettre face à moi. La seule clarté dans toute cette noirceur est que le docteur chargé de tes opérations est de la même faculté que la mienne ; nous nous connaissons depuis des années, et je lui fais entièrement confiance. Je n'ai pas le choix…

Un éclair déchire le ciel enténébré, illuminant les gouttes de l'averse violente. J'ai envie de répondre, de la questionner, de m'insurger, de lui suggérer de fuir, cependant quelque chose me dit que le mieux que je puisse faire en cet instant est de tendre l'oreille et d'écouter attentivement ce qui semble être les derniers aveux de ma mère.

— Il m'a promis de laisser une faille dans ton amnésie programmée, poursuit-elle d'une voix tremblante, une sorte de déclencheur à rebours qui te permettra, des semaines après la dernière opération, de te rappeler ton passé par bribes, par fragments désordonnés. Selon lui, les rêves seront le meilleur véhicule de propagation de ces images mentales. Au début, tu n'y comprendras sans doute rien ; peut-être croiras-tu que tu es fou, que ce que contient ce foutu journal qu'ils mettront dans ton sac est la vérité, mais sache qu'il n'en est rien. Ces souvenirs ne sont ni des rêves ni des délires : il s'agira de ta propre vie.

» Écoute-moi, Alex, me relance-t-elle en voyant mes yeux s'embuer de larmes. Si nous faisons tout pour te rendre ton passé, ce n'est pas simplement pour apaiser la peine que me cause ton oubli ; il y a un enjeu incroyablement plus important que tu dois connaître. Ce que le projet Brainer révélera à la population sera bien loin de la réalité ; ils ne cherchent pas une deuxième terre d'accueil pour l'humanité, ils veulent uniquement sauver les plus fortunés de notre société, ceux qui, au fil du temps, ont accaparé les rênes du pouvoir — le monde n'est pas celui auquel on nous fait croire ; les lobbyistes sont partout. Mais inutile d'en parler davantage…

» Quant à vous… vous qu'ils envoient affronter aveuglément un monde entier qu'ils cherchent à dompter, ils vous diront qu'au terme d'un mois d'exploration, une navette viendra vous chercher pour vous ramener sur Terre. Ne crois jamais cela. Souviens-toi, Alex, de ce que je te dis en ce moment : personne ne vous ramènera. Lorsque le vaisseau atterrira sur Malragon, ils récolteront les données de votre mémoire, toutes ces informations amassées concernant cette planète, et vous tueront par la suite. Ils n'ont aucune envie de vous rendre cette vie qu'ils vous ont arrachée ! Ils vous tueront dès votre retour, Alex ! Cette défaillance programmée de votre mémoire est pour vous conditionner à oublier tout cela, pour

réduire la marge d'erreur – une simple question d'incertitude scientifique !

Elle me saisit alors le poignet, qu'elle retourne. La pluie qui s'abat sans relâche, mes vêtements blancs imbibés, le ruissellement d'eau sous mes pieds nus… Cette scène est irréelle, à la fois rêve et cauchemar.

– Dès que ces images te reviendront en mémoire, rappelle-toi ce conseil : une entaille, si mince qu'il n'en a résulté aucune cicatrice, a été faite à ce niveau de ton poignet. Un minuscule dispositif se trouve à l'instant même dans ta chair ; celui-ci leur permet d'accéder à une foule de données : rythme cardiaque, localisation géographique… Il te faut le retirer. Cela ne se fera pas sans douleur, mais il le faut, afin qu'ils ne te retrouvent jamais.

Cette fois, c'est plus fort que moi, et je ne peux m'empêcher de poser cette question qui me brûle les lèvres :

– Et si tout se déroule comme tu l'espères, si ma mémoire me revient, si je retire ce dispositif, si personne ne me retrouve, que se passera-t-il ensuite ?

Le visage de ma mère se décompose dans la plus désolante expression de tristesse amoureuse.

– Tu vivras, Alex. Je pourrai survivre sans que tu sois à portée de mes bras… Tout ce que je veux, c'est te savoir vivant et heureux quelque part…

***

Jamais réveil ne fut plus brutal que celui-ci. Alex avait l'impression véritable que son crâne exploserait sous l'accablante pression qui le comprimait. Où était-il ? Dans quel état ? Les souvenirs des événements précédant sa perte de connaissance, les souvenirs de son passé fragmenté et ceux

du rêve luttaient dans sa conscience, causant une confusion totale. Sa main remua et effleura une surface fraîche, presque soyeuse — il ouvrit les yeux, laissant la clarté du jour l'éblouir. Il reposait sur un lit de feuilles, dans une clairière aux herbes blondes ballottées par le vent. Saisi de frayeur, il se redressa brusquement — ses oreilles se hantèrent du tumulte de la guerre, ses yeux s'embuèrent. Ces coups de feu… Cette mort certaine… Ce sauvetage inespéré…

Il se retourna dans tous les sens : sur des lits de feuilles identiques au sien, quelques autres reposaient — morts ou endormis ? La chevelure de Nelly, mêlant sa blondeur à celle de la prairie, fit redoubler les battements de son cœur. Alex se redressa à toute vitesse, niant l'étourdissement qui menaça de lui faire perdre pied, pour ultimement se laisser retomber quelques mètres plus loin. Il caressa le visage de la guérisseuse, les yeux trop embués de larmes pour voir quelque indice. Néanmoins, il perçut, presque inexistant, le souffle lent de sa respiration. Alex sécha ses pleurs de sa manche. La poitrine de Nelly se soulevait lentement ; un peu de sang, ne devant pas être le sien, tachait ses vêtements. Son visage sali gardait les traces d'anciens pleurs que le jour avait séchés. Dans la paix de cet après-midi éloigné de toute réalité, il caressa distraitement le visage de celle qu'il aimait — Nelly ouvrit lourdement ses yeux.

— Alex…

Il se contenta de lui sourire tendrement. Elle s'agrippa à ses bras pour se redresser à son tour.

— Où sommes-nous ?

Tous deux observèrent les alentours : la jungle entourait cette petite étendue de prairie ; la montagne se dressait dans

toute sa majesté — ils n'avaient pas quitté Malragon. Quant à ce silence habité du vent et du chant des cigales… La guerre était donc bel et bien terminée. Et leurs sauveurs ? Ces Japonais, ces centaures, où étaient-ils ? Un toussotement attira leur attention ; enlacés encore, les deux amoureux se dirigèrent vers ce bruit, découvrant le corps d'un autre survivant.

— Thomas !

Le Français se réveillait avec peine. Un bandage gorgé de sang lui cerclait le haut du bras — avait-on pris le temps de les soigner aussi ?

— Alex, Nelly ? voulut-il s'assurer, comme craignant la présence d'un rêve.

Il cilla à quelques reprises. Une main lui fut tendue, qu'il s'empressa de saisir non sans douleur. Y avait-il d'autres survivants ? Le trio voulut s'en assurer, se mettant à fouiller la plaine. Le temps s'écoulant rappelait cruellement à Alex les derniers instants de la guerre, ces coups de feu impitoyables enchaînés… Combien y en avait-il eu ? Deux ? Peut-être même trois, il n'en était plus sûr… Et William, qu'il avait vu mourir sous ses yeux impuissants… Un malaise horrible le saisit à cette pensée. Il eut tout juste le temps de se détourner pour vomir. Nelly voulut le soutenir, mais n'en avait elle-même pas la force. Alex demeura longuement appuyé sur ses genoux, répugné, à tenter de laver sa mémoire de l'horreur. Sans y parvenir, il s'essuya la bouche de sa manche sale et reprit sa recherche de survivants. Ainsi fut retrouvé, à l'autre extrémité de la clairière, Albert, qui fut dans un état suffisant pour les suivre. La zone fut ratissée d'une extrémité à l'autre — il n'y avait aucune trace d'autres

survivants. Des dix, n'y avait-il donc qu'eux quatre qui avaient survécu au massacre ? En ce cas, qui les avait portés jusque-là afin qu'ils reviennent à eux ?

Quelques voix, enterrées par des mètres de végétation, leur parvinrent depuis les bois. Dans un regain d'espoir, Alex, Nelly, Thomas et Albert s'y engouffrèrent. L'épuisement rendait pénible chacun de leurs pas ; la douleur, la soif et la faim leur creusaient le ventre. Ils perçurent quelques minutes plus tard le subtil écoulement de la cascade s'échouant dans le bassin cristallin. Une odeur de fumée, habitant encore le lieu ainsi qu'un spectre délétère, se rendit à leurs narines. Des arbres calcinés, des troncs perforés, des cendres éparses, de la fumée qui s'élevait ici et là de braises mourantes et des éclaboussures de sang maculaient le décor qu'ils découvrirent, horrifiés. Des cliquètements nombreux leur indiquèrent qu'ils n'étaient guère seuls en ces lieux. Lorsqu'ils émergèrent des broussailles, ils aperçurent d'abord Annie, qui discutait avec un Japonais qu'Albert identifia comme étant Yao. La tisserande, à leur approche, se rua vers eux. Alex et Nelly n'eurent le temps que d'étendre mollement les bras de chaque côté d'eux avant qu'elle ne s'y blottît avec une vigueur trop vive pour leurs membres endoloris.

— Tu es vivante… souffla Alex.

— Vous aussi…

Albert serra la main du Japonais, le remerciant mille fois en s'inclinant respectueusement. Alex délaissa son étreinte pour saluer leur sauveur à son tour. Il ne le voyait que pour la première fois, mais savait à sa seule présence qu'il était digne de confiance et de toute sa reconnaissance.

— Je ne sais pas comment vous avez su nous retrouver ni quelle raison vous a poussés à nous aider, mais je vous remercie du fond du cœur.

Yao inclina légèrement la tête à son tour.

— Les créatures des bois nous ont guidés jusqu'à vous. Et votre ennemi était aussi le nôtre.

La fugace joie de ces retrouvailles partielles s'effaça, laissant place à la douleur et à l'appréhension. La terre battue, encore tachée du sang des défunts, rappela aux survivants les victimes du massacre. Un simple coup d'œil offrit la désolante réponse à la question muette d'Alex, qui s'était tourné vers Annie. La tisserande se contenta, les épaules affaissées, de les guider un peu plus loin. Leur marche fut accompagnée de l'observation du décor funeste qui les entourait : canons renversés, javelots épars, lambeaux de vêtements, casques fracassés… Tout s'était déroulé si vite, si affreusement… Ils retrouvèrent, quelques mètres plus loin, le reste de la délégation japonaise. *Katanas* au dos, ils utilisaient des pelles de fortune afin de recouvrir de terre les tombeaux précédemment creusés. Saisi de douleur, le cœur broyé par l'appréhension, Alex se précipita vers les fosses. Il ne vit d'abord que des Russes de ce côté, mais ses craintes se confirmèrent à la vue des tombeaux suivants : Éva, William, Rodrick, Déborah et Trevor reposaient, bras croisés sur leur poitrine, yeux clos, dans toute la sérénité de l'au-delà.

— Attendez, souffla-t-il en signalant aux Japonais de patienter avant de les enterrer.

Il s'accroupit, cherchant de quelle manière faire ses adieux sans y parvenir. Nelly l'enlaça, partageant ses larmes et son chagrin. Tous ces êtres, tous ces amis, tués alors qu'ils ne cherchaient qu'à se protéger, à se défendre d'une menace dont ils n'auront jamais su l'origine…

— Il faut les laisser partir, lui murmura Nelly.

Il lui était impossible de détacher ses yeux noyés de larmes du corps de William. Que n'aurait-il pas donné pour

lui parler une dernière fois… Sa tête s'inclina d'elle-même, son menton s'appuyant contre son torse dans une soumission douloureuse. La pelle indolente emplit lentement les tombeaux des défunts ; les corps comme l'espoir se couvrirent de ténèbres infinies.

Alex n'aurait su dire combien de temps il demeura là, immobile, à tenter de créer un vide en sa mémoire ensanglantée. Or le seul vide qui s'offrait à lui concernait plutôt l'avenir. Que faire, maintenant ? Où aller ? Survivre aux intempéries de Malragon fut leur première lutte ; résister à l'envahisseur, leur deuxième. Sans raison de se battre, trouverait-il de quoi repaître leur survivance ?

— Nous partons, leur annonça Yao, une fois tous les corps enterrés.

Pour aller où ? se retint de leur demander Alex, qui se contenta de lui serrer la main une dernière fois.

En une minute à peine, les cinq survivants de la délégation franco-canadienne se retrouvèrent seuls avec leur deuil. Ils formèrent alors un petit cercle autour des tombes, préservant un silence lourd. L'apparente nécessité des Japonais de retourner à leur campement fit naître plus d'une interrogation. Étaient-ils attendus ? Cette question rappela vaguement à Alex ce rêve qu'il avait fait inconscient — il revit sa mère, ses aveux échangés sous la pluie, ses révélations capitales. Ses yeux s'écarquillant soudain, il ressentit plus que jamais l'urgence de partager ses visions. Oui, tout lui revenait à présent : cette amnésie, cette ancienne vie qu'on leur avait arrachée, l'arrivée prochaine du vaisseau canadien afin de récolter les informations, ce dispositif enfoncé dans la chair de son poignet… Son cœur fit un bond ahuri dans sa poitrine ; un déclic se produisit dans son cerveau. C'était

maintenant, maintenant que ce retour programmé de ses souvenirs s'activait. Il ne se souvenait point de tout, non, mais des images, libérées de cette persistante brume, affluèrent dans sa mémoire.

— Je me souviens… dit-il enfin.

Toutes les têtes, exprimant l'interrogation, pivotèrent vers la sienne. Nelly l'encouragea du regard à préciser davantage sa pensée.

— Je me souviens de tout ! s'exclama-t-il en se relevant, incapable de supporter davantage cet élan d'énergie atterrissant en lui. Je sais ce qu'ils nous ont fait, ce qu'il arrivera de nous, ce pour quoi nous sommes ici !

— Qui, *ils* ?

Tout se mêlait avec une telle effervescence qu'Alex sentit sa pression chuter — il plaqua ses deux mains contre ses tempes, qui l'élançaient avec force. Les quatre autres s'étaient relevés à leur tour afin de l'épauler.

— Nous avons été sélectionnés en raison de nos aptitudes, commença-t-il en s'appuyant sur un arbre à l'écorce couverte de suie. Il leur fallait des êtres doués, savants, afin de mener à bien cette mission secrète.

— Alex, tu vas trop vite ! l'arrêta Nelly en secouant la tête.

Annie, Albert et Thomas étaient pendus à ses lèvres, l'œil arrondi par l'avidité du savoir. Il leur manquait une foule de détails pour parvenir à comprendre seulement la moitié de ces mots, mais nul n'osait interrompre ces révélations, de peur de les amputer.

Le Canadien soupira tout l'air que contenaient ses poumons. Ses mains devinrent moites, sa respiration haletante, même s'il remuait à peine. Un nombre infini de

connexions électrisait son cerveau — la migraine fit place à une agitation indescriptible. Était-il seulement certain de ce qu'il avançait ? Une voix intérieure lui confirmait qu'il ne devait point en douter.

— Vous deviez avoir, tout comme moi, des talents particuliers, des talents qu'ils recherchaient…

— D'où tires-tu toutes ces informations ? se risqua à le couper Annie.

— J'y viens. J'y viens, ne t'inquiète pas.

Alex avait du mal à aligner ses idées, à remettre de l'ordre parmi ses pensées.

— Reprenons du début, dit-il en rassemblant sa concentration. Quelques pays, j'ignore lesquels, ont effectué une sélection de huit individus afin de les envoyer sur Malragon. Quel était leur but ? S'il m'est permis de me fier à mes visions, je dirais qu'ils cherchaient d'une part à établir les frontières de cette planète, mais aussi à en recueillir, directement à partir de notre mémoire comme d'une disquette, des informations plus concrètes.

— Ce serait comme une sorte de jeu ? vulgarisa Thomas, pensif, en s'asseyant distraitement sur une souche à demi fracassée par un boulet de canon. On nous a balancés sur une planète avec quelques drapeaux en croyant vraiment que nous réussirions à créer des frontières de la sorte ? C'est absurde !

— Même si tu avais raison, Alex, cela n'explique qu'une partie de notre situation, ajouta Albert. Il faut…

— Je sais ! s'agaça le Canadien, que l'agitation avait rendu impatient. Je présume que la Russie ne faisait pas partie de ce regroupement et qu'elle a voulu se venger, conquérir par la force ce vaste territoire.

Annie, étant au courant de l'agitation de son ami, s'approcha calmement et lui posa sa question d'une voix extrêmement posée :

— D'où sais-tu tout cela, Alex ?

— De mes rêves, répondit-il à brûle-pourpoint. Chaque fois que je dors, depuis que je suis ici, des visions me viennent. Elles sont en désordre, déphasées, inexplicables. Au départ, je croyais en de simples cauchemars, mais je comprends maintenant qu'il s'agit de mon passé qui cherche à refaire surface. Car il vous faut savoir ceci : on a tenté de nous faire croire que nous avons été créés en laboratoire, mais il n'en est rien. Tous, autant que nous sommes, nous avions une vie avant tout ceci ; nous avons étudié, reçu l'amour de parents…

Un nœud se forma alors dans sa gorge, nœud qu'il lui fallut déglutir pour l'apaiser.

— … mais tous ces souvenirs nous ont été arrachés. Nous avons subi des opérations, un éventail de tests inhumains pour faire de nous de vulgaires machines à savoir. Ce n'est pas un hasard si nous avons tous une spécialité — Nelly, tu sais tout des premiers soins ; Albert, de la science ; Annie, du tissage ; et ainsi de suite ! On nous a donné tous les outils pour assurer notre survie et notre subsistance au cœur de l'hostilité, et il fallait pour ce faire nous retirer notre passé — enlever toute tristesse, tout remords, toute dénégation. Et surtout, il fallait que nous ne sachions rien de la vérité de cette mission de laquelle nous sommes les acteurs malgré nous.

Alex leva les yeux vers le ciel, laissant les rayons chauds l'éblouir.

— Quelle vérité, Alex ? le relança Thomas, incapable de patienter davantage.

— Je le sais, laissa tomber contre toute attente Nelly.

Alex la considéra avec étonnement.

— Je t'ai menti, Alex, lui avoua-t-elle comme ses traits s'étiraient sous le coup de la tristesse. Damien, avant de mourir, ne m'a pas révélé ce que je t'ai dit. Nous le savions tous déjà, que les Russes allaient s'en prendre à nous ; il n'y avait aucun secret là-dedans. Ce qu'il m'a dit, je n'ai osé te le révéler pour ne pas laisser gagner le désespoir, pour que nous ne nous laissions pas abattre…

— Nelly…

Ce fut tout ce qu'Alex parvint à prononcer avant de saisir doucement la guérisseuse entre ses bras.

— Il m'a avoué que ceux qui viendraient nous chercher ne feraient que nous tuer afin de protéger le secret de leur mission, sanglota-t-elle. Que d'autres délégations telles que la nôtre poursuivraient les recherches avant d'être tuées à leur tour…

Les yeux d'Alex se fermèrent d'eux-mêmes. Cet aveu de Nelly concordait en tous points avec celui de sa mère en ses songes.

— Vous voulez dire que ce vaisseau qui doit venir nous chercher, comme inscrit dans le livret, n'a pour seul but que de nous exterminer ? s'inquiéta Albert.

— Et d'extraire de notre mémoire les souvenirs de ce monde, comme ils ont su le faire de ceux de notre ancienne vie, précisa Alex, enlaçant encore Nelly.

Quelques jurons furent murmurés.

— Mais Alex, s'interposa Annie, qui semblait encore ne pas y croire. Comment se fait-il que ta mémoire revienne, alors que la nôtre semble coincée ?

Cette fois, Alex abandonna son étreinte pour faire face à la tisserande.

— Ma mère faisait partie, malgré elle, du regroupement de scientifiques chargés de notre entraînement. Selon ce que j'ai vu dans mes songes, elle avait un ami parmi les neuro-chirurgiens à l'origine de notre amnésie, et elle aurait réussi à le convaincre de reprogrammer lentement ma mémoire, je ne saurais dire comment.

Albert, bras croisés, demeurait songeur, l'œil vague.

— Ce vaisseau, quand est-il censé arriver ? demanda-t-il à l'autre Français.

— On parlait d'une quinzaine de jours, si je me souviens bien.

— Dans ce cas, nous n'avons qu'à nous cacher ! s'illumina-t-il. Nous connaissons ce monde bien mieux qu'eux ; cachons-nous là où personne ne saura nous retrouver !

— C'est inutile.

Cette fois encore, toutes les têtes se tournèrent vers Alex. Un détail qui lui avait échappé durant son discours lui était brusquement revenu en mémoire à cette idée de l'ingénieur. Afin d'amorcer son explication, il souleva sa manche déchirée, exhibant son avant-bras.

— Dans chacun de nos poignets se trouve un dispositif minuscule grâce auquel ils sont à même, depuis la Terre, de connaître notre position et notre état. Nous cacher ne ferait que retarder notre capture.

— Nous n'avons qu'à l'arracher !

Thomas, qui n'en pouvait plus de cette histoire insensée, se munit du couteau qu'il avait ramassé nul ne savait où et en approcha sans plus attendre la lame de son poignet. Nelly fut la première à intervenir, sachant le risque d'atteindre

mortellement les artères cubitale et radiale. Alors que le tranchant n'était retenu qu'à quelques centimètres de sa peau, Alex eut soudain une idée qui le fit sourire pour la première fois depuis son réveil dans la tourmente.

— Attendez ! s'exclama-t-il en levant une main voulue apaisante.

Thomas consentit à obéir. Alex se tourna alors vers Albert.

— As-tu toujours de la poudre à canon ?

— Non, mais j'ai tout ce qu'il faut pour en produire.

— Et les armes d'assaut des Russes, comportent-elles encore des munitions ?

— De ce que j'ai pu en voir, répondit Annie, il y en a au moins une dizaine encore en bon état, de même que quelques lance-grenades.

Le sourire d'Alex s'étira plus encore.

— Dans ce cas, je sais exactement ce qu'il nous reste à faire !

10

De nouvelles manifestations sont en branle aux quatre coins du pays, faisant écho au plus grand ralliement qu'a connu le Canada la semaine dernière. Cette fois, celles-ci concernent le départ du vaisseau canadien vers Malragon afin de recueillir les sujets de la première et dernière délégation. Le gouvernement, en dépit de l'agitation, s'est toutefois montré intransigeant à ce sujet : la méthodologie demeurera inchangée pour les survivants de l'exploration du continent maudit. Il en va, selon lui, de la sécurité nationale : les délégués devront être sacrifiés. On m'informe que de nombreux dirigeants russes ont par ailleurs été arrêtés par les autorités européennes en raison d'un complot. Nous en saurons davantage prochainement.

Radio-Canada, dossier spécial — Retour de Malragon.

Les jours qui avaient suivi la guerre contre les Russes avaient été aussi occupés que les précédents : les cinq survivants de la délégation franco-canadienne avaient dû, en plus de veiller à leur subsistance, tout mettre en place en vue du plan qu'ils avaient savamment élaboré.

Il avait d'abord fallu rejoindre les délégations restantes sur le continent. Pour ce faire, l'aide des centaures s'était révélée aussi inopinée qu'utile, une fois encore ; leur connaissance incomparable de l'environnement et leur faculté de parler toutes les langues leur avaient permis d'agir à titre d'intermédiaires entre les délégations qui, jusqu'alors, ignoraient leur existence mutuelle. Les Japonais furent d'abord mis au courant, suivis des Allemands, des États-Uniens et des Anglais. Par ailleurs, les humanoïdes des bois réussirent à retrouver le huitième et dernier membre de la délégation italienne — sur les huit, sept corps avaient en effet été retrouvés sur le site du raid ; l'unique survivant, caché dans une grotte, avait semblé ne pas avoir vu le soleil depuis des jours. Certaines des délégations ne comportaient plus que quelques survivants, parfois grandement éloignés du point de rendez-vous. Aussi fallut-il plusieurs jours avant que le groupe d'explorateurs fût pour la première fois réuni. Et cette réunion avait eu lieu ce matin-là.

Ils étaient 24 survivants de nationalités différentes, tous dépourvus de leur passé, victimes des mêmes expériences, se comprenant malgré la barrière du langage en raison des défis communs traversés. Par chance se trouvait dans chaque délégation un interprète capable de traduire les mots étrangers, et la plupart savaient discourir en anglais, le désignant de facto comme la langue d'usage. D'après les informations obtenues, selon les livrets qui n'avaient pas été détruits, c'était aussi ce jour-ci que les vaisseaux terrestres devaient se poser sur Malragon — « amalragonnir », comme se plaisait à le répéter Albert à qui voulait bien l'entendre.

Parmi les innombrables préparatifs, il avait fallu couper des zones précises dans la jungle — l'idée était venue d'une

scientifique allemande, qui avait calculé approximativement le périmètre nécessaire à l'« amalragonissage ». Ainsi, sept zones avaient été coupées à blanc grâce à des scies improvisées et à la quarantaine de bras disponibles. Il avait fallu aussi se composer un arsenal destructeur — Albert s'était fait un plaisir d'apprendre aux autres ingénieurs comment créer la poudre noire. Il avait reçu plusieurs félicitations en effectuant la bruyante démonstration d'un tir grâce aux canons, qui s'étaient vus multipliés par la suite. Les armes des Russes avaient été équitablement distribuées entre les survivants, de même que les vivres récoltés. Des délimitations strictes, balisées par des marques de charbon sur les écorces, indiquaient la présence de pièges nombreux et sophistiqués que la délégation anglaise avait mis au point.

Tout le matériel à leur disposition avait été inventorié, puis distribué de sorte à en maximiser l'efficacité — tous avaient été clairement mis au courant de leur rôle et du poste à occuper. Leurs expertises et connaissances réunies avaient ceci d'extraordinaire qu'elles n'avaient rien laissé au hasard. Leur plan ne pourrait échouer ; chaque décision avait été le résultat d'un calcul d'incertitudes, d'une équation mathématique infaillible. Ce résultat, en revanche, n'avait été atteint qu'au terme de longs et tumultueux échanges.

D'aucuns n'avaient en effet cru sur parole dès le départ l'inconnu que leur était Alex — il avait fallu que les survivants de la délégation française, joints aux Japonais, affirment leur complète confiance en lui afin qu'ils daignent l'écouter. D'accepter le funeste sort qu'on leur avait réservé ne se fit pas sans contrecoups — les colères s'étaient manifestées de toutes les manières imaginables. Des conflits étaient nés des échanges qui avaient suivi, mais tout était

ultimement rentré dans l'ordre. Il n'y avait, au demeurant, qu'une seule issue à ce tortueux labyrinthe.

Nelly, le visage lumineux et les vêtements scintillants de propreté, avait une main plaquée contre son front pour contrer la clarté du soleil.

— Sommes-nous certains que les vaisseaux se poseront aujourd'hui ? demanda-t-elle pour la troisième fois depuis les sept derniers jours.

— Les informations que nous avons vont toutes dans ce sens. Aujourd'hui est le moment pour lequel nous nous sommes tant préparés.

Elle saisit la gourde pleine déposée à ses pieds et en but quelques gorgées. Alex et Nelly étaient postés dans une cavité naturelle de pierre et de verdure ; quiconque ignorant leur position ne serait en mesure de les apercevoir tant cette cachette offrait un camouflage extraordinaire. Tous les autres, fidèlement à leur poste, patientaient, aussi invisibles aux yeux des Canadiens que ces derniers aux leurs.

— Je dois t'avouer que j'ignore toujours s'il n'y a pas moyen de trouver un quelconque arrangement, lui dit-elle à voix basse.

— Je sais, Nelly, tu m'en as déjà…

— Alex, écoute, enchaîna-t-elle, peu impressionnée. Nous prévoyons tuer des innocents, ce sont des faits !

— Personne n'est innocent.

— Tu as dit toi-même que ta mère avait été coincée dans cette affaire sans le vouloir ! Tu crois vraiment que ceux qui viendront nous chercher ne sont pas comme elle ? À coup sûr, elle n'est pas la seule à agir malgré elle !

Alex soupira avec un agacement manifeste — si ces mots l'indisposaient tant, c'était bien qu'ils exhibaient une vérité

qu'il avait forcément cherché à enterrer sous un monticule de vengeance.

— Laisse-moi te rappeler que nous sommes 24. Combien crois-tu que nous étions, au départ ? Huit membres dans chaque délégation. Je te laisse faire le calcul ; plus d'innocents sont morts de notre côté que d'innocents risquent de périr du leur.

— Et dis-moi, le relança-t-elle cette fois avec une ardeur que ne put soutenir le murmure, pourras-tu vivre avec ces assassinats sur la conscience ?

— Je fais tout ce qu'il faut pour survivre.

Nelly se mordit la lèvre en se détournant. Alex, pour qui elle éprouvait un amour toujours aussi franc, avait indubitablement changé au courant de ces derniers jours. Pouvait-elle lui en vouloir ? Se rappeler son passé, sa vie qu'on lui avait volée, devait être pire que ne point s'en souvenir. Au fond d'elle-même, elle savait qu'une discussion avec les terriens serait vaine ; ceux-là risquaient d'être puissamment armés, en plus de devoir obéir à des ordres stricts. Son attention se reporta au ciel, qu'elle se mit à épier tel un faucon.

Derrière eux, un petit feu attendait patiemment le moment d'être utilisé. Une branche, au bout recouvert de tissu graissé, ne demandait qu'à être enflammée ; et ce subtil sillon creusé dans la terre, où une traînée de poudre noire s'alignait en irriguant l'entièreté de la zone proscrite ainsi que des veines empoisonnées, semblait se languir de son embrasement. Oui, tout avait été calculé — tout, sauf la terreur. Allait-elle être en mesure d'agir comme il le fallait ? Aurait-elle le courage de passer à l'acte ? Un détestable frisson parcourut son être — le frémissement qu'elle encaissa

n'échappa pas à l'attention d'Alex, qui l'encouragea d'une caresse au dos.

Savourant cette fragile tendresse, la guérisseuse se permit de fermer momentanément les yeux. Lorsque ses paupières se rouvrirent, elle crut apercevoir un point, distant, dans l'azur de midi. Elle l'indiqua aussitôt, attirant l'attention de son amoureux. Était-ce ce qu'ils attendaient ? Il fallut patienter une minute encore pour en avoir le cœur net : des navettes lointaines laissaient une traînée blanchâtre dans le ciel qu'elles zébraient. Toutes avançaient à la même vitesse — leur progression aussi devait être le fruit d'un calcul savant, chaque État se devant de respecter de strictes contraintes. L'alerte se propagea parmi les survivants cachés ici et là dans la jungle ; le moment viendrait de passer à l'acte. Déjà, les cœurs d'Alex et de Nelly battaient follement à l'unisson.

— Prête ? lui murmura Alex.

Nelly hocha la tête, ayant l'impression de moins mentir en répondant d'un geste. Alex, lui-même, avait posé cette question sans réellement savoir ce qu'il y aurait répondu. Ces vaisseaux, minuscules dans la distance, s'approchèrent en gagnant en ampleur et en majesté : fruit d'une science évoluée, ils étaient le reflet de la puissance et du génie humains. Avaient-ils été naïfs de croire qu'ils seraient à même d'y obvier ? Cette menace semblait infiniment plus grande que celle par laquelle ils espéraient la contrer. Combien d'hommes seraient à bord de ces navettes ?

Ses appréhensions furent bientôt interrompues par le bourdonnement accentué des gigantesques moteurs crachant cette fumée opaque zébrant l'horizon. Un gouvernail immense, prolongeant l'habitacle de pilotage et la soute,

s'élevait vers le ciel ainsi que l'aileron d'un requin, flanqué de deux réservoirs et terminé par une série de moteurs flamboyants. Les ailes delta, munies de leurs volets, offraient une stabilité manifeste à cet engin spatial dont la vitesse entamait sa décroissance. Les cabines de pilotage, minuscules au sein de cette ingénierie, laissaient présager la présence de l'équipage.

Alex parvint alors à remarquer, de ses yeux plissés, les couleurs qu'arboraient les flancs de ces véhicules extraordinaires. Ce premier, qui filait droit vers eux, étincelait du rouge que formait une feuille d'érable ; cet autre, de bleu, blanc et rouge. Jusqu'à présent, leur plan fonctionnait à merveille : les zones défrichées faisaient œuvre de piège par excellence ; les vaisseaux spatiaux s'y poseraient sans craindre quoi que ce soit. Rien d'étonnant, dut s'avouer Alex, l'œil brillant : il représentait lui-même la faille dans le plan de cette organisation secrète. La clé de leur défaite latente se trouvait dans son crâne, perdue dans les réseaux infinis de sa mémoire réanimée. Alex savait ce qui les attendait, connaissait le sort qu'on leur avait réservé dès le départ, les intentions de ces scientifiques qui les avaient pris pour vulgaires sujets.

Le bourdonnement continu des moteurs s'accentua, tandis que s'élevaient tout autour des bourrasques violentes. La nature fléchissait, se flétrissait à vue d'œil. Alex et Nelly durent se protéger du rocher pour contrer la violence des irradiations, boucher leurs oreilles afin de résister au vrombissement assourdissant. Vers chacune des zones d'« amalragonissage », les navettes se préparaient à se poser, ralentissant à la puissance brute des moteurs gigantesques. Le feu craché depuis les cylindres argentés s'évanouit à mesure que les

vaisseaux s'approchaient du sol. Par ce bruit, comment espéraient-ils lancer un quelconque signal ? Car c'était bien ce qu'ils auraient bientôt à faire ; il avait été convenu qu'Alex, utilisant une pierre, enverrait un signal sonore afin de mettre le plan à exécution. Mais avec ce vacarme, nul ne l'entendrait !

La navette canadienne se posa enfin sur le sol avec une impressionnante douceur. Un peu plus loin, les navettes états-unienne, anglaise, japonaise, italienne, française et allemande s'immobilisèrent à leur tour. Le silence revint instantanément — le cœur d'Alex, cependant, battait aussi vivement. Il ne fallait désormais qu'un signe pour mettre leur plan à exécution, qu'un signe pour en finir. Et pourtant, il hésita. Autour, quelques têtes émergèrent des rochers, des broussailles, des souches et des troncs — qu'attendait donc Alex ? Il n'aurait su dire si les paroles de Nelly avaient atteint enfin une partie de sa conscience, ou si la fatalité seule s'était emparée de sa détermination pour la solidifier en velléité. Et s'ils commettaient une grave erreur ? Toutes les discussions des jours passés, tous les argumentaires formulés, traduits et échangés entre les délégations réunies s'éclipsèrent de sa conscience pour ne laisser que cette brute inquiétude. Le meneur attendait, la pierre serrée entre ses doigts, pétrifié par la fragilité du destin.

Des navettes immobiles s'ouvrit alors une portière, de laquelle descendirent des escaliers qui s'abattirent au sol. On venait ! C'était maintenant ou jamais. La pierre tremblait dans la paume d'Alex, de la sueur coulait le long de ses tempes.

— Alex ? s'inquiéta Nelly. Alex, il faut agir, maintenant !

Une jambe émergea de l'ouverture créée dans la navette canadienne, permettant à un pied de se poser sur la première marche de l'escalier télescopique. Pétrifié, Alex suivit ce membre de ses yeux arrondis. Il lui fallait savoir qui avait été envoyé pour les capturer.

Il lui fallait savoir qui perdrait bientôt la vie sous son ordre.

Ses sourcils se froncèrent tout à coup lorsqu'un tronc relaya la jambe aperçue au haut des marches. Il ne s'agissait pas d'un être humain, mais d'un humanoïde, une sorte d'automate composé de fils et de métal. Ces scientifiques à l'origine de leur malheur n'avaient pas même osé se présenter, en dépit du mensonge qui les protégeait ! Toute compassion s'effaça du cœur d'Alex. Il brandit le caillou et l'abattit avec force à trois reprises sur la paroi de pierre leur servant de plafond. La réverbération se propagea jusqu'aux oreilles des survivants, qui s'activèrent aussitôt. Alex, le cœur gonflé de courage et de frayeur, saisit la branche à l'extrémité en feu et la lança dans la traînée de poudre, qui s'enflamma aussitôt. Les flammes, ainsi qu'un serpent de feu, longèrent le corridor creusé à même la terre, jusqu'à ce que celui-ci se divisât en sept sillons identiques. Déjà larmoyant, Alex ne fit que serrer Nelly dans ses bras tout en regardant le feu se répandre à travers cet embranchement de poudre noire.

Tout avait été calculé. Il le savait.

Aussi bien qu'il savait qu'il ne restait que quelques secondes avant la fin.

Avant *une fin*.

Dans cet horizon qu'il contemplait de ses yeux embrouillés, la jungle divisée s'étendait jusqu'à la mer ; les

vaisseaux, au nombre de sept, demeuraient posés dans les zones défrichées. Des robots, par dizaines, descendaient mécaniquement les marches des escaliers télescopiques, attirés par les puces que les survivants avaient à leur poignet.

Maintenant.

Les flammes, avec un synchronisme parfait, atteignirent le centre de chaque zone déboisée, où un monticule d'explosif avait été caché sous un tas de feuilles et de paille. Dans une détonation à faire trembler le monde, les sept pièges explosèrent en projetant un incommensurable éclat de chaleur et de lumière. Tous se retinrent au roc ainsi qu'aux arbres afin de n'être pas projetés au loin par cette violente onde de choc, qui se répéta avec plus de violence encore lorsque les explosions atteignirent les réservoirs des vaisseaux, qui éclatèrent comme autant de volcans en éruption. Des fragments de métal jaillirent dans tous les sens ; des nuages de fumée noire comme l'ébène masquèrent la clarté du jour, étendant leur voile ainsi qu'une nuit sans astres ; les carcasses enflammées des navettes spatiales se tordirent bruyamment sous l'intense chaleur. Le mugissement du brasier se renouvelait en crachant ses fumées. Quelques humanoïdes, par chance et par une construction d'une extrême résistance, se relevèrent ici et là parmi les décombres incendiés. Comme Alex s'en attendait, ceux-là furent fusillés à en vider toutes les cartouches, à désarticuler leurs membres d'huile et d'acier. Leur être artificiel fut court-circuité à la première volée de projectiles, tombant dans les cendres.

Alors que les flammes se dissipaient lentement, que la chaleur diminuait, que la fumée se dispersait, Alex, ayant encore Nelly aux bras, sortit de sa cachette afin de marcher

vers les navettes détruites. De même, tous les survivants déposèrent leurs armes au sol, enfonçant leurs pieds sur les herbes desséchées. Un relent vif de carbonisation planait encore sur le lieu du désastre prévu. Tous se mirent à entourer ce qu'il restait du vaisseau de leurs nations respectives, les uns pleurant, les autres se réjouissant du succès de leur attaque. La rougeur de la feuille d'érable était à peine visible sur les ailes tordues et noircies.

Ils n'avaient eu d'autre choix.

Alors, pourquoi pleurait-il ?

C'était bien ce à quoi tous les survivants avaient donné leur accord. Au moyen de ses visions, Alex avait découvert le fond de cette mission dont ils étaient forcément acteurs. On les avait choisis en raison de leurs aptitudes. On leur avait arraché la mémoire afin de n'en faire que des êtres savants, des victimes inconscientes de leur sort. Et pour quoi ? Pour fixer les frontières d'un nouveau monde que comptaient se partager les plus fortunés de la Terre. La méthodologie du projet Brainer, tel que le lui avait révélé sa mère dans ses visions, précisait que la mort de tous les explorateurs devait suivre la cueillette des données de leur cerveau afin de réduire la marge d'erreur. Il n'était en effet pas impossible que l'un d'entre eux recouvrât la mémoire et cherchât à tout détruire — Alex en était la preuve vivante.

Ils n'avaient eu d'autre choix.

Alex pleurait, car la destruction de ces vaisseaux signifiait leur survie, mais aussi la fin de tout espoir d'un jour remettre les pieds sur Terre, de revoir sa mère à qui il devait pourtant la vie. Ici s'achevait cette autre vie dont il se rappelait les images, les sons et les odeurs, cette vie volée au profit de la cupidité des magnats de cet autre monde.

Ils n'avaient eu d'autre choix.

Cette évidence défilait dans la conscience d'Alex, qui ne pouvait retirer ses yeux de la carcasse fumante du vaisseau spatial canadien ni ses bras de ceux de Nelly, blottie contre son épaule. Leur vie était à ce prix : l'abandon du passé et l'acceptation d'un futur nouveau. Alex se retourna vers la jungle, vers les autres délégués plongés dans leurs réflexions propres, vers cette montagne au sommet enneigé, vers cet arbre gigantesque leur ayant servi de demeure depuis la destruction du cœur de Malragon.

— Je crois qu'il est temps d'en finir, prononça-t-il en se dénouant difficilement la gorge.

Il tendit son poignet ainsi qu'un couteau à la guérisseuse, qui ne posa pas une question. Ils en avaient tous deux suffisamment discuté, si bien qu'ils avaient réussi, au terme de minutieux examens, à localiser avec précision ce qu'elle s'apprêtait à retirer de la chair de son amoureux.

— Ça risque de faire mal, le prévint-elle néanmoins.

Alex ne répondit guère ni ne ferma les yeux, qui fixaient inexorablement la lame effilée du couteau. Il ne souhaitait rien rater de cette dernière étape, de ce dernier lien avec la Terre. La guérisseuse enfonça l'acier dans la peau du Canadien, qui ne remua pas d'un centimètre en dépit de la douleur. La lame s'enfonça davantage — Alex ne put retenir un gémissement, sans broncher toutefois. Une légère agitation du couteau suffit à déloger la minuscule puce de son corps, que Nelly déposa dans sa paume. Alex l'éleva vers le ciel, tentant d'en discerner les détails sous le sang qui la couvrait. Puis, d'un geste décidé, il la lança vers les flammes qui rongeaient encore le vaisseau.

Sa tête se leva vers le ciel rougeoyant que le crépuscule lentement assombrissait alors que quelques étoiles commençaient à poindre. Et ce fut à voix haute, l'émotion enserrant son cœur, qu'il prit la parole :

— Si tu es là, maman, sache que je ne t'oublierai plus jamais. Sache que je me souviens. De toi. De nous. De tes aveux. De tes larmes versées. Sache que j'ai pu t'entendre et que je pourrai revoir ton visage chaque fois que je refermerai les yeux.

Je ne sais pas si tu peux m'entendre, si même tu te souviendras un jour de moi… J'ai… J'ai la certitude pourtant, que tôt ou tard, dans cette vie ou dans l'autre, tu sentiras la chaleur de mon amour, tu percevras la tendresse de mes mots, et peut-être… peut-être que, dans un recoin isolé de ta mémoire, tu reverras mon visage qui te sourit avec tout l'amour et la fierté que je te porte. Je t'aime, Alex, mon seul et unique fils, ma raison de vivre qu'on m'arrache. J'aurai ultimement souffert d'avoir eu un jeune homme aussi bon que toi. Il y a tant de choses que je voudrais te dire en ce moment. J'espère que... tu seras heureux là-bas. J'espère que, saisi d'un étrange sentiment, tu regarderas le soleil en te disant que je l'observe aussi, car même si tu ne te souviens jamais de ces mots, je te promets que, chaque jour et chaque soir, je fixerai le ciel en pensant à toi. Tu as tout ce qu'il faut pour survivre dans ce monde, n'en reviens plus jamais. Je t'aime, je ne le dirai jamais assez.

Il revoyait tout, tout, avec une netteté parfaite. Ces souvenirs d'un hier révolu, cet amour qui transcendera les temps et les distances. Nelly, émue par ses paroles, le serra tendrement dans ses bras.

— Te souvenir d'elle, Alex, est le plus précieux cadeau que tu puisses avoir.

11

Les corps des principaux acteurs du projet Brainer ont été retrouvés sans vie à leur domicile, à la suite de la diffusion en direct de la destruction de la navette spatiale canadienne, par ce que nous soupçonnons être le regroupement des survivants. Vingt et une personnes ont de surcroît été arrêtées par la police, et plus d'une centaine libérées des laboratoires secrets de l'agence. Il s'agit de la fin de *Brainer*. Les prochains jours nous tiendront au courant des chefs d'accusation portés à ses acteurs, qu'on accuse notamment d'avoir omis de fournir d'importants détails à la population. Quant aux survivants, Malragon deviendra inévitablement leur perpétuelle demeure, à moins qu'une mission de sauvetage soit menée prochainement. Il est cependant trop tôt pour se prononcer sur la suite des événements.

Grands titres — *Le Devoir.*

La vingtaine de survivants se regroupa près du bassin naturel où Canadiens et Français avaient élu domicile et où un repas fut partagé à travers les éclats de rire et les

murmures amusés. Alex, Nelly, Annie, Thomas et Albert se regroupèrent près de la cascade, tandis que la nuit s'étendait dans le ciel étoilé. Maintenant que l'ultime menace avait été écartée, que Malragon était stabilisée, que s'était achevée leur mission, que leur restait-il à accomplir ? S'ils avaient su quelque temps plus tôt se mêler à l'hilarité du groupe, il leur avait fallu également prendre un moment à l'écart de celui-ci pour réfléchir. Alex cueillit la main de Nelly, qui jusqu'alors avait le regard perdu dans le bassin où miroitaient une myriade de gemmes multicolores. Son visage trahissait son étonnement lorsqu'il l'emmena en retrait, mais elle ne posa aucune question. Tous deux s'éloignèrent légèrement du groupe, progressant vers le grand arbre au pied duquel ils s'immobilisèrent.

— Tu veux monter te coucher ? lui demanda-t-elle.

— Pas encore. Mais je veux y monter.

Nelly esquissa un sourire désolé tout en entamant son ascension de l'écorce. Au courant des derniers jours, les survivants avaient pu clouer une centaine de marches longeant la circonférence du tronc, auxquelles ils avaient greffé une balustrade circulaire, avec l'aide des autres délégations. Tous deux n'eurent plus à craindre de chuter et ne prirent que quelques minutes pour s'élever à la hauteur du rameau principal. La nature, dans sa beauté insolente, demeurait inchangée : les papillons voletaient, les fleurs s'épanchaient et les lucioles brillaient sans égard à la destruction des vaisseaux, qui reposaient au sol. Tenant d'une main celle de Nelly et de l'autre le garde-fou, Alex se dirigea jusqu'à leur abri, désormais construit en entier : un toit de larges feuilles surmontait la maisonnette, sur le plancher de laquelle reposait un tas de couvertures. Alex se munit de ces

dernières avant d'entraîner Nelly plus haut encore. Des balustrades supplémentaires traçaient un chemin à travers la frondaison, menant à un sommet du feuillage d'où l'on pouvait apercevoir la voûte nocturne dans toute sa splendeur. Éclairé des pétales lumineux et parfumés, Alex étendit les couvertures sur la plate-forme qui fut construite sur cette échappée.

— Je ne suis jamais montée jusqu'ici, je ne savais pas que…

— Je sais. C'est une surprise.

Il l'invita à s'asseoir sur la plate-forme installée dans la cloison de feuillages, où il prit également place. Des couvertures, il abria leurs jambes tandis qu'un vent tiède caressait leurs cheveux. Les discussions des autres délégations leur parvenaient d'en bas, mêlées au bruissement continu des feuilles et au grésillement des grillons. Au-delà du campement et de la lumière du feu qui y brillait, la jungle n'apparaissait qu'ainsi qu'une masse inquiétante d'obscurité, transpercée ici et là de clignotements, de halos et de flamboyances multicolores témoignant de la végétation fantastique et des insectes luminescents qui y voletaient. Vers la mer, on ne distinguait guère la lisière de l'eau et celle du ciel ; l'horizon s'unissait comme une seule vastitude. Les étoiles semblaient dormir sur les flots ; les vagues, onduler sur les constellations. Et alors, tandis qu'Alex et Nelly observaient en silence cette majesté à la fois ombreuse et scintillante, cette immensité d'autant plus belle qu'inaccessible, ils sentirent le temps se figer.

— C'est magnifique, souffla Nelly avec émotion.

Elle se mit à rire maladroitement, essuyant une larme qui coulait sur ses joues.

— Je ne sais pas pourquoi je pleure encore ! se défendit-elle bêtement. C'est difficile d'abandonner définitivement ce que j'ai tant voulu retrouver…

Alex, loin de se moquer d'elle, lui cueillit délicatement la main.

— Tu pleures parce que tu es sensible à ce que nous avons sous les yeux.

— Et toi, pourquoi pleures-tu ? le relança-t-elle, remarquant ses yeux rougis à son tour.

Contre toute attente, il lui offrit un sourire entier.

— Parce qu'une vie si riche nous attend.

Les traits de Nelly se relâchèrent — elle n'avait pas compris où il voulait en venir.

— Ceci est notre monde, désormais, lui dit-il en reportant ses yeux vers le large assombri. Cette mer, cette forêt, cette montagne… il reste tant à découvrir ! Nelly, dis-moi, appartenons-nous à l'endroit où nous sommes nés, ou à celui où nous avons vécu, souffert et aimé ? Ce monde est le nôtre, maintenant. Nous y construirons un petit village avec tous les autres, nous y cultiverons nos jardins… (*Son sourire s'étira plus encore, alors que les étoiles se reflétaient dans ses yeux.*) Nous y élèverons nos enfants…

Nelly pouffa de rire, essuyant un nouvel afflux de larmes.

— Crois-tu vraiment tout ce que tu racontes ? le défia-t-elle d'un haussement de sourcils.

— J'y crois, si tu le veux bien.

Alex se tourna afin de lui faire face. D'un côté de leurs êtres rapprochés, la plate-forme s'achevait, menant vers la jungle endormie ; de l'autre, les feuillages lumineux leur offraient une suave protection. Son cœur battait avec force,

une force douce et vivante, une force qui se voulait aveu, à la fois murmure et cri, à la fois hier et demain.

— Je t'aime, et je veux être heureux à tes côtés, lui déclara-t-il avec toute la sincérité que peut le regard. J'y pense et… Quelle vie aurais-je eue, en revenant sur Terre ? Mon ancienne vie est révolue ; mes souvenirs d'avant ne valent pas ceux que nous avons forgés ensemble. Qui sait, peut-être nous serions-nous égarés l'un de l'autre dans le torrent du retour… Peut-être aurions-nous regretté cette vie folle et imprévisible que nous menons. Malgré l'immensité de l'Univers, il n'y a pas d'autre ailleurs qu'ici, près de toi. Il n'y a pas d'autre vie que la nôtre. Il…

— Alex, l'interrompit-elle avec douceur. Embrasse-moi…

Ce fut pourtant elle qui s'approcha de lui la première afin de déposer ses lèvres contre les siennes. Et tous deux s'enlacèrent, bercés par les feuillages et le voile de la nuit.

***

Diane, mère d'Alex et docteure en ingénierie spatiale, venait tout juste d'être libérée du poste de police et d'entrer dans sa demeure après plus d'un an d'absence. Elle ne prit que quelques secondes pour détailler le mobilier poussiéreux, qu'elle croyait voir pour la première fois ; quelque chose d'infiniment plus urgent l'attendait. Les enquêteurs avaient refusé de lui révéler quoi que ce fût concernant l'arrêt de la mission *Brainer*. Les nouvelles, cependant, lui fourniraient peut-être les réponses qu'elle espérait tant. D'une main fébrile, elle ouvrit son téléviseur, trop inquiète pour s'asseoir sur le canapé. Sans surprise, le premier canal présentait un bulletin de nouvelles spécial portant le titre-choc

« Arrestations massives aux bureaux de Brainer — complot et crime contre l'humanité ».

« Nous reverrons dans quelques instants les dernières images captées par les caméras de la navette spatiale canadienne. Permettez-moi de vous rappeler que la mission est officiellement abandonnée, tous ses acteurs ayant d'innombrables chefs d'accusation à leur dossier. Il s'avère que les informations révélées par WikiLeaks lors de la manifestation de la semaine dernière étaient fondées. Les buts poursuivis par les dirigeants de Brainer, parmi lesquels se retrouvaient de nombreux députés de l'Assemblée, étaient bien différents de ceux partagés à la population. Il n'était pas question, en effet, de trouver des ressources pour pallier les maux de notre planète, mais bien de permettre ultimement la fuite d'un groupe élitiste sur les terres de Malragon. Les informations récoltées par les délégués n'auraient servi qu'à accroître leurs connaissances sur cet environnement qu'ils jugeaient encore trop hostile pour y élire domicile. »

Au mot « délégués », le cœur de Diane ne fit qu'un tour. Elle se laissa enfin tomber sur le coussin de cuir.

« Les dernières données recueillies dans les laboratoires de Brainer montrent cependant que les recherches menées par les délégués canadiens ont porté leurs fruits : les incompréhensibles variations biologiques et géographiques observées à la surface de Malragon semblent en effet s'être stabilisées. »

Les yeux de la physicienne s'arrondirent tandis que sa mâchoire se détachait lentement.

« Voici donc les dernières images captées à la surface de Malragon, avant qu'une inexplicable explosion ne détruise tout, y compris les navettes des autres nations du G7. »

Diane se releva d'un bond, fixant l'écran comme l'annonciateur du jugement dernier. Elle y vit pour la première fois la jungle luxuriante, hétérogène et lumineuse de Malragon ; elle vit ses montagnes, son ciel, ses étendues d'eau… Ses sourcils se froncèrent tandis qu'un mouvement captait son attention, dans un coin de l'écran. Qu'était-ce ? Elle s'approcha de l'écran afin de le détailler davantage. La silhouette se détacha plus nettement du décor : il s'agissait d'un homme qui tenait un bâton au bout enflammé. Celui-ci agita son arme, provoquant aussitôt une détonation suivie d'une traînée d'explosions et de fumée. Le ruisseau de flammes se propagea jusqu'à la base du vaisseau. Alors, tout juste avant que les explosifs ne soient actionnés, un rayon se déposant sur le visage du jeune homme, elle reconnut les traits de son fils.

— Alex, tu t'es souvenu… souffla-t-elle pour elle-même.

Et les flammes éteignirent l'écran.

AUTRES LIVRES DU MÊME AUTEUR

Les Amants de l'abîme (recueil de poésie, 2012)

Série Malragon

- *L'Exploration du continent maudit*, 2017
- *Cataclysmes*, 2017
- *Conquêtes*, 2018

Série Felix Vortan

- *Felix Vortan et les orphelins du roi*, 2015
- *Felix Vortan et la forteresse rouge*, 2015
- *Felix Vortan et l'énigme du coffre noir*, 2016
- *Felix Vortan et le secret des ténèbres*, 2017
- *Felix Vortan et la fin du temps*, 2018

Série Loup-Garousse

- *Au Collège des malédictions*, 2017
- *Au Manoir de la sorcière*, 2017

Série Les contes interdits

- *Blanche Neige*, 2017
- *Raiponce*, 2018

Au nom de l'horreur, 2018

ADA éditions

www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

www.facebook.com/EditionsAdA

www.twitter.com/EditionsAdA

Véritable concentré d'action, de danger et de mystère, MALRAGON est la périlleuse aventure d'une poignée de jeunes hommes et femmes qui s'éveillent en plein désert, sans un seul souvenir de leur passé pouvant expliquer leur présence en ces lieux hostiles et, comme ils ne tardent pas à le découvrir, redoutablement imprévisibles.

Le monde s'est enfin stabilisé. Toutefois, cette accalmie fait surgir la plus grande menace qui soit : le camp russe et ses armes redoutables. Les délégations, pour survivre, devront s'unir, apprivoiser la hauteur des cimes des arbres, fabriquer armes et poudre à canon, pièges et abri. Du reste, le mystère de leur passé demeure. Il faudra, avant de le résoudre, réussir un dernier défi : survivre.

LOUIS-PIER SICARD est un écrivain québécois né en 1991. Après avoir remporté plusieurs prix littéraires tels que le concours international de poésie de Paris à deux reprises, L.P. Sicard publie sa première série fantastique en 2016, dont le premier tome gagne la même année le prix Jeunesse des univers parallèles. Il publie également la trilogie Malragon, aux Éditions AdA.